



ԱՐԶԱԿԱՆԿ



ARTZAKANK-ECHO - EDITION SPECIALE 2015

1915

Le centenaire du Génocide des Arméniens

2015



Cent ans déjà nous séparent du Génocide arménien de 1915. Cent longues années, où notre peuple a traversé d'immenses souffrances avec des survivants dépossédés de leurs familles, de leur patrie et de leurs biens, épuisés par la marche infernale vers la mort. Mais ces années ont été marquées également par d'incroyables efforts pour la survie et de travail sans répit pour réussir, pour se reconstruire, pour assurer une intégration exemplaire et apporter leur contribution au développement et à la prospérité de leur pays d'accueil. Etant à côté de l'Arménie dès les premiers jours de son indépendance, les descendants des rescapés du génocide sont devenus également d'acteurs importants de la renaissance de leur Patrie d'origine.

En Arménie comme dans la Diaspora nous partageons tous la même mémoire collective du Génocide, mais chacun de nous reste aussi profondément imprégné par la mémoire personnelle et familiale transmise par nos parents et nos grands parents. Cette année de commémoration du Centenaire est encore une occasion de transmettre, de les partager.

C'est aussi une occasion de renouveler notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont tendu la main dans ces moments tragiques et ont offert une terre d'accueil aux rescapés.

Le Centenaire ne tourne pas la page de l'histoire, ni marque le chemin de l'oubli. Le Centenaire est une occasion de recueillement, d'hommage universel à la mémoire des 1,5 millions de victimes, de lutte pour la reconnaissance du Génocide et contre son déni, de renforcement des mécanismes communs internationaux de prévention des crimes atroces contre l'humanité.

Mais c'est aussi une occasion de porter un regard commun sur l'avenir en réunissant tous nos efforts en Arménie comme dans la Diaspora afin d'assurer des lendemains de paix et de prospérité pour notre pays et notre peuple, honorant ainsi la mémoire de ceux qui...
*«Sont tombés sans trop savoir pourquoi
Hommes, femmes et enfants qui ne voulaient que vivre...
... La mort les a frappés sans demander leur âge
Puisqu'ils étaient fautifs d'être enfants d'Arménie.»*

Je souhaite espérer que ce Centenaire soit pour la Turquie une occasion de faire son devoir de mémoire et de se réconcilier avec son passé, permettant à nos peuples d'emprunter la voie de la réconciliation.

Hasmik Tolmajyan, Ministre plénipotentiaire de l'Ambassade d'Arménie à Genève



A la veille du centenaire du Génocide des Arméniens, nous constatons que le thème des génocides est plus d'actualité que jamais parce qu'à part ce génocide, ceux du Rwanda, du Cambodge et la Shoah, qui sont connus et reconnus, il y a les événements qui font l'actualité. Et dans l'actualité, nous constatons que d'autres minorités sont aussi persécutées pour ce qu'elles sont. Par exemple, dans les pays du Moyen-Orient, les Kurdes sont aujourd'hui persécutés ainsi que les Chrétiens à cause de leur religion, mais aussi certaines branches musulmanes, qui ne sont pas considérées comme suffisamment orthodoxes, suffisamment durs. Par conséquent, nous constatons que la notion de persécution ethnique ou religieuse est une notion qui est malheureusement tout à fait contemporaine.

En Suisse, il existe une certaine prise de conscience de cette réalité à la fois historique et contemporaine, et je pourrai espérer que la reconnaissance du génocide arménien, parmi d'autres génocides d'ailleurs, ne soit plus contestée. Rappelons que le génocide arménien a été reconnu en Suisse par le Conseil national le 16 décembre 2003, alors que le Conseil des Etats ne s'est pas encore prononcé. Le Conseil fédéral, quant à lui, renvoie cette question à des commissions d'historiens, et pour le moment, n'a pas de position claire par rapport à la réalité historique.

A l'approche du centenaire du Génocide des Arméniens, le Conseil des Etats peut être abordé avec une intervention parlementaire seulement au moment où l'on pense qu'il y a assez de prise de conscience de la question du génocide arménien d'une part, et de tous les génocides d'autre part. Il est aussi important que les parlementaires au Conseil des Etats se rendent compte, hors séance, avant même qu'il y ait débat, que c'est vraiment essentiel pour l'image de la Suisse et pour les enjeux actuels. Par conséquent, il faut s'assurer en amont qu'il y a bel et bien une prise de conscience et une conviction de la nécessité de cette reconnaissance. C'est le moyen qui nous permettra d'arriver à ce que les deux chambres aient exactement la même position.

Pour ce qui est du Conseil fédéral, la question n'est pas à l'ordre du jour à l'heure actuelle.

Dominique de Buman, Conseiller national, Co-président du Groupe parlementaire Suisse-Arménie



EDITION SPECIALE

Sommaire

- Message de Mme Hasmik Tolmajyan	1
- Message de M. Dominique de Buman	1
- Editorial - Mémoire et Justice	2
<i>Témoignages:</i>	
- Razmig Kahraman	3
- Varoujan Cheterian	5
- Silva Dedeyan	6
- Sevan Pearson	8
- Lydia Margossian	10
- Karine Soukiasyan	12
- Kayiané Topal	14
- Cynthia White	16
- Armand Arapian	19
- Nevert Kristensen	22
- Nevin Gözcan	24
- Simon Daronyan	27
- <i>The Day After: Le privilège de notre génération</i>	29
- <i>Le roc du déni dans la transmission transgénérationnelle du génocide arménien</i>	30
- Jakob Kunzler	33
- <i>Le pasteur Anthony Krafft-Bonnard : un Suisse pour la défense des Arméniens</i>	38
- 1915 dans la littérature arménienne	41
- Blessures ouvertes - Interview avec Vicken Cheterian	46
- Remerciements	48

Editorial

Mémoire et Justice

par Maral Simsar

Voilà cent ans déjà que nos parents, grands-parents ou arrière grands-parents furent chassés de leurs terres, dépossédés de leurs biens, privés de leur patrie et dispersés à travers le monde. La plupart d'entre eux étaient pourtant voués à la mort avec les autres membres de leurs familles, massacrés dans des conditions terribles sur l'ordre du gouvernement des Jeunes-Turcs.



Depuis cent ans, les descendants des rescapés demandent justice pour le peuple arménien dans un monde où les intérêts politiques et économiques pèsent plus lourd que les principes fondamentaux. Pire encore, la simple reconnaissance de ce crime imprescriptible fait souvent l'objet de vulgaires marchandages et tergiversations de la part de responsables politiques «pragmatiques».

Depuis cent ans, nous luttons contre le déni et le négationnisme dans toutes ses formes, afin que nos morts sans sépulture puissent enfin reposer en paix.

Depuis cent ans, nous commémorons ce Génocide, l'annihilation de toute une population rayée de ses terres sur lesquelles elle avait vécu depuis des millénaires, mais aussi l'effacement d'une culture et d'une civilisation ainsi que la perte d'une patrie, sans pouvoir faire le deuil des victimes.

L'Etat génocidaire ne pouvait pas prévoir que cent ans après la mise en exécution de son plan diabolique, il existerait un Etat arménien à ses frontières et que les descendants des victimes seraient encore là pour transmettre la mémoire de leurs aïeux et réclamer justice avec autant de détermination. Ce centenaire est l'occasion de raviver la mémoire des victimes mais aussi des rescapés dont le courage et la résilience devraient nous servir d'exemple. En effet, après avoir assisté à l'extermination de leurs proches et au pillage de leurs biens, ces survivants de l'horreur ont réussi à se reconstruire et créer une nouvelle vie dans les pays d'accueil. Ils ont aussi jeté les bases des structures communautaires de la diaspora et ont transmis à leurs descendants ce qu'ils avaient pu sauver du patrimoine culturel arménien. De surcroît, ils ont contribué à l'économie et à la culture de leurs pays d'accueil dont ils sont devenus les citoyens.

Par ce numéro, *Artzakank* rend hommage à tous les survivants par le biais des témoignages de douze de leurs descendants qui vivent en Suisse. Ils donnent un aperçu de l'extraordinaire histoire de renaissance du peuple arménien grâce à la force de survie remarquable qui a caractérisé les rescapés. C'est à eux que nous devons tout ce que nous avons pu accomplir depuis cent ans, tant au niveau individuel que collectif. →→→

ԱՐԶԱԿԱՆԿ

ARTZAKANK - ECHO

Bimestriel bilingue publié à Genève

Case postale 153 - 1211 Petit-Saconnex 19

CCP 12-17302-9

IBAN CH07 0900 0000 1201 7302 9

Responsable de publication: Maral Simsar

Téléphone: 0041 22 700 36 85

artzakank@yahoo.com



Editorial

Mémoire et justice

→→→ A l'occasion de ce centenaire, nos pensées vont également à toutes les personnes qui ont apporté leur soutien à notre peuple dans les moments les plus douloureux de son histoire. La tradition humaniste suisse a naturellement joué un rôle prépondérant dans les œuvres de secours grâce auxquelles des milliers de vies arméniennes purent être sauvés. Dans cette édition nous rendons hommage à deux figures remarquables, Jakob Kunzler et le pasteur Anthony Krafft-Bonnard, sans oublier tous les autres arménophiles suisses. Rappelons aussi que c'est à Genève que fut fondée en 1920 la Ligue internationale philarménienne, animée notamment par l'orientaliste Léopold Favre, le professeur Edouard Naville et le philanthrope norvégien Fridtjof Nansen. Par ailleurs, dans les années 1920, les conseillers fédéraux Gustave Ador et Giuseppe Motta plaidèrent la cause arménienne à la tribune de la Société des Nations.

Aujourd'hui, des voix s'élèvent en Turquie pour défier la position officielle de l'Etat turc. Ce dernier nie toujours le Génocide perpétré sous l'Empire ottoman dont il est le successeur et continue de jouir des biens et avoirs confisqués aux victimes. La politique des gouvernements turcs successifs depuis cent ans se manifeste par le déni du crime, la stigmatisation des Arméniens, le lobbying, le financement des ouvrages négationnistes, le chantage, les pressions sur des gouvernements étrangers et la destruction systématique des édifices arméniens. A cela s'ajoutent les tentatives infructueuses de diviser les Arméniens ainsi que les appels cyniques invitant ces derniers à comprendre et partager la douleur et les souffrances des Turcs pendant la Première Guerre Mondiale...



Mémorial de Tsitsernakaberd à Erevan (tert.am)

Aujourd'hui la mémoire et les efforts de nos parents, grands-parents et arrière grands-parents nous donnent la force de poursuivre notre lutte pour rétablir la justice historique fondée sur une reconnaissance sincère et des réparations équitables, mais aussi pour la sauvegarde et la transmission du patrimoine culturel qui nous a été légué par nos aïeux. Cependant c'est l'Arménie et l'Artsakh qui se trouvent aujourd'hui au centre de nos préoccupations et notre premier devoir est d'assurer leur existence et développement. Un Etat arménien fort et prospère constitue la pierre angulaire de la réussite de notre combat centenaire. ■

Maral Simsar

"Ils se sont fait passer pour des Alévis, Kurdes ou Turcs selon les milieux dans lesquels ils vivaient"

Razmig Kahraman



Notre famille est originaire de Çemişgezek, plus précisément du village de Doğan. Selon l'histoire transmise oralement, mon arrière grand-père maternel, qui était Alévi, avait élevé deux enfants rescapés du Génocide des Arméniens, à qui il avait donné ses filles en mariage. Nous ne savons pas plus sur leur parcours, ni leur lieu d'origine. Ainsi, mon grand-père maternel et ma grand-mère paternelle sont arméniens. Les générations de mes parents et de mes grands-parents n'ont pas souhaité transmettre ces histoires tristes à leurs descendants pour leur éviter de revivre les mêmes horreurs. Ils se sont fait passer pour des Alévis, Kurdes ou Turcs selon les milieux dans lesquels ils vivaient.

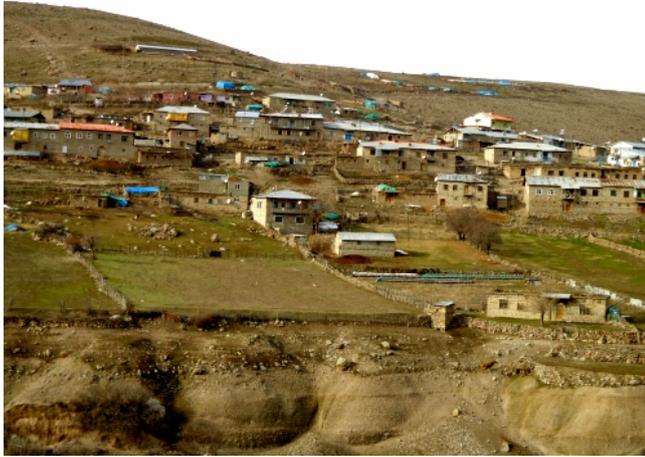
Cependant, certains souvenirs de mon enfance m'ont aidé à prendre conscience de mon identité arménienne. Quand j'étais petit, nous montions aux alpages avec mon père. Je me souviens qu'une fois il m'a montré une vallée en me disant avec beaucoup de tristesse que de nombreux Arméniens y avaient été tués. A l'époque, je ne lui ai pas posé des questions car j'étais trop jeune pour comprendre le sens et la gravité de ses propos. Une fois à l'âge adulte, j'ai commencé à me poser des questions telles que d'où nous venions, quelle était notre histoire et quel était notre passé.

Jusqu'en 1980, dans notre village d'environ 150 habitants, il n'y avait pas d'école, ni de courant électrique ou des moyens de communication. Il y avait une église en ruines ainsi qu'un moulin qui appartenait à notre famille. A Doğan, je n'ai pas senti de discrimination envers nous car les Alévis, qui se sentaient proches des chrétiens, avaient connu les mêmes problèmes que les Arméniens et étaient mal vus par les autres Kurdes et les Turcs. A l'époque on ne se posait pas de questions identitaires parce qu'il y avait des problèmes plus importants dans le village. Plus tard, j'ai appris qu'il y avait d'autres Arméniens parmi nos voisins et connaissances du village. →→→



"Je lis beaucoup pour comprendre notre l'histoire et j'essaye d'expliquer à mon entourage que le Génocide est un problème pour toute l'humanité et ne concerne pas seulement les Arméniens"

Razmig Kahraman



Le village de Doğan (Kader Cetintas)

→→→ Par contre, lorsque nous nous rendions dans la région d'Erzincan avec nos animaux, on nous traitait de «giavour». J'ignore comment les gens avaient appris que nous étions arméniens.

J'ai effectué ma scolarité à Çemişgezek* et à Elazig. Par la suite, j'ai été emprisonné pendant 5 mois, pour des activités politiques au sein d'un parti politique de tendance socialiste. J'ai alors fait un séjour en Allemagne avant de retourner en Turquie. Après deux ans de séjour clandestin à Istanbul, j'ai rejoint mon frère en Suisse en 2003.

Pendant toute cette période, je pensais toujours à ce que mon père m'avait dit au sujet des Arméniens tués dans la vallée. Les aînés de la famille nous avaient fait sentir que nous étions des Arméniens, sans plus. Il ne faut pas oublier que l'identité arménienne était un grand tabou en Turquie et les Arméniens avaient peur de révéler leur origine pour ne pas se faire insulter. Nous fêtons Noël dans notre famille sans en connaître le sens. En décembre, les enfants allaient d'une maison à l'autre et recevaient de petits cadeaux. Depuis tout petit, je rêvais d'épouser une arménienne ou une grecque. Ma femme, qui est aussi originaire de Dersim, a appris récemment que la famille de sa mère était aussi d'origine arménienne.

En 2003, mon frère a été le premier de notre famille à se faire baptiser à l'Eglise arménienne de Troinex (Genève). Dès mon arrivée en Suisse, j'avais commencé à m'afficher en tant qu'Arménien mais je n'ai suivi mon frère avec d'autres membres de notre famille qu'en 2014. La raison en est que je suis athée et je n'associe pas l'identité arménienne avec le christianisme. Il ne faut pas confondre l'ethnie avec la religion. Par la suite, ayant trouvé un milieu arménien à Genève, j'ai voulu faire partie de la communauté et me suis fait baptiser avec mon fils âgé de quatre ans. Mon épouse nous suivra bientôt.

Après mon baptême j'ai commencé des cours d'arménien avec d'autres membres de ma famille. Je pense qu'en tant qu'Arménien, je dois parler ma langue. Je lis beaucoup pour comprendre notre l'histoire et j'essaye d'expliquer à mon entourage que le Génocide est un problème pour toute l'humanité et ne concerne pas seulement les Arméniens. J'ai donné un prénom arménien à mon fils que j'élèverai en tant qu'Arménien. Je ne vais pas commettre la même erreur que mes aïeux et lui raconterai tout ce qui est arrivé à notre peuple. J'aimerais qu'il l'entende de ma bouche plutôt que de l'apprendre de quelqu'un d'autre. Pour moi, le retour à mes origines arméniennes est un geste pour rendre hommage à tous les victimes du Génocide de 1915.

Actuellement j'ai une procédure en cours pour prendre officiellement le prénom de Razmig qui m'a été donné par mon parrain. ■



La ville de Çemişgezek

(*)Ndlr: Çemişgezek doit son nom (en arménien Չմշկածաղի qui signifie: là où Chmshkik est né) à un général arménien qui y est né: Jean Tzimiskès, commandant des forces byzantines qui, après avoir vaincu les Arabes en Mésopotamie, revint à Constantinople et usurpa le trône impérial. Il régna du 11 décembre 969 au 10 janvier 976.

Avant 1915, la ville et les villages avoisinants comptaient un nombre important d'Arméniens qui possédaient deux églises et deux écoles. Ils furent déportés et massacrés pendant le Génocide.

C'est là où est née également Aurora (Arshaluys) Mardigian, témoin et survivante du Génocide et auteure d'un récit connu sous le titre de *Ravished Armenia; the Story of Aurora Mardigian, the Christian Girl, Who Survived the Great Massacres*. Ce récit est à la base du scénario d'un film tourné en 1919 sous le titre de *Auction of Souls dans lequel* elle interprète son propre rôle.



"Être arménien n'est pas chose simple, on naît avec un passé difficile et c'est à nous de le creuser ou de fermer les yeux, mais le passé lui sera toujours là derrière nous, indépendamment de notre volonté..."

Varoujan Cheterian, 17 ans, collégien à Genève

Après avoir répété trois fois mon nom, et répondu que – par malheur je n'avais pas de surnom, la fameuse question se fait entendre : «Ça vient d'où?». Un prénom si peu courant doit venir de loin... Et là j'explique tant bien que mal, qu'entre la Turquie et l'Iran existe un lopin de terre nommé Arménie, et que mes racines prennent pieds là-bas. Certains se remémorent leur cours d'histoire, les plus malins me demandent mon nom de famille, et acquiescent silencieusement lorsqu'ils entendent l'incontournable – ian à la fin. Même dans les soirées les plus folles, mon nom est toujours un sujet de conversation. Pourtant il vient de loin...

L'histoire familiale rapporte qu'ils furent au départ quatre frères (четыре - tcheteri veut dire quatre en russe) qui répandirent le nom. Au début du XXe siècle, mon arrière grand-père, Mihran Cheterian se fait engager comme dentiste dans l'armée turque et s'installe à Istanbul. Sa profession permet à la famille d'être épargnée de la déportation et des massacres, car les dentistes sont perles rares à l'époque. Mais c'est l'arrivée des kémalistes au pouvoir en 1922 qui oblige la famille à émigrer au Liban, à Beyrouth. Ils vivent là-bas jusqu'à la fin de leurs jours, tout comme mon grand-père qui y possédait une imprimerie. Mon père quitte Beyrouth en pleine guerre civile et vient en Suisse, d'abord à Zürich, pour y rencontrer ma mère, puis à Genève. Pour ce qui est de ma grand-mère ainsi que de sa famille, l'histoire est plus tragique. Ils durent être trois fois réfugiés en une génération, de Aintab à Der Zor, de Der Zor à Samandagh, puis pour finir de Samandagh à Beyrouth. De longues péripéties douloureuses, mais dont il reste aujourd'hui peu de traces.



Voici la famille de Mihran
Le petit garçon à droite est mon grand-père Archam

Des péripéties douloureuses dont moi je suis le descendant: La question du Génocide n'a jamais été



Mon arrière grand-père Mihran en plein travail de dentiste

un tabou chez nous: la famille ayant émigré au Liban, mon grand-père en parlait librement à ses enfants. Mon frère Jivan et moi avons vécu trois ans en Arménie, j'avais alors entre quatre et sept ans, et nous avons donc aussi des discussions depuis jeune sur le Génocide. Lorsqu'on est petit, on comprend qu'il s'est passé quelque chose, mais on ne sait pas vraiment quoi; on voit des adultes profondément tristes se rassembler, prier, déposer des fleurs sur des pierres une fois par année... On devine une origine lugubre à ce rassemblement. Puis petit à petit, on esquisse une histoire. «Il y a eu des morts, et les morts n'étaient pas des soldats comme à la guerre. Des massacres.» Puis le «des» devient «nous». «Nous avons été massacrés». Mais qui nous? Notre famille aussi? On en discute à table, on colle une étiquette «méchant» sur le mot «turc», on veut presque se venger! Mais à quoi bon? On a le cœur, mais pas la raison quand on est petit.

Avec le temps, le contexte historique s'installe, des détails s'ajoutent. Plus on apprend, plus on est éccœuré. «Non seulement ils ont déporté femmes et enfants dans le désert, mais en plus ils ont volé chaque miette de valeur qui appartenait à un Arménien.» On lit, on regarde des documentaires, et on commence lentement à comprendre pourquoi les Arméniens sont si soudés entre eux. Où que nous allons, s'il y a des Arméniens, nous ne sommes pas seuls et ce n'est de loin pas ainsi pour tous les peuples. Être arménien n'est pas chose simple, on naît avec un passé difficile et c'est à nous de le creuser ou de fermer les yeux, mais le passé lui sera toujours là derrière nous, indépendamment de notre volonté. Il surgit parfois devant nous aux moments où on s'y attend le moins.

Pour ma part, j'ai décidé de creuser le mien, alors l'été passé nous avons, moi et mon père, parcouru la Turquie sur la trace des Arméniens: nous avons traversé le pays avec nos sacs-à-dos d'ouest en est, d'Istanbul à Kars, en trois semaines. C'était la première fois que j'allais en Turquie. En trois semaines, nous avons eu le temps de voir beaucoup de choses, mais c'était trop court. D'abord →→→



Varoujan Cheterian, à Istanbul

→→→ Istanbul, avec ses mosquées imposantes, où l'œil attentif peut y trouver d'anciennes croix byzantines (?), ses marchés mais aussi ses quartiers défavorisés. Puis Adapazari, lieu d'enfance de mon grand-père Archam. Il y avait à l'époque dans cette ville plusieurs quartiers arméniens, il en reste évidemment aucun. Puis Kayseri, Malatya et ses environs, Diyarbakir, Van et son lac, Ani... Il y a tellement à raconter! Nous avons par exemple visité un village kurde dans les environs de Malatya, et nous avons appris qu'il était anciennement arménien, ce qui dans la région est assez fréquent. Après quelque temps, il nous est raconté que la rivière qui se tapisse au fond du ravin à nos pieds s'appelle Kanli Dere, Rivière de Sang... Pendant le Génocide, le sang coulait à flot pendant des mois disaient les anciens. Nous avons aussi visité la fameuse île d'Akhtamar, lieu millénaire de philosophie, de littérature et d'histoire arménienne. Malheureusement, mis à part l'église Sainte Croix d'Akhtamar, tous les anciens sites arméniens, toutes les anciennes églises, monastères, écoles sont dans un état déplorable, digne du moyen-âge. Certaines églises servent de lieu pour entreposer le foin et le bétail, alors vous imaginez bien leur état à l'intérieur... Et ces églises sont pourtant bien plus anciennes que les Turcs et les Ottomans! Le plus triste fût probablement Ani, où des vaches brouaient dans les vestiges éparpillés d'une des plus grandes villes de son temps. Il n'y avait évidemment pas une seule mention arménienne dans les présentations destinées aux touristes.

Ce que j'ai vu en Turquie, c'est un pays qui cache de tout son possible toutes les traces d'une présence autre que turc musulman, et surtout arménien. Aujourd'hui c'est au tour des Kurdes d'être opprimés. Par chance, le monde n'est pas en guerre, sinon ils goûteraient probablement au même sort que les Arméniens. Mais ce voyage m'a aussi forgé mon identité, a tracé mes racines, celle de mon peuple. Sache d'où tu viens pour savoir où tu vas. Moi je le découvre tous les jours.

Pour moi, la seule amélioration possible de la situation de négationnisme d'aujourd'hui est une démocratisation de la société turque. Mais c'est si dur de changer la mentalité de vieux paysans retranchés dans leurs villages et dans leurs pensées! Il faudra du temps, ça c'est ce que disent tous, mais le temps seul ne change pas les choses, il faut une réelle prise de conscience du peuple turc, dont les semences, espérons fertiles, ont peut-être été semées à Gezi Park. L'avenir n'est pas clair, mais le vent balaye lentement les nuages noirs. On n'oubliera pas. ■

"En effet, reconnaissance ou pas, ce qui s'est passé ne doit tomber ni dans l'oubli, ni dans le déni"

Silva Dedeyan



Née à Baden (Suisse) le 28 avril 1986, Silva Dedeyan a grandi et suivi sa scolarité à Neuchâtel. La maturité gymnasiale scientifique en poche, elle s'est ensuite orientée vers des études universitaires en droit avant de poursuivre par une formation pratique au sein de la justice et d'une Etude d'avocat.

Arménienne de Syrie (Alep) de ses deux parents, Silva Dedeyan a dès son plus jeune âge été bercée aussi bien par la langue arménienne, que la culture et l'histoire du peuple arménien. Finalement, ce métier dans les entrailles de la justice, elle ne l'aura pas choisi par hasard: le droit est une matière éminemment vivante n'ayant cesse d'aiguiser sa curiosité. Selon elle, si le droit n'est pas forcément moral, il donne une morale à ceux qui n'en n'ont pas, constituant ainsi le noyau sacré sur lequel une société donnée peut se reposer.

☆☆☆

Mes grands-parents paternels et mon arrière grand-mère maternelle ont vécu la déportation des Arméniens jusque dans le désert de Syrie.

Mon grand-père paternel, **Krikor Dedeyan**, avait 6 ans et vivait à Göldag, dans la province de Bursa, lorsqu'il a été poussé sur le chemin de l'exil, à pied, jusqu'à Eskisehir avec sa mère et sa sœur, son frère ayant été enrôlé dans l'armée turque. De là, ils ont ensuite été transportés jusqu'à Konya dans des wagons à bestiaux, avant de poursuivre la marche de la mort jusque dans le désert de Syrie. Alors que sa mère et sa sœur périrent sur le chemin, Krikor a eu la chance d'être sauvé par un bédouin dans le désert, chef de la tribu des Anézés. Krikor grandit jusqu'à l'âge de 21 ans parmi les membres de cette tribu. Un jour, une femme arménienne interpelle ce jeune homme du fait de son teint clair et ses yeux bleus, pensant ainsi qu'il pouvait être un survivant arménien. Après quelques échanges, la dame lui propose alors de rejoindre Alep en lui expliquant qu'il pouvait peut être y retrouver des membres de sa famille. Ayant vu sa mère et sa sœur mourir devant ses yeux, Krikor espérait pouvoir revoir son frère à Alep. C'est finalement Sarkis, l'un de ses cousins rescapé, que Krikor a retrouvé. →→→



"Enfin, j'avais achevé mon travail par un voyage en Syrie dans le but de me rendre dans le désert sur les traces des déportations, et visiter notamment le mémorial du Génocide à Markadé et le lieu-dit Khabset Arman, littéralement «le Gouffre des Arméniens»"

Silva Dedeyan

→→→ Ma grand-mère maternelle, **Serpouhi Dedeyan née Avakian**, avait 5 ans et vivait à Izmit en 1915. Elle a été déportée dans les mêmes conditions jusqu'à Eskisehir, puis Konya, avant de poursuivre la marche de la mort, portée sur le dos de son frère cadet, jusque dans le désert de Syrie. Sur le chemin, elle voit ses parents et ses deux frères se faire assassiner. Seule sur le chemin de la mort, elle fut sauvée par un villageois dans le désert et survit ainsi au Génocide. Des années plus tard, elle sera recueillie par les organismes arméniens organisés en orphelinats à Alep, qui accueillaient les enfants rescapés du Génocide sauvés par les villageois. A Alep, Serpouhi y retrouvera ses deux sœurs aînées. Elle fera alors la connaissance de Krikor, qui deviendra son époux, par l'intermédiaire de l'une de ses sœurs mariée à un prénommé Sarkis, cousin de Krikor.

Quant à mon arrière grand-mère maternelle, prénommée **Azniv Hovannessian**, elle vivait avec son mari et son unique enfant dans un village que l'on appelait autrefois Adebazar. En 1915, son époux a été froidement exécuté à l'instar des autres hommes du village. Emmenée avec les autres villageois dans une longue marche vers une mort quasi certaine, l'enfant d'Azniv ne survivra pas à la déportation. Au cours de cet exil, Azniv a eu la chance de croiser sur sa route un officier turc qui accepta de lui montrer le chemin d'Alep. Ainsi sauvée, Azniv, devenue une jeune femme, a reconstruit sa vie et refondé une famille à Alep avec un jeune Arménien prénommé Manoug.



Un camp de réfugiés arméniens à Alep après le Génocide
(Collection Bodil Biørn)

La transmission de la mémoire du Génocide m'a été véhiculée en premier lieu par mes parents car cette tragédie est gravée en nous et il apparaissait naturel que ce triste héritage soit transmis dans une démarche de commémoration, non seulement pour la mémoire des martyres et des rescapés mais aussi pour les descendants des victimes.

Sur ce sujet, lorsque j'étais enfant, l'un des souvenirs les plus marquants que je garde encore aujourd'hui

est celui où je me suis retrouvée, par hasard, devant les images du film «Mayrig» d'Henri Verneuil que mes parents regardaient à la télévision. De par l'émotion dans leurs regards, je me souviens avoir véritablement ressenti le poids de la tragédie vécue par mon grand-père paternel que j'avais eu la chance de connaître, et la souffrance endurée par tout un peuple.

Puis ma volonté de comprendre notre passé et l'identité arménienne m'a amené à me pencher sur la question du Génocide dans le cadre de mon travail final de baccalauréat. En effet, j'avais consacré ma thèse aux mémoires de mon grand-père défunt, Krikor, en parallèle d'une analyse critique de l'histoire du Génocide des Arméniens. Au cours de ce travail, j'ai été frappée de voir à quel point nombreux sont les sources et les preuves qui démontrent l'existence de l'élément matériel du crime de génocide, notamment des témoignages de diplomates, de missionnaires, d'infirmières, de voyageurs, ainsi que des télégrammes et des documents officiels. Je ne pouvais dès lors comprendre comment la Turquie pouvait décemment encore nier le crime conçu et réalisé par ses prédécesseurs.

Enfin, j'avais achevé mon travail par un voyage en Syrie dans le but de me rendre dans le désert sur les traces des déportations, et visiter notamment le mémorial du Génocide à Markadé et le lieu-dit *Khabset Arman*, littéralement «le Gouffre des Arméniens». Au cours de mon périple, j'ai eu la chance de rencontrer des descendants directs de survivants et c'est avec une émotion certaine que j'ai fait la connaissance d'un rescapé du Génocide. Je garderai un souvenir immuable de cette recherche qui m'a porté vers l'histoire de nos racines et la souffrance de notre nation.

L'entreprise génocidaire elle-même comprend une extermination raciale planifiée visant une purification ethnique, et elle s'achève – dans son expression la plus parfaite – par une forme de négation faisant de cette abomination, le crime idéal contre l'humanité.

Le négationnisme de l'Etat turc entache et empêche en quelque sorte notre deuil puisque nous demeurons dans un combat qui nous oppose à un Etat, dit démocratique, qui perpétue le crime en l'ignorant. Et pour cause. Si la Turquie n'a aujourd'hui le courage d'accepter la réalité du Génocide des Arméniens, c'est bien parce que cela reviendrait pour elle à se saborder politiquement, les fondateurs de l'actuelle République turque, fondée en 1923, n'étant autre que les commanditaires ayant œuvré pour le Génocide sept ans plus tôt. Enfin, et surtout, reconnaître le crime perpétré reviendrait à assumer les conséquences de sa reconnaissance, à savoir des demandes de réparations et surtout la restitution de territoires importants, ce que la Turquie ne saurait apparemment concevoir. →→→



Silva Dedeyan avec son grand-père Krikor

→→→ C'est pourquoi à mes yeux, il doit rester dans le Génocide vécu par nos grands-parents une forme de mémoire indélébile afin de lutter contre cette deuxième mise à mort que constitue le négationnisme. En effet, reconnaissance ou pas, ce qui s'est passé ne doit tomber ni dans l'oubli, ni dans le déni.

L'indifférence ne devrait pas avoir sa place ne serait-ce qu'au regard de la mémoire que les rescapés et la communauté arménienne ont bâtie au sortir de cette tragédie, et l'écho que celle-ci a reçu jusqu'à nos jours, grâce aux combats menés qui ont permis les nombreuses reconnaissances adoptées aujourd'hui à travers le monde.

Jean Jaurès avait écrit à propos des Arméniens que: «L'Humanité ne peut vivre éternellement avec dans sa cave le cadavre d'un peuple assassiné».

Cent ans après, le drame de ce génocide demeure toujours comme une plaie ouverte dans nos mémoires, précisément parce que le négationnisme cynique de l'Évènement par la Turquie s'inscrit inéluctablement dans une continuité.

A mes yeux, la cicatrisation de cette blessure et une possible réconciliation entre Turcs et Arméniens ne pourraient se faire que par une reconnaissance de ce Génocide par le gouvernement actuel d'Ankara. Les Arméniens ne recherchent que Vérité et Justice, et ce depuis bien trop longtemps. Plutôt que de s'enliser dans le déni, la Turquie moderne devrait maintenant avoir le courage de faire face à son histoire et franchir l'étape de la maturité qui lui permettra de se grandir. N'est-ce pas finalement cette même Turquie qui a demandé son intégration à l'Europe en alléguant pouvoir défendre les valeurs universelles des nations européennes?

De notre côté, en mobilisant nos voix et nos pensées, je crois que l'on peut donner la résonance de la douleur de ce qui s'est passé et continuer notre combat permanent pour obtenir des Etats et des organisations nationales et internationales la reconnaissance du génocide arménien.

La poursuite de ce combat est pour nous crucial pour ne pas que nos martyrs soient un jour ensevelis, aux yeux du monde, dans le silence et l'oubli.■

Silva Dedeyan

"Mon arrière-grand-père a été l'un des chefs de la célèbre résistance de ces Arméniens, dont Franz Werfel retrace l'histoire dans son célèbre ouvrage Les quarante jours de Musa Dagh"

Mon nom est Sevan Pearson et je suis arménien par ma mère (Sirvart Kazandjian) et Anglo-Suisse par mon père. J'ai récemment fêté mes 30 ans. Après des études en sciences politiques et en histoire à l'Université de Lausanne, mes pas m'ont mené à Munich où je réside actuellement. C'est dans cette ville que j'ai suivi un cursus en études est-européennes avant de me lancer dans un doctorat en histoire contemporaine consacré à la Bosnie et Herzégovine, thèse que je devrais achever d'ici début 2015.



Ma famille du côté arménien provient de plusieurs régions d'Arménie occidentale. Une branche se trouvait à Van et a pu fuir vers l'Arménie orientale juste avant le début du Génocide. Une autre partie de la famille habitait Yeznga. Le destin de ces personnes a été plus tragique: les rares survivants (l'un se trouvait à l'étranger au moment du Génocide tandis que l'autre avait été vendu à des Kurdes mais a réussi à s'enfuir) aboutiront eux aussi en Arménie orientale. C'est donc à Erevan que les deux branches de la famille se rencontrent et s'unissent par le mariage de mon arrière-grand-père et de mon arrière-grand-mère. Rapidement, la nouvelle famille quitte la capitale arménienne pour Tiflis, où est née ma grand-mère. L'appartenance au parti *Dachnaksoutioun* leur fait cependant courir le risque d'être envoyé en Sibérie par les Bolcheviks nouvellement arrivés au pouvoir. Ainsi, le jour de la mort de Lénine en 1924, la famille profite du chaos ambiant pour fuir l'URSS et aboutir un peu par hasard en Ethiopie, pays de naissance de ma mère.

L'autre partie de la famille est originaire du Moussa Ler, sur les bords de la Méditerranée. Mon arrière-grand-père a été l'un des chefs de la célèbre résistance de ces Arméniens, dont Franz Werfel retrace l'histoire dans son célèbre ouvrage. Ma famille *moussalerntsi* est montée avec des milliers d'autres Arméniens sur la montagne au début du Génocide. Mon grand-père avait alors quatre ans. Et après quarante jours de résistance acharnée, tous ces Arméniens furent sauvés par l'armée française qui les a conduits en Egypte. Le hasard a fait par la suite que mon grand-père est arrivé en Ethiopie où il a rencontré ma grand-mère et l'a épousée. C'est dans ce pays qu'ils ont mis au monde cinq filles (la première est décédée en bas âge), dont ma mère.

Ma mère a vécu ses premières années en Ethiopie. Le malheur s'est abattu à nouveau sur la famille →→→



"L'héritage du Génocide se traduit dans mon cas par un engagement pour les droits humains et des minorités"



Un groupe de résistants de Moussa Ler

→→→ puisque mon grand-père est décédé en laissant derrière lui ma grand-mère et ses quatre filles (alors âgées de huit à deux ans). La jeune veuve est ainsi retournée vivre avec ses parents et ses frères et sœurs, formant une famille très nombreuse. A l'âge de treize ans, ma mère a été envoyée chez une grand-tante au Liban. Après trois ans, elle est revenue en Ethiopie, avant d'aller étudier la composition au Conservatoire d'Etat d'Erevan en Arménie soviétique. Ce premier contact avec ce qui reste de la mère-patrie a été difficile: le régime était dur et les pénuries monnaie courante. Ma mère a vécu ainsi cinq ans en Arménie, avant d'aboutir à Paris. C'est finalement l'UGAB à Lausanne, cherchant une secrétaire bilingue français-arménien, qui a conduit ma mère sur les bords du Léman en 1971 où elle a rencontré mon père, un Anglo-suisse de Genève.



La famille Kazandjian en 1950

Ma mère s'est toujours investie pour faire vivre la culture arménienne; non seulement elle m'a appris la langue, mais depuis l'enfance je baigne dans la musique et l'histoire de l'Arménie. Le traumatisme du Génocide est bien présent; depuis tout petit, je sais ce que les Turcs ont commis. Déjà à l'âge de huit ans, je consultais les nombreux ouvrages d'histoire de l'Arménie, entreposés dans l'imposante bibliothèque de ma mère et connaissais l'existence du Génocide. Par la suite, j'ai eu l'occasion d'approfondir le sujet lors de mes études universitaires.

Le Génocide de 1915 fait partie des horreurs indicibles du 20^e siècle. L'Etat turc actuel doit absolument non seulement reconnaître ce crime, mais en assumer les responsabilités. Le chemin est certes

encore long, mais il existe en Turquie de courageux (et plus souvent encore: courageuses) activistes qui abordent sans peur cette question et appellent à une reconnaissance du Génocide. Mais ces personnes se heurtent à un système basé sur un nationalisme exacerbé dont les méfaits sont encore bien réels: meurtre de Hrant Dink par exemple ou de Sevak Balıkcı. Par ailleurs, les scandales n'éclaboussent pas que la Turquie; que penser en effet de la décision honteuse du Conseil constitutionnel en France, invalidant la loi punissant la négation du Génocide ou de l'arrêt récent de la CEDH affirmant que punir la négation du Génocide des Arméniens constitue une atteinte à la liberté d'expression? Y aurait-il des victimes qui en valent moins que d'autres? Car c'est bien la conclusion à laquelle l'on aboutit suite à cette décision scandaleuse de la CEDH. En cela, elle est clairement raciste car elle induit une hiérarchisation des victimes et donc des humains, pensée à la base de ce repoussoir qu'est le racisme.

Un Génocide ne se «répare pas». Cela ne signifie pas pour autant qu'il ne faille pas exiger des «réparations». Ce qui importe, c'est de réussir à vivre avec ce traumatisme et d'éviter ce que Janine Altounian appelle «l'enfermement génocidaire». Certes, 1915 fait partie de l'identité arménienne, que nous le voulions ou non. Mais cette dernière ne se réduit pas à cela, loin de là. Il est important de rappeler que les Arméniens ont une histoire et une culture riches. Il n'en demeure pas moins qu'une reconnaissance pleine et entière de la part de toute la communauté internationale (y compris de la Turquie) ainsi que des réparations contribueront à aller de l'avant et à cicatriser un tant soit peu les plaies. Cependant, attendre de la Turquie ce geste pour atténuer la douleur du Génocide au niveau individuel constituerait une stratégie erronée. Lier son destin à un Etat négationniste et nationaliste n'est pas une bonne idée. Chacune et chacun doit donc trouver sa voie pour justement ne pas subir «l'enfermement génocidaire». Personnellement, je n'ai pas encore trouvé totalement ce chemin, mais j'entrevois une piste. L'héritage du Génocide se traduit dans mon cas par un engagement pour les droits humains et des minorités. Je me suis intéressé ainsi à l'histoire de la Bosnie et Herzégovine et à la question complexe de la coexistence de différentes populations. Par ailleurs, je me suis engagé dans différentes associations arméniennes œuvrant aussi bien pour le développement de l'Arménie, le rayonnement de la culture arménienne que pour la reconnaissance du Génocide. Je conçois en effet que, sans oublier le passé, il faut regarder vers l'avenir et contribuer à construire une Arménie démocratique, respectueuse des droits humains et prospère. Quant à la lutte pour la reconnaissance du Génocide et contre sa négation, je la conçois comme un combat pour des valeurs universelles, transcendant largement le seul monde arménien. Agir en ce sens, c'est se souvenir du passé, tout en échappant à «l'enfermement génocidaire» et en regardant ainsi vers l'avenir. ■

Sevan Pearson



Mémoire arménité

"Certains voyages ne peuvent se faire qu'avec une paix intérieure, une mémoire d'enfant meurtrie ne se cicatrise parfois jamais"

Lydia Margossian

Sous les ordres du gouvernement jeune-turc et selon le plan établi en haut lieu, l'enfer allait s'abattre cette fois sur la population arménienne de la ville de Marash.



Au milieu de la tourmente, une petite fille nommée Sirvart alors âgée de 4 ans perdue et ne sachant où aller, fut enlevée, mise dans un sac et transportée à cheval par un homme compatissant pour la sauver. C'était un hiver glacial et son pied dépassant du sac gela.

Pendant de longues années, elle fut transférée d'orphelinat en orphelinat pour finalement arriver en France dans la ville de Raincy près de Paris à l'Ecole Tebrotzassère¹. Elle pleura pendant toute son enfance, sa jeunesse et sa vie entière la disparition de ses parents. A l'école, il n'y avait à manger que quelques olives et un peu de pain mais là n'était pas le plus important. L'école assurait la transmission et la préservation de la culture arménienne à travers l'enseignement de la langue et de l'histoire à ces enfants qui allaient être adoptés. A l'adolescence, une famille bienfaitrice anglaise voulut l'adopter mais elle refusa. Au fil des saisons, d'autres opportunités d'être placée se présentèrent à la jeune fille qui les refusa toutes. La France était devenue à ses yeux son unique terre d'adoption. Elle fut ensuite présentée à un jeune homme humble, prévenant et soucieux de fonder un foyer arménien et elle accepta de devenir l'épouse d'Edouard Margossian. Il était originaire de Sivrihisar². Le jeune homme avait lui aussi souffert. Il avait été témoin des scènes de déportation des



Ma grand-mère Sirvart à Tebrotzassère, assise en bas à gauche. Son âge est indéterminé. Elle ne le saura jamais.



La direction de Tebrotzassère 1929 - 1930 Le Raincy

Arméniens. Cependant, sa famille avait été épargnée car son père travaillait pour le compte d'une compagnie de chemin de fer allemande qui protégeait ses salariés et leurs familles. Comme il était parfois envoyé en mission dans différentes villes, le petit Edouard patientait alors sur le banc du quai de la gare le retour de son père. Un jour, il l'attendit jusqu'à l'aube mais son père ne revint jamais. Il apprit plus tard qu'il avait péri dans l'explosion du train qui devait le ramener à la gare d'Eskisehir. Des soldats turcs l'avaient fait exploser par erreur pensant qu'il transportait des soldats grecs alors qu'il ne comportait que des civils et des soldats turcs.

Au crépuscule du Génocide en 1923, la famille Margossian débarqua en France. Edouard alors âgé de 13 ans reçut le matricule n°2350 au camp Oddo à Marseille où les autorités françaises apposèrent la mention «Apatride» sur son passeport Nansen. Là-bas et comme beaucoup d'Arméniens qui en moururent, il attrapa la tuberculose mais il en réchappa miraculeusement. Comme nombre de rescapés de son village, il rêvait inlassablement de retourner à Eskisehir et ne pouvait échapper à la nostalgie de s'asseoir à nouveau sur le banc de la gare où il avait attendu son père, revoir la maison où il avait grandi et joué mais il n'y retourna jamais. Le traumatisme était trop grand. Certains voyages ne peuvent se faire qu'avec une paix intérieure, une mémoire d'enfant meurtrie ne se cicatrise parfois jamais.



Le camp Oddo à Marseille

¹ L'origine de cette école remonte à 1879 dans la banlieue de Constantinople. Elle avait pour objectif initial de former les institutrices pour enseigner dans les provinces éloignées de Turquie. Elle fut fermée en 1895 sous l'ordre du Sultan rouge Abdul Hamid. Après les massacres de 1894-1896 qui firent 300 000 morts, elle fut réouverte en 1909 pendant l'extermination des Arméniens d'Adana avec la mission supplémentaire d'accueillir les très jeunes orphelins. Pendant le Génocide, les activités de l'école se poursuivirent mais l'école est contrainte à l'exil en 1922 à Salonique en Grèce puis en France. Aujourd'hui, l'école fête ses 135 ans et accueille plus de 200 élèves de la maternelle au collège avec l'ouverture programmée d'un lycée.

² Sivrihisar est une ville et un district de la province d'Eskisehir dans la région de l'Anatolie centrale en Turquie.

Mes grands parents paternels fondèrent une famille et s'établirent à Bron tout près de Lyon. Moi, petite fille de rescapés, je naquis, bercée tout au long de ma joyeuse et tendre enfance par cette culture qui m'a été transmise sur les riches valeurs d'un peuple aujourd'hui en diaspora, et sur mon devoir de ne →→→



Mémoire arménité

" A 6 ans, je me souviens des larmes qui coulèrent sur les joues des mes grands-parents lorsque Charles Aznavour chanta pour la première fois Ils sont tombés "



Une école arménienne au camp Oddo

→→→ jamais oublier que des enfants deux générations plus tôt étaient massacrés.

Enfant, j'ai le souvenir des récits qui m'étaient relatés et de l'immense cruauté dont le peuple arménien avait été victime. J'entends encore ma grand-mère Sirvart nous relater les faits sordides dont elle avait été témoin: "Avant d'être pendues par les cheveux, les femmes arméniennes avaient eu les seins tranchés avec lesquels les Turcs avaient fait des colliers dont leurs femmes se paraient en les arborant fièrement".

A 6 ans, je me souviens des larmes qui coulèrent sur les joues de mes grands-parents lorsque Charles Aznavour chanta pour la première fois "Ils sont tombés". Trop d'émotions à vif et trop de souvenirs terrifiants remontaient à la surface.

Quelques années plus tard, le maître d'école nous demanda de réaliser notre arbre généalogique. A l'inverse de mes camarades français qui avaient des arbres aux longues ramifications et à mon grand désespoir, je n'ai pu remonter plus haut que mes grands-parents sans pour autant comprendre la cause de ce vide en m'exaspérant contre ma mère incapable de me fournir les précieuses informations.

A l'adolescence, ma mère m'exhorta à lire «Un poignard dans mon jardin» de Vahé Katcha puis «Les 40 jours de Musa Dagh» de Franz Werfel. Il fallait parcourir ces longues pages d'humiliations et d'atrocités infligées au peuple arménien. La condition de la femme me révolta tout particulièrement: Humiliation, enlèvement, viol. Par ces livres, ma mère réveilla mon arménité et joua un rôle fondamental dans la transmission de la mémoire et de l'identité. Parallèlement à ma culture française, je me réappropriais l'histoire et la culture d'origine.

A 16 ans, je voulais comprendre le monde et le meilleur moyen d'y arriver était, selon mon professeur d'économie M. Boidart, de lire *Le Monde Diplomatique*. Le premier article sur lequel je tombais fut un article consacré aux holocaustes de notre siècle



Famille Margossian en 1943. De gauche à droite Edouard Margossian et Sirvart Margossian. Au milieu mon père Stéphane Margossian. Au premier rang à droite assise, la mère d'Edouard Margossian, Nevart Margossian

du prix Nobel de la paix Adolfo Perez Esquivel³. A la lecture de cet article, je mis alors des mots juridiques horribles sur l'évocation de la souffrance de mesgrands parents: génocide, holocauste, prescription, sanctions internationales, impunité ...

Esquivel disait «*le génocide est un crime de lèse-humanité et le pire des crimes d'Etat. Le drame du peuple arménien ne peut être considéré comme un événement isolé et lointain, il concerne l'humanité toute entière et chaque homme en particulier*». Je compris l'entendue du malheur qui avait frappé mon peuple mais dont avait aussi souffert d'autres peuples victimes de la même barbarie. Ce fut le point de départ de ma conscience politique et de mon engagement en faveur de la cause arménienne.

A 25 ans, à l'occasion d'une conférence, je fis une rencontre extraordinaire avec l'un des meilleurs spécialistes de la question arménienne, le Professeur Arthur Beylerian. Au détriment d'une vie confortable, il consacra sa vie à la recherche de la vérité en travaillant sur les archives des bibliothèques du monde entier. Il m'offrit son livre⁴ et renforça ma volonté de travailler sur la question arménienne. Il naquit entre nous une grande amitié réciproque et le début d'une collaboration qui allait durer environ une dizaine d'années. M. Beylerian m'initia au travail d'historien et plongée dans les archives, je fis de précieuses découvertes. Malheureusement, M. Beylerian décéda le 29 mars 2005 et je fus indignée de constater qu'il n'y eut que bien peu de monde pour assister aux funérailles d'un des hommes les plus illustres connaisseurs de la Question arménienne, →→→

³ «Les holocaustes de notre siècle», Adolfo Perez Esquivel, *Le Monde Diplomatique*, novembre 1986

⁴ «Les Grandes puissances, l'Empire ottoman et les Arméniens dans les archives françaises: 1914-1918» Arthur BEYLERIAN, publications de la Sorbonne



Mémoire arménité

"Je suis infiniment reconnaissante à mes grands-parents et mes parents d'avoir voulu fonder un foyer arménien"

→→→ de l'Histoire ottomane, de l'Histoire turque des XIXe et XXe siècles et un des rares connaisseurs de la langue turque ancienne.

Aujourd'hui établie en Suisse et enseignante de profession, je suis infiniment reconnaissante à la République française d'avoir accueilli mes grands-parents.

Je suis infiniment reconnaissante à l'école publique française de m'avoir éduquée et de m'avoir permis de rencontrer d'admirables professeurs sans lesquels je n'aurais pu avancer et travailler sur la question arménienne.

Je suis infiniment reconnaissante à mes grands-parents et mes parents d'avoir voulu fonder un foyer arménien.

Je suis infiniment reconnaissante à ma mère d'avoir joué le rôle de courroie de transmission de l'identité et de la mémoire que toute mère devrait à mon sens jouer.

Je m'adresse maintenant à vous les jeunes: plongez-vous dans la recherche de votre identité et la connaissance de l'histoire. Il n'y a pas de plus noble cause que la défense d'une cause juste: celle de la reconnaissance et de la réparation du Génocide commis sur le peuple arménien. «Le devoir de mémoire est celui de se souvenir: la vie a perdu contre la mort mais la mémoire gagne dans son combat contre le néant»⁵.

A l'instar de ce que dit le philosophe et historien bulgare Tzvetan Todorov, désamorçons la douleur causée par le souvenir et ouvrons ce souvenir à l'analogie et à la généralisation et faisons de la mémoire une mémoire justice car la justice naît de la généralisation de l'offense particulière. «L'essentiel est de rétablir la vérité et la justice. La vérité en elle-même n'est pas une valeur morale mais être prêt à la dire en public est une des plus hautes»⁶.

N'est-ce pas le moindre que l'on puisse faire à nos ancêtres et à cette petite fille qui pleurait seule au milieu du chaos?

La vérité est laide disait Nietzsche mais ceux qui refusent de la regarder en face et refusent de s'occuper du passé en considérant le Génocide comme un événement de peu d'importance insultent l'Humanité et collaborent de facto à la politique négationniste de la Turquie. ■

Lydia Margossian

⁵ «Les abus de la mémoire» Tzvetan Todorov, Arléa, 1995

⁶ «L'homme dépaycé» Tzvetan Todorov, Seuil, 1996

"Mais plus que tout, ce qui nous fascinait c'était de parcourir l'album familial pendant que ma grand-mère préparait la table"

Karine Sukiasyan

Karine Sukiasyan, 39 ans, née à Erevan, Arménie, obtient un degré en philologies espagnole et anglaise de l'Université d'Etat d'Erevan et un mastère en études internationales sur la paix et le développement de l'Université Jaume 1^{er} de Castellon, Espagne. Habite à Genève depuis 8 ans et travaille en tant qu'associée de programme au bureau Régional de l'UNICEF (Organisation des Nations Unies pour l'enfance).



Mes premiers souvenirs de l'histoire du Génocide me renvoient à l'âge de 5-6 ans quand, avec ma sœur, nous étions fascinées et pourquoi pas intriguées, par des objets étranges soigneusement gardés chez mes grands-parents maternels à Dvin, un petit village dans la vallée d'Ararat en Arménie.

J'adorais ce vieux petit chalet à Dvin où contrairement à la maison de mes grands-parents paternels, tout était accessible, touchable, visible, mangeable, ce qui importait le plus pour mon petit cerveau d'enfant! Nous pouvions accéder au jardin et cueillir les fleurs que nous voulions, même si parfois nous ne respectons pas les zones de semence soigneusement marquées par mon grand-père ou bien nous ne cueillions pas les coriandres et basilics pour notre salade mêlée favorite. Nous pouvions entrer dans la cave et chercher la conserve de notre potager préférée aux aubergines, haricots verts, tomates et *bamyas* - spécialité de ma grand-mère dont l'ingrédient le plus important était l'amour qu'elle y mettait sans modération.

La seule difficulté était la montée au grenier où le vieil escalier en bois installée derrière le mûrier suggérait un arrêt obligatoire à mi-chemin pour les amateurs de la mûre que nous étions. Presque tous les membres de la famille ont été au moins une fois terrorisés en nous voyant nous balancer sur l'escalier, un pied légèrement appuyé sur le bord de la marche et le reste du corps quasiment dans l'air, en visant la mûre la plus mûre de l'arbre entier - la seule chose inaccessible dans cette maison!

Mais plus que tout, ce qui nous fascinait c'était de parcourir l'album familial pendant que ma grand-mère préparait la table. Que de différences avec notre époque: ces photos en blanc et noir, ces habits étranges de couches multiples (chemises, sous chemises, sur chemises, robes millefeuilles), les hommes avec de longues moustaches, les cheveux des femmes souvent longs et tressés, et leurs regards toujours tristes, sérieux, mélancoliques...

Nous étions surtout ravis de retrouver le visage →→→



"C'est alors qu'un jour, au marché il retrouva une vieille connaissance qui lui parla d'un groupe d'Arméniens survivants de Van, installé dans une petite communauté au village de Garni à 25 km de la capitale Erevan."

→→→ connu d'Atlas, la grand-mère de ma mère, ce bout de femme au regard absent, toujours assise immobile sur son tabouret rond à l'entrée de la maison. Elle, qui a ramené depuis Van (ouest de la Turquie actuelle) tous ces objets extravagants gardés dans la cave et le grenier: le grand coffre argenté, légèrement décoloré pendant des années, la poêle en fonte et l'énorme casserole en cuivre. Pendant que ma grand-mère nous racontait son histoire, je cherchais à comprendre comment elle avait pu transporter toutes ces merveilles depuis si loin, surtout la casserole avec les concombres marinés qui avait une pierre sur le couvercle pour la maintenir sous pression (quelle naïveté d'enfant!).

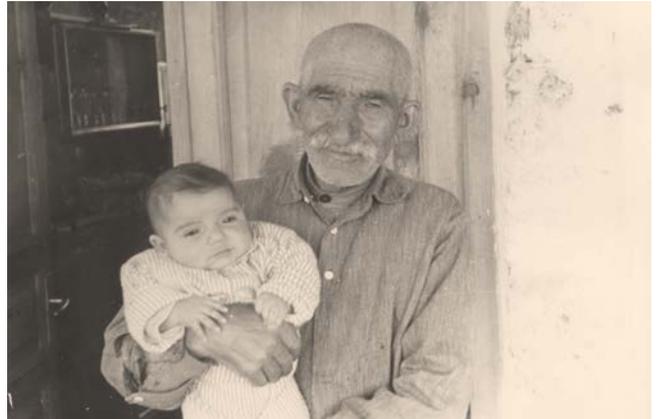


Un jour d'avril en 1915, la jeune Atlas, 27 ans, dans ses habits multicouches, était en train de cultiver son jardin au village de Tiramer dans la région de Van, avec sa belle-sœur Zarik, quand elle est devenue l'involontaire témoin oculaire de l'horrible invasion turque chez ses voisins et les abominables cris meurtriers de son frère devant ces yeux, un petit détail que ma grand-mère nous avait soigneusement caché jusqu'à l'âge de maturité.

Etant complètement traumatisée par les événements violents, elle ne se souvenait pas distinctement du parcours qu'elle avait eu pour se retrouver à Bagdad dans la prochaine étape de sa vie – sans enfants, sans mari, sans maison... Parfois elle se souvenait de deux jeunes arméniens qui ont organisé la fuite de nuit des femmes de Van vers Bagdad et d'autres destinations. «*Ils ne prenaient que de jeunes femmes sans enfants, car il faudrait faire un long trajet dans un silence absolu et dans des conditions sévères...*». Grâce à eux, sa petite belle-sœur Zarik, Susun et Tata, dont nous avons des photos dans l'album, ont aussi survécu sur ce chemin désertique dans cette abominable nuit, partant vers de nouvelles destinations, dénuées de tout, sans moyens, sans espoir, avec un souffle et sans vie.

Pendant les prochaines 5 années qu'Atlas a survécue à Bagdad et les 2 années suivantes, étant installée à Garni avec d'autres familles échappées de Van, elle n'avait jamais eu de nouvelles de ses proches.

Son mari, Andranik Vardanyan, né en 1875 au village de Paz dans la région de Van, était réputé pour sa grande générosité d'âme, sa gentillesse, son courage



et son humanité. Il possédait des aptitudes médicales extraordinaires. Il avait pourtant fait le choix de se battre au sein du comité pour l'auto-défense de la région de Van dirigé par le Général Andranik. Après des combats meurtriers totalement déséquilibrés contre l'envahisseur turc, l'armée arménienne fut dissoute en 1918 et Andranik fut parmi les derniers 8 qui ont pu rescaper profitant du calme de la prière côté turc.

Seul au monde pensant qu'aucun de ses proches n'avait survécu, il décida alors de redémarrer une nouvelle vie en Arménie occidentale. Il retrouva du travail, une maison (en fait celle d'un turc qui avait fui) et une nouvelle femme, mais en lui vivait toujours le souvenir de sa famille d'avant. C'est alors qu'un jour, au marché il retrouva une vieille connaissance qui lui parla d'un groupe d'Arméniens survivants de Van, installé dans une petite communauté au village de Garni à 25 km de la capitale Erevan. Andranik s'y précipita alors dans l'espoir fou de retrouver des proches et qu'elle ne fut sa surprise quand il retrouva d'abord sa cousine Ogher, et puis grâce à elle, sa chérie Atlas qu'il croyait disparue.

Ces retrouvailles ne furent pas tout de suite joyeuses car les souffrances qu'Atlas avait subies après son miraculeux sauvetage des attaques brutales turques, la perte de ses enfants et les personnes chères de sa famille, la disparition de son mari, la vie transitoire et vagabonde à Bagdad avaient sûrement marqué son esprit, et sans le vouloir, elle tenait son mari coupable de cette séparation de 7 ans, de ses pertes et ses privations. Il faudrait du temps pour se réhabituer.

Cependant, le même destin qui les avait séparés les a réunis, et Andranik n'hésita point. Il rompit avec sa nouvelle femme qui fit preuve d'une grande compréhension devant cette situation. Puis, il s'établit avec Atlas à Dvin pour reconstruire une nouvelle famille dans sa nouvelle vie. Andranik et Atlas ont désormais vécu ensemble à Garni et puis à Dvin avec leurs 5 nouveaux enfants, dont mon grand-père Gegham, né en 1927.

«Et alors, comment ce coffre et ces casseroles →→→



"L'histoire d'Atlas et d'Andranik n'est hélas que l'une des rares histoires heureuses de notre famille et du peuple arménien"

→→→ sont-ils arrivés à Dvin?» nous demandions anxieusement à ma grand-mère sans la laisser finir l'histoire. Après s'être installée à Bagdad, c'est Atlas en fait qui osa retourner à Van avec quelques femmes pour récupérer ce qui pouvait l'être. Mais quelle effroyable image - il ne restait plus que des ruines de leurs maisons, et ce coffre, ces ustensiles étaient bien là les seuls souvenirs qu'elles ont pu ramener à dos d'âne dans leur nouvelle patrie, d'abord à Bagdad, puis en Arménie.

L'histoire d'Atlas et d'Andranik n'est hélas que l'une des rares histoires heureuses de notre famille et du peuple arménien. Il y a eu quelques survivants dans la famille - Susun et Tata, deux femmes qui étaient dans la cave quand on incendia leur maison et qui purent s'échapper malgré de nombreuses brûlures. Mais ce ne sont hélas que de tristes exceptions, rien ne reste de la famille d'Andranik et d'Atlas, leurs deux petits garçons sont disparus, les parents et les quatre sœurs d'Andranik sont tous tombés, un frère d'Atlas a été tué devant elle, l'autre frère a pu s'échapper jusqu'à Rostov en Russie...

L'extermination massive des Arméniens - le premier génocide du 20^{ème} siècle - est un fait historique, une tragédie collective nationale indiscutable qui a mis une fin désastreuse à la vie de plus d'un million et demi d'Arméniens et a forcé l'éparpillement de milliers de destins dans le monde entier, torturés, affaiblis, humiliés, démoralisés, dont nous subissons les conséquences à travers des générations jusqu'à présent.

C'est clair que le Génocide n'était pas une coïncidence, ni la conséquence de la Première Guerre Mondiale. Les nombreux télégrammes officiellement envoyés par l'administration turque sur le sujet¹ et les données statistiques disponibles dans la documentation et la littérature locales et internationales¹, montrent clairement que cette extermination massive avait un objectif précis basé sur l'idéologie du panislamisme et du panturquisme de la politique turque de l'époque. En dépit du fait que la population turque soit ou pas partisane de ces massacres violents (aux historiens et politiciens d'en juger), je le vois comme une question purement politique, devant être dûment réglée sur la base de nombreuses preuves historiques réelles, comme le mérite et correspond un monde civilisé du 21^{ème} siècle. ■

Karine Sukiasyan

¹a. Historia del Pueblo Armenio (Ashot Artzruni, 1965, Rubén Sirouyan 2010, Sirar Ediciones, p.340); b. The Talat Pasha Telegrams (Şinasi Orel and Süreyya Yuca, 1986)

²Armenians in Turkey 100 Years Ago (2003, Istanbul, Osman Köker, avec les cartes postales de la collection d'Orlando Carlo Calumeno). Cette collection est une vraie preuve de la vie et des activités des Arméniens dans l'Empire Ottoman dans les années précédant le Génocide, qui ont subi une chute drastique après 1915.

L'histoire de ma famille pendant le génocide et mon héritage

Kayiané Topal

L'histoire de ma famille

Juriste de 25 ans, je suis née à Genève. Ma mère vient d'Égypte et vit à Genève depuis ses cinq ans. Mon père vient de Turquie d'où il a émigré à 27 ans. Tous deux sont arméniens et m'ont parlé l'arménien. C'est la famille du côté de mon père qui a vécu le Génocide.



Je vais commencer par conter l'histoire des parents de ma grand-mère paternelle, née après le Génocide. Puis, je poursuivrai avec le vécu de mon grand-père – paternel – né avant le Génocide.

Mon arrière-grand-mère a survécu au Génocide parce qu'elle était très bonne couturière (tailleuse) et que sa main-d'œuvre était convoitée par les Turcs. Elle a été cachée dans le village de Bektaşlı – près de Boğazlıyan – par des Turcs et a reçu un nom turc proche de son nom arménien.

Une expérience semblable touche mon arrière-grand-père, son futur mari. Il était forgeron et a lui aussi été caché par les Turcs dans un village près de Kayseri en raison de son savoir-faire précieux. Après le Génocide, on a marié ces deux Arméniens. C'est mon arrière-grand-père qui s'est déplacé à Bektaşlı. Là, sont nés les trois enfants du couple: ma grand-mère et ses deux petits sœur et frère.



Le Village de Bektaşlı (Photo: www.panoramio.com)

Ce qui m'a marquée dans l'histoire de ma grand-mère est qu'elle a été séparée très tôt et très longtemps de ses frères et sœur. Alors qu'elle avait treize ans, les deux autres ont quitté le foyer pour bénéficier d'une scolarisation arménienne à Chypre. À l'école Melkonian. Ce n'est que près de 70 ans plus tard, en 1998, que les deux sœurs ont pu se revoir (voir photo des retrouvailles sur la page suivante) lors d'un voyage en Californie entrepris par ma grand-mère. Le frère était décédé quelques années auparavant.

Ma grand-mère paternelle est celle de mes grands-parents que j'ai connu le mieux (je n'ai connu que deux grands-parents). Elle vivait en Suisse alémanique, où elle est arrivée en 1983. Enfants, →→→



"Mon grand-père a surpris la conversation et a compris qu'il était arménien en reliant cet épisode à un événement survenu plus tôt: une femme arménienne était venue le trouver et prétendait être sa mère"



Retrouvailles entre deux sœurs

→→→ mon premier frère et moi passions chez elle la plupart de nos vacances. Je garde d'elle l'image d'une personne humaine, attentionnée et digne. Elle était proche de la vie. Pas dans le passé. Et proche de ses petits-enfants. Je l'aimais beaucoup et me sentais aimée par elle. J'avais 15 ans lorsqu'elle s'est éteinte.

Désormais, voici l'histoire de son mari, mon grand-père. Il est né d'une famille arménienne quelques années avant le génocide (entre 1910 et 1913). Il a grandi dans une famille turque à *Kırşehir*, auprès d'un «ağa» (propriétaire terrien). On ne sait pas à quel âge exactement, ni par quels moyens il est arrivé dans ce village éloigné de 150 km de son village natal, *Eğlenceköyü*, dans la région de Kayseri. Dans cette famille turque, il était berger et croyait être le fils de l'«ağa» et de sa femme. L'épisode décisif, qui lui a fait connaître son origine arménienne, m'a été conté plusieurs fois par mon père: un jour, un mouton qu'il gardait a été dérobé par le loup. Le soir même, mon grand-père a décidé, par orgueil, de ne pas manger à table avec ses parents. De cette abstinence a suivi une conversation entre les adultes. Le père a dit que le côté *giaour* (expression signifiant «infidèle», utilisée par les Turcs pour désigner les chrétiens) l'avait pris. Mon grand-père a surpris la conversation et a compris qu'il était arménien en reliant cet épisode à un événement survenu plus tôt: une femme arménienne était venue le trouver et prétendait être sa mère. Elle avait réussi à retrouver sa trace grâce à l'Église. A l'époque, il ne l'avait pas cru. Mais la survenance de l'épisode conté plus haut lui révélait sans équivoque son origine arménienne. Il ne pouvait plus la nier. Il a rassemblé quelques affaires et a quitté la maison en secret la nuit même. Il a pu retrouver sa mère, avec laquelle il a vécu à Kayseri. C'est là qu'il a rencontré, puis épousé ma grand-mère. Ils ont eu neuf enfants. Mon père est des plus jeunes.

Je n'ai pas connu ce grand-père.

La transmission de la mémoire du Génocide

Trois facteurs ont contribué à la transmission de la mémoire du Génocide. D'une part, la parole - les récits de la famille -, d'autre part, la commémoration le 24 avril de chaque année. Enfin, la lecture.

Mon père, arrivé en Suisse en 1981, nous a raconté l'histoire de mes grands-parents.

Ensuite, la cérémonie du 24 avril. Nous y assistions en famille (papa, maman, mon frère, moi) à l'Église Sourp Hagop à Genève. C'est un souvenir fortement gravé dans ma mémoire: la foule de gens rassemblés dans le froid, devant le monument commémoratif au sortir de la messe, le discours du prêtre, les bougies blanches dont la cire coulait sur nos menottes, aux enfants, et qui nous occupaient jusqu'à la fin de la célébration.

Finalement, le troisième facteur, la littérature. À l'âge de 12 ans, j'ai lu «Loin de chez moi» de David Kherdian. L'histoire d'une jeune Arménienne qui a traversé le Génocide. Cet ouvrage m'a offert des images claires, et a donné un contour plus précis aux événements de 1915 et plus tard. Avant tout, sur les méthodes employées par les officiers turcs, sur le sort des déportées et des déportés. De plus, comme l'héroïne de l'histoire partageait avec moi la même origine, le même âge et le même sexe, il m'était d'autant plus aisé de m'identifier à elle et de m'imprégner de son expérience. Je dirais que ce livre a longtemps constitué ma connaissance de base sur le Génocide.

Au paragraphe suivant, je fais part de mon impression sur la réceptivité du Génocide autour de moi. Certes, une certaine indifférence est visible, mais je la perçois avec relativité pour deux raisons.

Tout d'abord, j'ai rencontré un certain nombre de personnes prêtes à discuter sur des thématiques du Génocide: les hypothèses sur ses raisons, l'histoire des survivants, la reconnaissance. Dans ce cadre, je pense en particulier à deux amis français, une étudiante et un étudiant, mais pas seulement eux. A chaque fois que nous avons abordé le sujet, je les ai sentis à l'écoute et réceptifs. De plus, ils m'ont aidé à relativiser cet héritage. Cela dit, il est vrai que très souvent, j'ai été confrontée à l'indifférence. Il existe la tendance à ne pas vouloir en entendre parler: «*C'est bon, c'est du passé*», «*Nous n'aimons pas entendre parler de la misère du monde*». Ce sont des pensées latentes qui coupent court à toute tentative de discussion.

Cela nous conduit au deuxième volet de mon explication: Cette réaction peu ouverte - pour ne pas dire fermée - m'attriste. Cependant, j'y vois une sorte d'anesthésie, plus que de l'indifférence. Or, cette attitude ne vaut malheureusement pas seulement pour le Génocide, mais elle touche - tout aussi tristement - les sujets plus actuels et plus urgents comme les conditions environnementales et sociales désastreuses, partout dans le monde, liées aux méthodes agricoles par exemple. Des préoccupations dans lesquelles nous exerçons une responsabilité directe et avons en conséquence tous les jours notre mot à dire. Où est-ce que ça coince? →→→



"Sortir de la revendication et regarder la situation d'un autre œil"

→→→ N'avons-nous pas conscience de notre pouvoir et de notre responsabilité? Deux faces d'une même médaille.

A mon avis, cette conscience gagnerait à grandir. De manière générale, l'humain n'a pas conscience de l'intensité avec laquelle ces questions - reconnaissance du Génocide ou autre - touche chacun de nous. Du fait que c'est un sort commun.

C'est pourquoi je ne suis pas fâchée du peu d'intérêt et d'écoute que les gens sont prêts à offrir à la question arménienne, mais déplore bien plus la torpeur générale de mes concitoyens.

À présent, venons-en à la question de la reconnaissance du Génocide par l'État turc. Pour l'intérêt commun de l'humanité, je considère cette reconnaissance comme indispensable. L'État turc a sa responsabilité dans les crimes commis à l'égard des Arméniens au début du siècle passé et ce n'est pas le temps qui va amoindrir cette responsabilité, ni l'estomper. Elle reste tout aussi grande et cumule avec elle le poids du mensonge et du déni maintenus et entretenus pendant des années.

Hypothèse sur les raisons de la non-reconnaissance par l'Etat turc: les Arméniens eux-mêmes n'ont pas encore totalement accepté le Génocide. Accepté dans leur cœur, j'entends. Admettre qu'une telle horreur ait pu se produire. Admettre qu'ils ne pouvaient rien faire. Accepter leur impuissance, reconnaître l'injustice qu'ils ont subi. Et la pleurer. La pleurer réellement. C'est-à-dire en faire le deuil. Tant que cela ne sera pas fait, la rancœur et le sentiment d'injustice demeureront, de même que l'orgueil y relatif. Ils constitueront un obstacle à la clairvoyance, un obstacle à retrouver son propre pouvoir et un obstacle à obtenir la reconnaissance ou le cas échéant à trouver d'autres moyens tout aussi satisfaisants. Je me permets d'écrire cela, car je sens parmi les Arméniens - moi y comprise - la présence prédominante de l'orgueil. Je pense que ce sentiment est normal et est la conséquence du vécu de chacun. Mais cela ne nous dispense pas d'évacuer cet orgueil et de nous voir comme des citoyens du monde comme tous les autres. Ni supérieurs, ni inférieurs. Nous avons le choix de le faire ou pas. De recueillir les bénéfices de l'humilité, ou bien à l'inverse de subir les conséquences de l'orgueil si on décide de rester dedans.

C'est également la voie que je préconise pour guérir les blessures, cicatrizer les plaies. Sortir de la revendication et regarder la situation d'un autre œil. Effectuer le deuil. Le deuil de tout ce qui a été, le deuil de tout ce qui n'est pas.

Pour ma part - et je conclurai avec cela -, c'est le chemin qui m'a conduite vers la naissance d'une paix intérieure et vers sa consolidation. Je souhaite à chacun autant de succès et de plaisir dans son cheminement. ■

Kayiané Topal

Notre héritage douloureux: une force pour le présent

Cynthia White

Mon grand-père Edward Nakashian venait de Kayseri (en Anatolie). Il était d'une famille aisée qui avait des terres. Comme ses frères, il se trouvait en Europe pour faire des études au moment du Génocide, quand toute sa famille a disparu et ses biens ont été volés. Il s'est retrouvé sans rien et a réussi à aller aux États-Unis où il est devenu apprenti



Cynthia White, née en 1948, habite Genève, ethnologue

chez un tailleur. Quand il a pu, il est parti au Caire pour trouver une femme «from the Old Country», comme disait mon oncle. A 18 ans ma grand-mère, Aroussiak Boghossian, s'est ainsi retrouvée sur un bateau à destination des États-Unis, mariée à un homme qu'elle ne connaissait pas. Elle était aussi de Kayseri, d'une famille de bijoutiers/horlogers. Les survivants de sa famille (elle, sa mère et ses trois frères) avaient pu fuir pour s'établir au Caire. Un de ses frères, Mihran Boghossian, est venu en Suisse à l'âge de 24 ans. Au Caire, aux États-Unis et à Genève ils ont reconstruit leur vie à partir de rien. Il en est résulté que ma mère, Nuart Nakashian, et sa cousine germaine, Odette Boghossian, sont nées sur deux continents différents, parlant deux langues maternelles différentes et ne se connaissant pas. Quand j'avais 17 ans, ma mère a écrit à sa cousine et lui a demandé de m'accueillir pour l'été pendant que je suivais des cours de français à Genève. Je me suis attachée profondément à ces cousins «de l'étranger» et je suis revenue à Genève plus tard pour y faire une année d'études, accompagnée de ma grand-mère, qui a retrouvé son frère adoré après 54 ans de séparation. Un autre moment de grande émotion a été un voyage en Arménie en 2003 avec ma cousine Véronique Girardet, la fille d'Odette Boghossian Beyeler. Malgré tout ce qui a été fait pour nous annihiler, nous chasser, nous séparer, nous nous sommes retrouvés, aimés et avec ma cousine sommes retournées ensemble dans le pays des Arméniens rendre hommage à notre famille.

Aucune mémoire du Génocide n'a été transmise dans ma famille. C'était un sujet tabou. Non seulement le Génocide, mais aussi la vie que ma famille a mené avant d'arriver aux États-Unis. J'ai essayé en vain de questionner ma grand-mère qui était quelqu'un d'aimant et qui ne montrait pas de tristesse ni d'amertume malgré tout ce dont elle avait souffert au cours de sa vie. Elle transmettait une affection et une tendresse infinies, et une sérénité visible sur son visage sur les photos, et que je ressens encore. Mes grands-parents ne voulaient pas que leurs enfants parlent arménien. Ils avaient tout perdu parce →→→



Notre héritage douloureux: une force pour le présent

"Ils avaient survécu et ils voulaient que leurs enfants soient des Américains comme les autres"



Aroussiak Boghossian (ma grand-mère), sa maman Loussaper et son frère Mihran Boghossian, peu après leur arrivée au Caire

→→→ qu'ils étaient différents. Ils avaient survécu et ils voulaient que leurs enfants soient des Américains comme les autres. Cela n'a jamais été dit explicitement; c'est simplement mon interprétation. Pourtant j'ai toujours entendu ma grand-mère parler en arménien avec ma mère. Cette langue est pour moi incompréhensible et en même temps porteuse d'une puissante charge émotionnelle et affective, à la fois intime et inatteignable. Ma mère a ressenti une certaine discrimination et du mépris aux États-Unis. Est-ce parce qu'elle était arménienne, immigrée ou pauvre? Je crois qu'elle avait plus besoin de se faire accepter que d'affirmer ou de retrouver son identité arménienne. Je n'ai pas été élevée dans une communauté arménienne, peut-être parce que déjà à Kayseri la famille était protestante? Mon arrière-arrière-grand-mère était très instruite ce qui me semble étonnant pour une femme de cette époque à cet endroit et dans cette culture. Elle était devenue prêcheuse missionnaire. De ce fait la famille était peut-être moins impliquée dans la communauté arménienne locale, majoritairement apostolique. Ou était-ce peut-être une question de caractère? Mon grand-père et mon grand-oncle venus en Suisse étaient l'un et l'autre des personnes assez individualistes. J'ai donc dû tout reconstruire par moi-même (à part mon amour pour les *boeregs* de ma mère, ma grand-mère et mes tantes et pour le *soujuk!*).

De ma famille je n'ai ni papiers, ni photos, rien. Juste un silence puissant et monstrueux.

Je me suis toujours engagée et j'ai travaillé avec des populations marginalisées, précarisées, opprimées. J'ai vécu pendant plusieurs années sur une réserve d'Indiens aux États-Unis, et dans un hôpital palestinien à Beyrouth. Puis j'ai longtemps travaillé avec des nomades en Afrique sur des questions de famine, de pauvreté, d'accès aux ressources, de malnutrition, et leurs aspects économiques et politiques. J'ai mis du temps à comprendre qu'il y avait peut-être un lien entre cet engagement et mon histoire familiale. J'ai fait des généalogies de familles Lakota (Indiens sioux aux États-Unis). J'ai appris leur langue pour mieux comprendre comment fonctionnait leur société tout en essayant de trouver comment améliorer leurs conditions de vie. J'ai fait la même chose en Afrique. Au Liban j'ai appris assez d'arabe pour mener une conversation simple et j'ai passé du temps en Grèce où j'arrivais à comprendre et à m'exprimer en grec. J'ai appris le français sans trop de difficulté, mais quand j'essaie de dire simplement «merci» en arménien, ma langue se noue.

Il y a un paradoxe frappant entre cet effort de comprendre des relations familiales sur des générations en Afrique ou ailleurs et le manque de transmission de l'histoire de ma propre famille.

De ma propre famille, je n'ai que l'alliance de mariage de ma grand-mère qu'elle m'a offerte, avec son nom et celui de mon grand-père gravés en arménien à l'intérieur. Elle s'appelait Aroussiak et j'ai donné son nom à ma fille.

J'ai l'impression parfois d'être un peu comme les «Arméniens cachés» dont on parle maintenant (des personnes turques qui se découvrent être arméniens, sans leur langue, leur religion, ni leur culture). Quand on a tout perdu, il ne nous reste que «la volonté de l'appartenance». Avec le Génocide, nous avons perdu notre famille, notre terre, notre pays, mais aussi pour moi, ma langue, mon identité, la littérature, la musique, les contes, les proverbes. De surcroît, je suis blonde comme mon arrière-arrière-grand-mère et d'autres membres de notre famille. J'ai le vague sentiment d'un immense vide que j'essaie maladroitement et désespérément de combler. Mais il y a aussi quelque chose qui se passe à un autre niveau. Par exemple, je ne sais pas pourquoi la musique arménienne me touche aussi profondément. C'est particulièrement la beauté indicible de certains morceaux de Khachatourian, de Babajanyan, de Komitas et l'intensité explosive de certaines œuvres de Tuncboyacıyan ou de Hamasyan.

Un Génocide activement nié crée un paradoxe énorme: non seulement notre peuple a été systématiquement assassiné et brutalement chassé, mais il doit encore lutter pour le prouver 100 ans plus tard. Nous devons combattre non seulement le négationnisme, mais aussi l'ignorance qui en →→→



Notre héritage douloureux: une force pour le présent

" Nous sommes les héritiers non seulement de la tragédie du Génocide, mais aussi de la force de survie de nos ancêtres "

→→→ découle et qui influence même des personnes bienveillantes. Je découvre une autre contradiction: même si le Génocide et la souffrance étaient des sujets tabous dans ma famille, des bribes déchirantes me sont quand même parvenues, peut-être par la famille de mon grand-oncle Mihran en Suisse: des récits marquants de la terreur vécue, de l'oppression subie. Par exemple, ma grand-mère et ses frères et sœurs étaient cachés dans des armoires lors des rafles dans le quartier arménien. Il y avait aussi l'interdiction, ou peut-être la peur, de parler l'arménien en dehors de la maison. Lors du Génocide, la sœur aînée de ma grand-mère, qui était institutrice et dont le mari a été tué à Adana, a été contrainte de se marier avec un Turc.

Le 24 avril est pour moi une journée sacrée. Je ressens le besoin de me retrouver avec d'autres Arméniens, d'être entourée par des personnes qui savent que ce n'est pas un jour comme les autres. Même avant de connaître quelqu'un dans la communauté arménienne à Genève, j'assistais à la messe du 24 avril. Je ne comprends rien à la liturgie, mais j'aime beaucoup les chants et le sentiment de partager une histoire commune. Ce moment de recueillement est une façon de rendre hommage aux disparus, un moment hors du quotidien où je pense à ma famille, à ceux qui me sont chers mais lointains, à ceux qui sont décédés, à ceux que je n'ai jamais connus à cause du Génocide et de la dispersion de ma famille. Ce jour-là, je passe toujours un moment seule à me promener dans la nature, d'habitude à la montagne. La beauté de la nature me touche, me fait vibrer et c'est pour moi une façon d'apprécier la vie et de vivre pleinement. Parce que le Génocide c'est aussi la survie, la vie, la reconnaissance d'être en quelque sorte une miraculée.

Le Génocide est une souffrance personnelle et familiale. Sans sa reconnaissance nous ne pouvons pas faire le deuil de nos morts. Cette reconnaissance s'insère aussi dans le cadre plus large des droits humains. Les crimes contre l'humanité doivent absolument être combattus et sanctionnés, la première étape étant de lutter contre l'indifférence. C'est un devoir de mémoire, mais aussi un devoir pour le présent et le futur. Il ne s'agit pas de vengeance, pas plus que de rester bloqué sur le passé. C'est plutôt un engagement et un travail éthique avec une dimension de prévention, pour mieux aller de l'avant. Toute atteinte aux droits humains doit être combattue (la pauvreté comme le génocide). La négation du Génocide arménien pose un danger pour l'humanité, celui d'accepter ou même de justifier la violence comme réponse à la différence, aux conflits, à la contestation, de céder aux desseins les plus sombres du pouvoir ou du totalitarisme. Tolérer le négationnisme est une victoire pour les bourreaux et la réussite de leur projet d'élimination.



Caire: Haigazoun (frère de ma grand mère), Loussaper, Aroussiak, Mihran Boghossian

Nous sommes les héritiers non seulement de la tragédie du Génocide, mais aussi de la force de survie de nos ancêtres. Notre vitalité vient aussi de la riche diversité de notre expérience. Nous sommes des migrants et nous nous sommes adaptés à des cultures multiples. Notre dispersion, notre fierté et notre résilience nous donnent une énergie puissante que nous pouvons utiliser. La meilleure façon d'honorer nos disparus n'est pas de les pleurer, mais plutôt d'être inspirés par leur mémoire pour lutter contre l'injustice, lutte dont fait partie la reconnaissance du Génocide. Une autre façon de les honorer est de travailler pour l'Arménie, car il est essentiel de ne pas oublier les conditions de vie précaires en République d'Arménie. Nous ne pouvons pas consacrer tous nos efforts et ressources uniquement à la reconnaissance du Génocide en fermant les yeux sur ce qui se passe en Arménie. Envoyer de l'argent ne suffit pas. Il faut connaître suffisamment la situation sur place pour être certain de soutenir ceux qui sont dans le besoin et appuyer des interventions qui contribuent à une réelle amélioration à long terme. Ainsi nous passons du rôle de victimes à celui d'acteurs engagés.

En fin de compte, ce que je ressens comme mon identité et mon héritage arméniens est une sensibilité à la souffrance, une incapacité à accepter les inégalités, l'injustice et l'oppression, un besoin profond de m'engager pour changer concrètement des situations intolérables. C'est pour moi une simple obligation morale. Il faut transformer la souffrance de notre passé en une force de travail pour le changement en utilisant des valeurs humanistes. ■



"Si je l'avais connu, je l'aurais appelé Babou...J'aurais dû avoir le même prénom que lui, mais les employés de la mairie de Marseille, en 1953, n'ont pas accepté que j'aie un prénom absent du calendrier"

Armand Arapian



Cette photo date de 1913. Elle a été tirée d'un acte notarié officiel turc, encore écrit en lettres arabes. Malgré la chéchia fièrement dressée sur son crâne et sa grosse moustache, cet homme n'est pas un Turc. Il s'appelle Arménak Arabian. Si je l'avais connu, je l'aurais appelé Babou... J'aurais dû avoir le même prénom

que lui, mais les employés de la mairie de Marseille, en 1953, n'ont pas accepté que j'aie un prénom absent du calendrier. Alors mon père a choisi le prénom français le plus proche, et c'est pour cela que je m'appelle Armand.

Babou, mon grand-père, au travers de ces quelques lignes, c'est la première fois que je te parle. La découverte de cette photo a-t-elle fait ressurgir ton fantôme? Deux agrafes, instruments d'une torture éternelle, sont enfoncées dans ta poitrine, cette poitrine responsable de ta mort prématurée. Cette photo, icône de l'histoire d'un peuple, est tout ce qu'il reste de toi. Dans l'expression de ton visage, il est difficile de lire ce que tu étais. Movsès, ton fils et mon père, me dit une fois que tu étais très gentil, ce qui est un peu maigre pour te connaître mieux. Mais lui-même te connaissait-il? Ta présence n'est pas obsédante. Tu es là discret, timide, comme si, comme tout bon Arménien, tu ne voulais pas gêner.

La famille Arabian avait fait fortune dans l'import-export de fourrure et d'opium, dont la culture, paraît-il, n'était pas encore interdite. La légende familiale dit que lorsqu'on sortait de la gare d'Akşehir, il y avait trois immenses hangars qui appartenaient à notre famille. Arménak était le comptable de l'entreprise familiale. En 1912, il se marie avec Mariam Mesdjian, ma grand-mère, âgée de 16 ans. Les festivités ont duré une semaine entière comme c'était la tradition dans les familles riches. En 1913 naît Verkiné, ma tante, qui est suivie de Movsès, mon père, en juin 1915.

C'est avec ces deux tout jeunes enfants que la famille a été déportée à travers la Turquie vers Deir Ez-Zor. Pendant ce premier exode, le frère de Mariam meurt du typhus. En cours de route, Arménak arrive à sauver sa famille en se cachant dans les sous-sols de la maison d'une famille turque. On ne saura jamais si ces gens qui les ont protégés étaient des Justes ou non. A une date indéterminée, les Arabian retournent à Akşehir, pensant que leur calvaire avait pris fin. Ils y achètent une grande maison blanche et carrée dont l'architecture était radicalement différente de celle des autres maisons de la ville. C'était, paraît-il, la plus belle maison d'Akşehir...

Au rez-de-chaussée, ils ouvrent leurs magasins. La maison est grande et toute la famille y habite, celle d'Arménak et celle d'une partie des autres frères Arabian. Les affaires reprennent. On essaye d'oublier ce qui vient de se passer. Tout cela n'aurait-il été qu'un cauchemar? Une toute jeune République d'Arménie venait d'être créée au delà du Caucase, mais les Arabian, comme tant d'autres Arméniens, vivaient en Turquie depuis toujours, leurs racines étaient à Akşehir. Pas question pour eux de rejoindre une Arménie qui ne les concernait pas.



*Akşehir, 1918:
Arménak, Mariam,
Verkiné (ma tante),
Loussika (mère de
Mariam) et le petit
Movsès (mon père)
Ils ont survécu au
Génocide. Ils sont
de retour à Akşehir,
bien décidés à tout
oublier. Ils ne savent
pas encore que
deux ans plus tard la
gendarmarie
d'Atatürk les
chassera de chez
eux après avoir
commis l'indicible.*

Un jour de l'année 1920, la gendarmerie turque intime l'ordre à la famille Arabian et aux autres Arméniens survivants d'Akşehir de partir sur-le-champ avec toutes leurs affaires. Ne voulant pas y croire, les Arabian ne partent pas. Le lendemain des gendarmes décapitent sous les yeux de sa mère un des cousins de mon père. Mon père et le reste de la famille ont été les témoins impuissants de cet acte de barbarie innommable. Le cauchemar recommence. Dans la nuit, les hommes sont partis dans la campagne. Les femmes ont chargé une charrette de toutes les affaires dérisoires qu'elles ont pu prendre, et le lendemain matin, elles ont rejoint leurs frères et maris, non sans avoir payé mille livres d'or de dette d'impôt foncier sur la maison.

La famille alors se disperse aux quatre coins du monde. La légende ne dit pas comment Arménak, Mariam, Verkiné, Movsès et Kourkèn, mon oncle qui venait de naître, sont arrivés à Salonique. Ils y demeurent six mois. Craignant une invasion de la Grèce par la Turquie d'Atatürk, ils se réfugient, tout à l'ouest de la Grèce, sur l'île de Corfou. En 1922, l'Italie déclare la guerre à la Grèce, et on entend, au large de l'île, quelques coups de canon. La guerre n'aura pas lieu cette fois-ci, mais Arménak et Mariam prennent peur et montent dans un bateau qui les amènera au bout de leur exode, à Marseille où, à cause d'une faute d'orthographe de l'officier des douanes, notre nom a perdu son «b» pour un «p». →→→



"Tu fais partie de ces héros modestes de l'histoire des Arméniens, héros parce que tu n'as pas hésité à tout perdre pour que les tiens survivent, et j'en suis la preuve vivante"



J'imagine que cette photo a été prise à Corfou en 1922. Sous les flèches, on voit en haut avec le chapeau, Arménak, en dessous à droite Mariam avec Kourkèn sur ses genoux, en bas Verkiné, et Movses. Mariam, ma grand-mère a vieilli de 10 ans et elle semble épuisée, Arménak a des yeux de fou. Ils ont vu l'horreur et ils ont tout perdu.

→→→ De leur ancienne fortune, il ne reste rien. Entre pots-de-vin et droits de passage, les trois caisses d'or inscrites dans la légende familiale se sont vidées. Les Arapian louent un studio sordide Rue Tapis Vert et y habitent tous les six. Il y avait avec eux Loussika, la mère de Mariam. Plus tard, ils déménageront au 1, Rue de l'Etoile. Mariam y habitait encore en 1975, quand elle est décédée.

Ne parlant pas un mot de français, Arménak ne peut plus faire son métier de comptable. Lui qui n'avait jamais travaillé de ses mains, dégingole au plus bas de l'échelle sociale. Nul n'a pu me dire quel genre de travail il a pu faire, mais ce ne devait pas être reluisant puisque personne ne s'en souvient. Il devait avoir un emploi de manœuvre dans une usine.

En 1930, il meurt d'une maladie pulmonaire, d'une infection au genou ou d'une crise cardiaque, les témoignages divergent. Sa tombe existe toujours au cimetière Saint Pierre à Marseille.

Mon Babou, tu ne devais sûrement pas être un homme faible puisqu'au milieu des horreurs que tu as traversées, tu as réussi à protéger ta famille des pires épreuves qu'on puisse imaginer.

Tu fais partie de ces héros modestes de l'histoire des Arméniens, héros parce que tu n'as pas hésité à tout perdre pour que les tiens survivent, et j'en suis la preuve vivante. Ô, Babou, c'est bête de dire mais je crois que j'en suis fier. Le jour de l'enterrement de Movses, Kourkèn, son frère et mon oncle, m'a dit, les dents serrées: "C'est dur de perdre son père à dix



Avis de décès d'Arménak

ans". Sa douleur était encore vive soixante-cinq ans plus tard.

Aujourd'hui, c'est à toi, fantôme incertain, que je m'adresse. Sans trop savoir pourquoi d'ailleurs, peut-être parce qu'il est temps que je parle de toi au nom de tous les sans nom qui sont tombés dans l'horreur du Génocide? Est-ce une manière de crier l'injustice de l'Histoire aux oreilles du monde entier? Ou tout simplement de faire un deuil que je n'ai jamais pu faire, que je n'ai jamais eu à faire puisque je suis né en France et que je me sens français jusqu'au bout des ongles, le deuil d'une autre vie, celui du «Monde d'Avant», du pays de mes ancêtres, d'une culture d'où je viens mais qui m'est étrangère comme cette chéchia que tu portes sur la tête?

Une intégration française

Oui, Français parce que mes parents l'ont voulu ainsi, l'intégration à tout prix, sans se rendre compte qu'il ne suffit pas pour cela de parler très bien la langue de Molière. Mon père ne m'a jamais parlé l'arménien, ni ma mère, Olga, le grec, oubliant allégrement au passage que les traits de mon visage ne tromperont jamais personne. A la maison, nous mangions des pâtes, des frites et du beefsteak, comme tout le monde. Parfois le dimanche, ma grand-mère Mariam amenait à la maison des spécialités dont l'odeur forte me dégoûtait. Je parle ici des *dolmas*, des *beureks* ou des *keuftès*. Je n'y ai jamais goûté. J'entendais parfois mon père parler une langue bizarre avec sa mère. Suivant ce qu'ils avaient à se dire, je l'ai su bien plus tard, il parlaient soit arménien, soit turc, tant et si bien que maintenant, l'une ou l'autre langue me bouleverse quand je l'entends. Mémé, j'appelais comme cela ma grand-mère, ne parlait qu'arménien avec moi. Elle me forçait à dire des phrases bizarres. Je me rappelle encore du *"inch périr, Mémé?"* après lequel elle nous donnait, à mon frère et moi, soit un caramel, soit une pièce de un franc les jours de fête. Je ne comprenais rien de ce qu'elle me disait. Mais cette langue que je ne comprends toujours pas en est demeurée la langue d'un coin de mon ventre.

A Marseille, je n'ai pas souvent entendu d'allusion à ma différence. Ou si, une fois, au Lycée Thiers, celui de Marcel Pagnol et d'Albert Cohen, le lycée de la République. Lors du premier appel en sixième, notre professeur de français et de latin m'a demandé en appelant mon nom *"Vous êtes Arménien?"*. Je lui ai répondu que j'étais Français, ce qui était la vérité. Question bizarre pour un professeur qui s'appelait Monsieur Artignan...

Mon intégration a été parfaite. J'étais un élève moyen et je suis arrivé à avoir mon bac de justesse. Mes amis s'appelaient Daniel Mesguish, André Teboul, Christian Cavalero ou Gilles Boudot, un exemple parfait de la mixité de la population marseillaise. Aucun d'entre-nous n'a jamais demandé à l'autre d'où il venait.

→→→



"Si la musique arménienne est jouée, les Arméniens ne mourront pas et c'est un pied de nez à l'histoire. Chanter la messe de Komitas est un acte politique. C'était une révélation!"

→→→ Mon seul contact avec la communauté arménienne a été ce concours de la JAF (Jeunesse Arménienne de France) qui se passait à Paris, et pour lequel les *Jafistes* étaient venus me chercher. Mon père ne m'a pas demandé mon avis, il a fallu que j'y aille. J'ai eu le premier prix en chant, avec une mélodie française de Saint-Saëns. Je me rappelle surtout de cette jeune fille très brune et très belle aux yeux charbonneux qui s'appelait Aida et qui était assise à côté de moi dans le car du retour à Marseille et que je n'ai plus jamais revue.

Je n'ai pas connu de discrimination en France, même si une ou deux fois j'ai entendu l'expression «la maison des Arméniens» pour dire que le ménage n'avait pas été fait. Mais par contre chaque fois qu'il fallait décliner mon identité, il était rare qu'on ne fasse pas une allusion à mes origines. Français oui, certainement, mais d'origine arménienne. Moi, j'aurais aimé être français tout court, comme les autres. Est-ce pour cela que je suis resté longtemps loin de tout communautarisme? J'ai toujours évité le contact avec les Arméniens. La raison officielle était cette fâcheuse habitude de chanter au milieu du repas et pour laquelle j'aurais été de corvée. En mon fort intérieur, c'était beaucoup plus compliqué, un mélange de honte de ne pas être ce qu'il fallait, soit trop, soit pas assez. Ce mot «*amot*» que me répétait toujours Mémé quand je ne faisais pas «*jichd*», il fait partie de mon éducation. Il y a aussi cette manie que j'ai de toujours m'excuser, même quand c'est l'autre qui me marche sur les pieds: mes pieds n'auraient pas dû être là...

*La Suisse, entre fondue et *pasterma**

Arrivé en Suisse par amour d'une Suissesse, j'y ai découvert un statut qui me convient parfaitement puisqu'il est vrai et juste: étranger. Enfin j'étais français sans la virgule! Je vois souvent les gens me sourire en entendant mon accent du Sud qui leur rappelle les vacances au bord de la mer. Quelques railleries aussi, bien sûr, je les oublie. Il s'est passé cependant une chose fort étrange. Est-ce que ce vrai statut, celui d'étranger, m'aurait libéré du fardeau de mes racines? Je le pense. Français, arménien, grec, je me suis rendu compte qu'en Suisse ce n'était plus douloureux du tout de revendiquer ces origines multiples. Je suis français avec les Français, mais français «en entier», grec avec les Grecs et tout entièrement arménien avec les Arméniens, même si je ne parle pas la langue, et simplement étranger avec les Suisses.

Tout s'est révélé après le tremblement de terre de 1988. Un homme au nom bizarre mais qui se disait arménien avait téléphoné plusieurs fois à la maison pour m'inviter à la première messe arménienne de Neuchâtel. Fils de communiste et diplômé de l'École de la République, il n'était pas question que je mette les pieds dans une église. Mais au bout du troisième coup de téléphone, et sous l'insistance de Muriel, mon épouse suisse, mais arménienne «par remontée», je

n'ai plus pu dire non à cette personne. Ce dimanche d'avril je crois, Alen Ugnat, c'était lui, était devant la porte de l'église de Cornaux pour nous accueillir. La messe commença. L'évêque, le «*serpazan*» avec son grand chapeau pointu, tout de noir habillé, commença à psalmodier, suivi par les diacres, et le chœur.

Sans me prévenir, les mots magiques, ceux de Mariam, ma grand-mère, sans en comprendre un seul, me bouleversèrent. Je n'étais pas le seul à avoir du mal à retenir mes larmes. Je me trouvais dans un milieu étrangement familier: ces gros sourcils foncés et ces lèvres entourées d'un fin trait clair, je les connaissais, pour les voir tous les matins dans le miroir en me rasant, ou sur le visage de mes enfants.

Étais-je enfin chez moi?

Et puis, il y avait la Divine Liturgie de Komitas. Les pauvres choristes, mal formés et mal dirigés, faisaient ce qu'ils pouvaient, mais, malgré tout, la musique était là, belle, mystique, et tellement nostalgique.



Le Père Komitas (1869-1935)

Il fallait que je la chante. Un peuple sans culture meurt. Si la musique arménienne est jouée, les Arméniens ne mourront pas et c'est un pied de nez à l'histoire. Chanter la messe de Komitas est un acte politique. C'était une révélation!

Et puis j'ai goûté aux *dolmas*, aux *beureks*, aux *keuftés* et autres délices. Je m'en veux encore d'être bêtement passé à côté de ça les dimanches de mon enfance quand Mémé en amenait des «*tepsi*» entiers à la maison. Parfois, il y a même des mots qui me reviennent, du fond de mon ventre, des mots arméniens que finalement je comprends. Il en aura fallu du temps, mais la voilà mon arménité, des petits riens, des odeurs de «*tchémène*», les feuilles de vignes que je récolte en mai, la musique de Komitas, ces noms que je prononce avec le sourire ou que je cherche dans le générique des films, ces visages que je reconnais, une tasse de café oriental qui me fait venir les larmes aux yeux, cette douceur triste dans le regard de ces femmes et de ces hommes, cette fierté d'être là, ensemble, encore.

→→→



" J'aimerais ce jour-là pouvoir y chanter «i vérin yerousaghem», pour que nos morts puissent se relever encore mais retourner cette fois-ci enfin reposer dans leur terre, dormir en paix, chez eux "

→→→ *Mon rêve*

J'ai un rêve qui revient toujours, obsédant.

J'aimerais, non pas récupérer notre maison d'Akşehir, ni recevoir aucun dédommagement, mais seulement qu'il y ait écrit sur une plaque à côté de la porte: *"Dans cette maison ont vécu Arménak Arabian et Mariam Mesdjian, ici sont nés Verkiné, Movses et Kourkèn"*. J'aimerais que devant cette plaque une bougie brûle en permanence.

A Akşehir il y a encore une église arménienne. Elle sert d'entrepôt pour l'école. J'aimerais être là, ce 24 avril, quand les fenêtres murées et la porte voleront en éclats. J'aimerais y entendre la messe de Komitas. J'aimerais ce jour-là pouvoir y chanter «i vérin yerousaghem», pour que nos morts puissent se relever encore mais retourner cette fois-ci enfin reposer dans leur terre, dormir en paix, chez eux.



L'Eglise arménienne Sainte-Vierge d'Akşehir (www.aksehir.bel.tr)

J'aimerais qu'il y ait des monuments tout le long de la route vers Deir Ez-Zor, et le long de l'Euphrate, pour pouvoir y aller pleurer en paix, et honorer tous ceux qui n'auront jamais de sépulture, pouvoir y laisser couler mes larmes, enfin, sans avoir peur de recevoir la balle d'un fanatique dans le dos.

J'aimerais que ceux qui ne veulent pas comprendre comprennent.

J'aimerais serrer la main à un Turc sans me poser de question et sans lui en poser. ■

J'aimerais être léger...

Armand Arapian
Chanteur lyrique
Bevaix (NE)



"Suite à une dénonciation, les milices turques assassinent mon grand-père sous les yeux du reste de la famille et brûlent la maison"

Nevart Kristensen

Je suis fille de rescapés du Génocide arménien. Il y a beaucoup de zones d'ombre dans l'histoire de ma famille, tant du côté paternel que du côté maternel, et cela est dû principalement au fait que mon père, né en 1916 et ma mère en 1918, ne pouvaient avoir aucun souvenir des événements. Il faut donc parfois refaire l'histoire.



Nevart Kristensen, née Djambazian, enseignante de français et d'allemand à la retraite, née à Genève

La famille de mon père est originaire d'un petit village d'Anatolie centrale, Terzili, situé non loin de Yozgat, peuplé de Turcs, de Kurdes et d'une minorité d'Arméniens, au début du siècle passé. C'était une famille de paysans, et mon grand-père parcourait régulièrement la campagne environnante à dos de mulet et faisait commerce de blé et d'autres céréales.

Lorsque la Turquie entre en guerre au côté de l'Allemagne en 1914, mon grand-père est enrôlé dans l'armée ottomane. Avec d'autres soldats arméniens, il doit creuser des fossés au bord des routes et après le 24 avril 1915 et le début des déportations des populations arméniennes, il se rend compte que ces fossés vont servir de tombes aux victimes arméniennes. C'est alors qu'il déserte l'armée ottomane, retourne dans son village et vit dans la clandestinité.

C'est probablement en automne 1916, six mois après la naissance de mon père et suite à une dénonciation que les milices turques assassinent mon grand-père sous les yeux du reste de la famille et brûlent la maison. Mon oncle, l'aîné des enfants, alors âgé de 18 ans, caché pour échapper à la mort, épouse une jeune Turque d'une famille voisine et se convertit à l'Islam, ce qui sauve le reste de la famille. Ils sont recueillis par la belle-famille turque, de ceux qu'on peut appeler «les justes Turcs», à qui mon père doit la vie sans aucun doute. Combien de temps restent-ils dans cette famille? On n'en sait rien. Toujours est-il que lorsque la situation devient trop risquée pour la belle-famille, ma grand-mère et ses trois enfants quittent pour toujours la terre natale et prennent la route de la déportation. Peut-être rencontrent-ils d'autres «Justes». En tout cas, ils parviennent au port de Trébizonde et de là par bateau à Constantinople, où ma grand-mère confie ses enfants à un orphelinat américain. →→→



"Je sais maintenant que la présence de ma grand-mère fut le lien avec le passé douloureux et cette présence nous empêchait d'être aussi suisses que nous l'aurions voulu"

→→→ Nous devrions être au début des années 20. Et un beau jour, ma grand-mère découvre que l'orphelinat a fermé ses portes et que les enfants ont été transférés en Grèce.

C'est probablement en Grèce justement que les destins de mon père et de ma mère se sont croisés. La famille de ma mère est originaire de Rodosto, dans la partie européenne de la Turquie. Mon grand-père maternel tenait une école arménienne avec son frère et la famille avait apparemment traversé les années terribles sans avoir été inquiétés, puisque ce n'est qu'au printemps 1919 que les milices turques ont exécuté les deux frères, ont brûlé l'école et la maison. Ma grand-mère s'est donc retrouvée sur les routes avec ses deux petites filles, avec la même destination que ma grand-mère paternelle: Constantinople, et de là, même séparation d'avec la mère et départ pour la Grèce. Mes parents avaient des souvenirs vagues et diffus de cette période de leur vie: le sable chaud sur les plages, la soupe de lentilles, la gentillesse des Grecs, eux-mêmes pauvres, la lutte pour la survie. Les enfants les plus faibles mourraient de maladie ou de malnutrition.

Pendant ces années-là, à partir de 1920, en Suisse romande, l'œuvre du pasteur Krafft-Bonnard commence à accueillir des orphelins arméniens. C'est justement à Noël 1926 que mon père et ma mère arrivent à Begnins. Ma mère était avec sa sœur aînée, tandis que mon père avait dû se séparer de sa sœur et de son frère trop âgés (13 et 16 ans) pour faire partie du groupe. C'est ainsi que mes parents sont élevés ensemble à Begnins et qu'ils poursuivent leur formation à Genève dans les années 30.



L'Ecole de Begnins (*Ecole arménienne Begnins et Genève, 1928*)

Dans ces deux débuts de vie, il y a une suite de petits miracles sur un chemin parsemé de drames, de séparations et de ruptures et on se remet difficilement des traumatismes de la petite enfance.

Il fallait se reconstruire, sans aucun repère, sans savoir d'où l'on venait, ni pourquoi on en était arrivé là. On savait qu'il s'était passé des choses horribles et il fallait surtout ne pas en parler.

J'ai vécu les 15 premières années de ma vie, comme enfant de réfugiés, apatrides, avec un passeport Nansen, du nom de cet explorateur, diplomate et

humaniste norvégien qui avait contribué à nous donner une identité. Et puis nous sommes devenus suisses, quel événement marquant dans la vie de notre petite famille! C'était nous accorder une nouvelle identité, nous accepter comme citoyens à part entière d'un pays miraculeux. L'essentiel maintenant était de se faire une place, de s'assimiler, de montrer à la Suisse que nous étions dignes de toute cette générosité.

A cause de tout cela, je ne peux pas parler de transmission de la mémoire du Génocide, sauf par bribes, par la présence de ma grand-mère paternelle qui vécut chez nous de 1950 jusqu'à sa mort en 1967. Il faut revenir un peu en arrière pour essayer de comprendre son parcours. Se trouvant seule après le départ de ses trois enfants en Grèce, elle vécut à Constantinople au service d'un prêtre arménien. En 1932, elle obtint l'autorisation de rejoindre sa fille à Alexandrie avec l'assurance qu'elle ne reviendrait jamais en Turquie. En 1947, lorsque sa fille décida d'émigrer en Arménie soviétique avec sa famille, ma grand-mère désira revoir ses deux fils, l'un établi en Belgique et l'autre, mon père, en Suisse, ce qui signifiait encore une séparation définitive pour cette femme meurtrie. Elle arriva donc à Marseille où mon père était allé la chercher. Comment allait-il reconnaître sa mère, lui qui l'avait quittée alors qu'il n'avait que 4 ou 5 ans et comme si le temps ne s'était pas écoulé, elle croyait retrouver un petit garçon. Ma grand-mère débarqua donc en Europe dans une société totalement étrangère à ce qu'elle avait connu jusqu'alors, déracinée, désemparée.



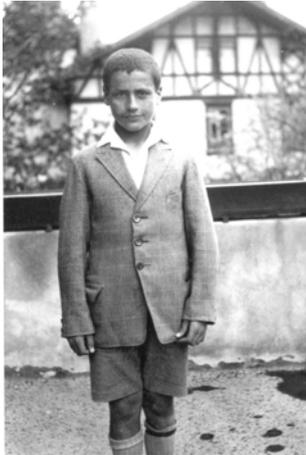
Je sais maintenant que la présence de ma grand-mère fut le lien avec le passé douloureux et cette présence nous empêchait d'être aussi suisses que nous l'aurions voulu.

Elle était une figure de la douleur, une douleur figée. Toujours vêtue de noir, coiffée d'un foulard qu'elle n'ôtait que la nuit, assise dans un coin, elle égrenait son chapelet, tout en récitant ses prières. Pour l'enfant que j'étais ses plaintes et ses larmes avaient un écho insupportable et je fuyais dans le monde des livres, parce que cette réalité était tout simplement trop dure. Elle représentait aussi une présence du pays d'origine, lorsqu'elle étendait sa pâte à gâteau à l'aide d'un rouleau très mince et très long et que cette pâte devenait aussi transparente que du parchemin et elle en faisait des «beuregs» délicieux. Il arrivait que des Arméniens venant de Turquie, d'Egypte ou d'Iran nous rendaient visite. Alors, ma grand-mère retrouvait sa vigueur et la première question qu'elle posait, c'était: *D'où venez-vous?* Et chacun racontait son histoire. Je comprenais, à les écouter, que chacun avait sa propre histoire. Ce qui m'importait à ce moment-là, →→→



" Jamais je ne pourrais aller en Turquie: voir les lieux qui ont vu naître mes parents me rendraient encore plus triste"

→→→ c'était d'aller de l'avant, de rompre avec ce passé, de fuir d'une façon ou d'une autre, parce que je ne voulais pas rester prisonnière de notre histoire. Instinctivement, j'étais consciente que je devais sortir de cet état de victime.



Mon père Aram Djambazian (1929)

Ce n'était que bien plus tard, à la fin des années 80, que mon père ressentit le besoin de renouer avec ses racines et je me souviens que son premier voyage en Arménie date de 1988, avant la chute de l'Union soviétique. Il était heureux de cette découverte et il y est retourné régulièrement jusqu'à sa mort en 2003. Il s'est aussi engagé contre le négationnisme des Turcs, notamment lors d'un procès, qui s'est tenu à Berne en sep-

tembre 2001 et qui s'est malheureusement achevé par l'acquiescement des prévenus, - 12 accusés qui avaient signé une pétition, refusant que l'expression de génocide soit appliquée aux événements de 1915-1918. Voilà ce que mon père m'a transmis. Chaque fois que j'ai connaissance d'un propos négationniste - et c'est récurrent - je le ressens comme une insulte, comme si la mémoire de mes grands-pères était bafouée et que ces propos les assassinaient une nouvelle fois. Tour crime impuni et non reconnu appelle la récidive. Jamais je ne pourrais aller en Turquie: voir les lieux qui ont vu naître mes parents me rendraient encore plus triste. Je ne pourrais pas passer sur une route qui a vu des colonnes de déportés arméniens maltraités, contempler des rivières qui ont charrié d'innombrables cadavres arméniens il y a cent ans.

Par contre, voyager en Arménie a été pour moi extrêmement important et j'espère y retourner. Le son de la langue m'a rappelé des moments de mon enfance, la beauté des chants liturgiques m'a beaucoup émue, la grandeur et l'âpreté des paysages m'ont bouleversée.

Je ne crois pas à une reconnaissance du Génocide arménien de la part de l'Etat turc et c'est dommage. Je pense qu'un Etat moderne a tout à gagner en respectabilité, s'il fait un travail de mémoire et s'il revisite son passé. Dans le cas de la Turquie, se confronter à son histoire serait de tout remettre en question, ce serait très sain, mais l'Etat turc ne semble pas prêt, malgré les mouvements en quête de vérité qui l'agitent.

Les plaies du génocide resteront ouvertes, et la négation de 1915 continue à empêcher les deux peuples de se libérer de cet énorme poids. ■

Nevart Kristensen

Ma mère: "qiza fillé"

par Nevin Gözcan

Juriste kurde, née à Siverek (Turquie), Nevin Şener Gözcan est diplômée de l'Université de Dicle (Diyarbakir) et de Neuchâtel. Mariée et mère de deux enfants, elle vit en Suisse depuis 1989 et travaille actuellement comme interprète dans le domaine juridique.



Les grottes se trouvant près du village de Hadro (Kayalik), sur la rive de l'Euphrate à Siverek, sont probablement celles qui ont servi de refuge à des centaines d'enfants qui ont fui les massacres en 1915.



Mes grands-parents maternels, qui se faisaient appeler respectivement Abdullah et Sultan, (Nistik sur ses documents) font partie des enfants du Génocide qui ont été trouvés, cachés et sauvés par des familles kurdes. Les anciens du village racontent que les familles prenaient les enfants arméniens et les mettaient dans les lits de leurs enfants, comme les leurs. Lorsque les autorités turques venaient chercher ces enfants, les familles kurdes disaient qu'il n'y avait pas d'Arméniens chez eux, que ces enfants-là étaient les leurs. Ainsi des centaines de jeunes arméniens furent sauvés en étant adoptés par des familles kurdes.

Mon grand-père avait 13 ans lorsqu'il est arrivé à Hadro. Il disait qu'il avait voyagé pendant trois jours à travers l'Euphrate. Selon son récit, lorsqu'on lui tirait dessus, il plongeait dans l'eau. Tantôt sur l'eau, tantôt sous l'eau, il est finalement arrivé au village de Hadro. Comme je ne connais pas les détails de son voyage, par déduction je pense qu'il venait de Malatya et qu'il s'est arrêté à Hadro. Probablement c'était le premier lieu où il se sentait en sécurité, comme beaucoup d'autres enfants arméniens à cette époque. Actuellement les descendants de ces enfants, réfugiés dans les grottes de Hadro, sont très nombreux à Siverek et aux alentours. La plupart d'entre eux se sont convertis à l'Islam, y compris mes grands-parents. D'ailleurs mon grand-père était encore plus musulman que les autres musulmans. Il confectionnait des selles pour ânes. C'était →→→



Ma mère: "qiza fillé"

" En Turquie ce n'est pas seulement ma grand-mère qui insultait ainsi, mais presque tout le pays"

→→→ son métier. D'ailleurs c'est pour cette raison que son nom de famille était «Çulcu» qui veut dire «sellier». Lorsque je pense à lui, la première image qui me vient à l'esprit, c'est lui en train de confectionner une selle et murmurer un passage du Coran. Je ne connais pas la cause exacte de son attachement à cette religion mais c'était probablement pour s'intégrer le mieux possible dans la société musulmane et faire oublier ses origines.



Mes grands-parents et ma tante cadette Makbule au milieu

Je ne sais pas si mes grands-parents avaient des contacts avec d'autres Arméniens mais ils ne nous en parlaient jamais, soit pour nous protéger, soit parce qu'ils nous considéraient trop jeunes. Par contre, ma mère avait beaucoup d'amies d'origine arménienne. J'ignore comment elles s'étaient retrouvées entre-elles étant donné que depuis déjà une génération elles étaient non seulement converties, mais elles avaient également adopté le mode de vie local. De plus, je me souviens qu'une fois ma mère m'a dit qu'une copine à elle avait trouvé les membres de sa famille après avoir fait des recherches dans la ville de Van. Il y a quelques années, ma mère m'a dit que les enfants de sa sœur s'étaient tous mariés avec "les nôtres". C'est-à-dire, qu'ils s'étaient mariés avec des chrétiens d'origine. Certes, je connaissais les femmes et les maris de mes cousins mais je ne savais pas que tous avaient des origines arméniennes ou assyriennes.

Concernant ma grand-mère, nous ne connaissons pas son histoire car elle n'en parlait jamais. Nous savions seulement que mon grand-père a demandé sa main à son grand frère, car elle avait perdu ses parents. Certains des enfants et des petits-enfants du grand frère de ma grand-mère (les cousins et les arrière-cousins de ma mère) se sont, par la suite, reconvertis au christianisme. Une partie de la famille de ma mère vit à Istanbul, à Bodrum et en Allemagne. Ceux qui se sont reconvertis organisent leurs mariages et obsèques à l'église.

Quant à mes arrière-grands-parents, nous ne savons rien d'eux, car mes grands-parents avaient perdu

toute leur famille et ils n'en parlaient pas.

Ma mère Emine Çulcu Şener s'est mariée à 14 ans avec un Kurde, le fils unique de la veuve voisine. Mon père n'avait que 16 ans au moment du mariage.



Ma mère, à droite, avec ma tante Cemile

Lorsque ma grand-mère paternelle insultait ma mère, elle l'appelait «qiza fillé», qui signifiait «fille d'Arméniens» (avec connotation péjorative). C'est alors que nous, les enfants, nous nous sommes demandés pourquoi cette insulte. Je ne me souviens plus si c'était ma mère ou ma grand-mère qui nous a expliqué la signification de ce terme.

En Turquie ce n'est pas seulement ma grand-mère qui insultait ainsi, mais presque tout le pays. D'ailleurs, depuis très longtemps et encore aujourd'hui, le terme préféré des Turcs pour insulter quelqu'un en général est «*Ermeni dölü*» (descendant d'Arménien).

Vers la fin des années 70, quand j'avais 14 ans, mes sœurs et moi, nous nous sommes impliquées dans des associations culturelles et politiques kurdes. C'est grâce à ces activités associatives que nous avons compris que l'histoire officielle turque, telle qu'elle était enseignée dans les écoles, était une histoire mensongère et créée de toute pièce. Par la suite, en faisant des lectures parallèles, nous avons découvert la vraie histoire, celle du Génocide et le reste. À l'époque, l'information n'était pas si démocratisée et toute information contraire à l'idéologie de l'Etat était interdite. Ainsi, les livres que nous lisions étaient évidemment des livres interdits. À la fin de l'année 1979 ou au début de 1980, suite à la promulgation de la loi martiale, Siverek était encerclé par les militaires turcs et ce jour-là presque toutes les maisons de la ville ont été perquisitionnées par les militaires. Avant que ce soit le tour de notre maison, ma mère s'est mise à brûler nos livres dans la cour de la maison mais la fumée qui s'en échappait nous trahissait. Pour arrêter le feu, elle a versé de l'eau sur une cinquantaine de livres qui étaient à moitié brûlés. Maintenant qu'ils étaient mouillés, nous ne pouvions plus les cacher. Finalement, par chance, nous ne nous sommes pas fait arrêter ce jour-là. C'était à la même époque que nous avons encouragé notre mère à assumer ses origines et à en être fière, qu'elles soient arméniennes ou kurdes. →→→



Ma mère: "qiza fillé"

"Le comble était que les Kurdes, tout comme les Arméniens, ne la reconnaissent pas comme une des leurs, mais comme une sorte de paria de la société orientale."

→→→ J'étais encore trop jeune pour avoir une idée sur la relation de ma famille avec la population locale, car pour nous, tout paraissait normal et il me semblait que personne ne se posait de questions. Personnellement, je n'ai jamais subi de propos blessants. Par contre, à l'école c'était différent. Un jour, je devais avoir 15 ou 16 ans, j'ai répondu à une question de mon professeur au sujet de la déportation des Arméniens, et dit que si ces derniers s'étaient révoltés, ils devaient avoir une raison. Elle n'a pas apprécié la remarque et a d'emblée baissé ma moyenne d'un point. Ensuite, elle a arbitrairement décidé de me tester sur tout le livre d'histoire. Je n'avais qu'une semaine pour réviser la matière et au bout de la semaine, j'avais tellement bien appris le livre, qu'elle n'avait d'autre choix que de me noter 10/10.



La ville de Siverek (sivereknet.com)

A propos du Génocide qui s'est déroulé il y a 100 ans et qui continue toujours à être perpétré d'une manière ou d'une autre sur l'une ou l'autre des minorités en Turquie, on ne peut qu'être rempli de colère et de haine. Il faut souligner que le problème ne vient pas seulement des autorités turques, mais aussi de la population. En effet, la population a été manipulée depuis presque 100 ans par des mensonges officiels. La mentalité créée et ancrée très profondément dans cette population est aujourd'hui figée. Il est presque impossible de leur faire entendre raison. Lorsqu'il s'agit des Arméniens ou des Kurdes, une sorte de fascisme surgit de toute part. Ce sentiment est présent même chez les progressistes du pays. Personnellement, je ne pense pas qu'un jour nous puissions vivre en paix avec les Turcs.

Ce professeur d'histoire avec qui j'ai vécu la petite anecdote, n'est pas le seul à avoir ce type de préjugés et de haine. Il existe en Turquie une armée d'enseignants qui partage les mêmes idées et le pire c'est le fait que ces absurdités sont enseignées à des millions d'élèves du pays tout entier. C'est pour cette

raison que je suis sans espoir à court et à moyen termes.

Une amie suisse qui connaissait l'histoire de ma famille m'avait parlé d'une messe rassemblant les Arméniens de Suisse et qui avait lieu le troisième dimanche de chaque mois au temple de Cornaux (NE). En hiver 2001, ma mère est venue en Suisse pour nous rendre visite pendant un mois. Comme je voulais qu'elle se rapproche de ses origines, j'ai profité de cette occasion pour l'emmener à Cornaux. Pendant la messe, j'ai vu ma mère pleurer. Bien que ses origines fussent chrétiennes, c'était la première fois qu'elle mettait les pieds dans une église. Au début j'ai pensé que le fait d'être dans ce bâtiment l'avait mise mal à l'aise, car elle était une musulmane, fidèle et pratiquante. Je lui ai alors proposé de sortir, chose qu'elle a refusée. Quelle fut ma surprise lorsqu'elle m'a dit que si elle pleurait, c'était parce qu'elle pensait à son père, rescapé du Génocide.



Temple de Cornaux (@Creative Commons Sinenomine2)

Après la messe, tous les fidèles se sont retrouvés dans une salle à côté du temple pour partager un verre de vin chaud. Un Arménien de Turquie est venu nous aborder et me demanda: «Mama dönme midir?» qui signifie: «Est-ce que votre mère est une Arménienne convertie?». J'ai été choquée d'entendre cette expression venant d'un Arménien, car en fin de compte, ma mère était non seulement encore après des décennies, considérée comme une convertie par les Kurdes, mais elle l'était aussi par les Arméniens! Même après un siècle, cette étiquette de «dönme» la poursuivait toujours. Le comble était que les Kurdes, tout comme les Arméniens, ne la reconnaissent pas comme une des leurs, mais comme une sorte de paria de la société orientale.

Ma mère n'est qu'un exemple parmi des dizaines de milliers de personnes au Kurdistan qui ont vécu et vivent toujours la même discrimination. ■



"En 1915, mon arrière grand-père Artash ou Aras, que nous appelions Alik, fils de Hovhannes, a vu toute sa famille brûlée vive dans les roseaux où il s'était caché avec les siens"

Simon Daronyan



Je m'appelle Simon. En fait, Simon est mon prénom chrétien. En Turquie, je m'appelais Serdal ou Sadat. Je suis né en Arménie occidentale, plus précisément dans le village de Gundemir, de la ré-

gion de Taron, dans la province de Moush. Ma famille est originaire du village arménien de Kizilagaç ou Karmir Tsar (Կարմիր Ծառ) de Moush. C'était un village relativement prospère où les Arméniens vivaient depuis des siècles. La plupart des habitants étaient de la même famille ou avaient des liens de parenté entre eux. C'est dans l'école de ce village que Hrayr Djokhk (Armenak Ghazarian, 1864-1904), le fameux *fédayi*, a fait une partie de sa scolarité. Plus tard, il s'y est installé pour organiser ses opérations dans la région.

En 1915, mon arrière grand-père Artash ou Aras, que nous appelions Alik, fils de Hovhannes, a vu toute sa famille brûlée vive dans les roseaux où il s'était caché avec les siens. Il a vu aussi sa tante éventrée par un soldat. Alik, qui faisait partie d'une fratrie de 7 enfants, était probablement le seul survivant de sa famille. On ne saurait pas dire



Hrayr Djokhk

combien de personnes de notre clan ont survécu mais plusieurs années plus tard, nous avons appris l'existence des descendants d'un neveu et d'un cousin de mon arrière grand-père.

Alik a d'abord été hébergé par l'Imam de Zorowat, un village près de Kizilagaç, après lui avoir offert un certain nombre d'objets de valeur que chaque famille arménienne possédait à l'époque. Après quelque temps, en raison de la famine qui a frappé ce village, l'Imam lui a demandé de s'en aller. Alik s'est alors rendu à Silvan près de Diyarbakir, où il a travaillé comme ouvrier chez Sino Agha. Il s'est marié très tôt avec la fille d'une famille alévie dont les ancêtres étaient des Arméniens. Dans les années 30, le jeune couple s'est installé à Hamuk, le village de la belle famille. Etant le seul Arménien du village, Alik a subi beaucoup de préjugés, y compris de la part de ses beaux-frères, qui ont refusé de lui céder les terres qui lui revenaient par héritage. Parmi les enfants du couple

seuls trois ont survécu dont mon grand-père Mahmut, l'aîné de la fratrie.

Mahmut était grand, fort et bon travailleur. C'est probablement la raison pour laquelle il fut affecté au service du commandant de l'unité dans laquelle il a fait son service militaire. Il gagna la confiance du commandant en lui restituant la somme d'argent que ce dernier avait prétendument perdu dans le but de le mettre à l'épreuve. C'est ainsi que le commandant lui offrit la somme retrouvée et après quelque temps Mahmut retourna au village avec l'argent qu'il avait pu mettre de côté. Les villageois lui proposèrent alors une parcelle de terrain qu'il refusa, en préférant élever des animaux et effectuer des travaux à la ferme. Gundemir, le village de mon grand-père est aussi un village arménien. La majorité de ses habitants ont péri pendant le génocide ou se sont installés ailleurs. Il n'y avait que des orphelins restés dans les villages avoisinants. Les quelques familles arméniennes converties restées sur place ont pu racheter leurs propres terres après des tractations qui ont duré une trentaine d'années.

Mon grand-père Mahmut s'est marié très tôt avec la fille de son oncle maternel de Hamuk. Cette dernière a été tuée lors du tremblement de terre de 1966. Dans ma famille on se mariait tôt et on faisait beaucoup d'enfants. Les mariages étaient arrangés au sein de la famille élargie d'origine arménienne. Cela a été le cas aussi de mon père. Mon grand-père maternel, originaire de Dersim, et ma grand-mère maternelle, originaire de Kghi, avaient eux aussi perdu toute leur famille et avait grandi parmi le Alévis.

Je suis né à Gundemir, qui s'appelle Caycat actuellement, et j'y ai vécu jusqu'à l'âge de 14 ans. Les tremblements de terre de 1946 et de 1966 avaient détruit une grande partie de ce qui restait des édifices arméniens après le Génocide de 1915. Par ailleurs, on avait effacé toute trace des Arméniens mais leur mémoire subsistait. Je me souviens qu'il y avait les ruines d'un ancien cimetière arménien sur une colline que nous appelions *Khatcha* et un chemin que nous appelions Route des Arméniens. L'Eglise arménienne de Gundemir avait été transformée en mosquée. Il restait également les fondements du monastère «Karmir Vank». Le site était considéré comme un lieu saint car on n'arrivait pas à le détruire complètement. Mon père nous racontait que chaque fois qu'il y conduisait les animaux, il y apercevait une espèce de lumière, comme un cierge allumé. J'ai grandi avec toutes ces histoires, ne comprenant pas pourquoi nous étions traités de «*Filla*» dans le village.

Quand j'étais petit, je comprenais que nous étions différents et j'essayai de comprendre pourquoi il y avait tant d'hostilité contre nous. Chaque fois qu'il y avait des bagarres entre enfants, les autres se mettaient ensemble pour nous combattre. Alors je me posais beaucoup de questions: pourquoi étions-nous

→→→



"Je suis bien décidé de maîtriser ma langue maternelle à laquelle j'attache beaucoup d'importance car aucun peuple ne peut exister sans sa langue, sa culture et son passé"

→→→ différents, où se trouvaient les Arméniens qui avaient vécu sur nos terres, pourquoi faisons-nous l'objet de tant d'insultes et de haine? Il y avait un autre clan kurde d'origine arménienne, converti à l'Islam bien avant 1915. Notre famille, quant à elle, ne s'était pas convertie et avait été dépossédée de ses terres et nos titres de propriété avaient été remis à d'autres habitants du village. Certains Arméniens convertis étaient devenus des imams et qualifiaient les autres de «*giaour*» et cela, pour se défendre. Mon père refusait toute demande de conversion en disant qu'il risquait de devenir pire que ces imams convertis. Il y avait un clan dont les membres étaient des musulmans sunnites, mais on disait qu'ils étaient nos cousins.



Le village de Gundemir. Les montagnes Bingöl en arrière-plan.

Dans ma famille on ne discutait pas de ce qui est arrivé aux Arméniens mais on parlait de «*bizimkiler*» (les nôtres) dans tel ou tel village. Je me demandais qui c'étaient! Les restes, les rescapés vivaient dans un cercle fermé et se connaissaient entre eux. Je voyais des croix et des motifs arméniens sur les tapis que tissaient les femmes de notre famille mais ne savais pas ce que c'étaient. Nous avions un tapis accroché au mur sur lequel on voyait Jésus entouré de ses 12 apôtres. Cependant, nous ne pouvions pas dire ouvertement que nous étions des Arméniens et je savais qu'il y avait quelque chose de caché dans notre passé. D'autre part, on disait à la télé que tous les Arméniens étaient des terroristes et qu'ils avaient commis tel ou tel attentat. Une fois, à l'âge de 12 ans, j'ai entendu mon arrière grand-mère raconter à notre voisine l'histoire de notre famille et petit à petit, j'ai commencé à comprendre ce qui nous est arrivé.

C'est lors d'un séjour à Antakya que j'ai vu pour la première fois une église en fonction et j'ai rencontré un jeune qui s'est dit chrétien. Puis, à l'âge de 16 ans, je suis allé rejoindre mon oncle en Allemagne pour poursuivre mes études. Quelque temps après, lorsque j'ai aménagé dans la région de Mayence, je me suis renseigné pour savoir s'il y avait une église ou une association arménienne. C'est ainsi que j'ai noué des liens avec toutes les associations arméniennes de la région de Francfort et j'ai participé aux commémorations du génocide de 1915. Je tiens à dire que je

n'ai jamais renié mes racines et j'ai toujours revendiqué mon identité arménienne.

Je n'avais pas eu la chance de fréquenter une école arménienne mais voulais apprendre la langue. L'occasion ne s'est présentée qu'en 2006 lorsque nous avons mis en place des cours d'arménien à Mayence et j'ai commencé à apprendre l'arménien. Malheureusement, j'ai dû arrêter pour des raisons professionnelles et j'ai continué mon apprentissage par des livres. Je suis bien décidé de maîtriser ma langue maternelle à laquelle j'attache beaucoup d'importance car aucun peuple ne peut exister sans sa langue, sa culture et son passé. Il appartient à chacun de nous de faire un effort pour apprendre sa langue maternelle.



La plaine de Moush

Il est aussi important de savoir où vivaient exactement nos aïeux, ce qu'ils faisaient, quelles étaient leurs us et coutumes; d'où on venait et où on voulait aller.

Les hasards de l'histoire ont fait que certains Arméniens sont aujourd'hui musulmans et continueront de vivre dans cette religion. Cela n'enlève en rien de leur arménité. Les racines de nos ancêtres se trouvent dans les terres que nous appelons le plateau arménien. La partie orientale, où vivent les citoyens arméniens, constitue la moitié de l'arbre. Mais la partie occidentale qui se trouve en otage est en train de dépérir. Il faudra régénérer les racines de cette partie pour que l'Arménie occidentale s'épanouisse de nouveau.

Nous avons été dispersés à travers le monde comme les grains de la grenade dont l'arbre se trouve en Arménie occidentale. Tout en vivant dans différents pays, nous ne devons pas oublier où se trouve l'origine et les racines du grenadier. ■



Simon Daronyan



The Day After: Le privilège de notre génération

par Sarkis Shahinian



(© Alexander Egger)

Cent ans! Où commencer, ou terminer! Et, hélas, devoir toujours *justifier* sa propre existence! Cela a été le fil rouge de toute ma vie. Depuis que j'ai dû expliquer l'origine de mon nom à mes camarades d'écoles, à mes enseignants, à mes amis ... Dire ce que c'était cette langue étrange que je parlais avec mes parents et dont j'étais pourtant fier: l'arménien.

Ne touchez pas à mon Arménie!

Au delà de toute pensée qui me lie à l'échéance fort traumatique du centenaire, ce qui m'interpelle le plus c'est pourquoi, encore aujourd'hui, les Arméniens sont restés les esclaves de cette expérience, pourquoi ils n'arrivent pas à prendre de la distance par rapport à leur histoire, à un crime qui n'appartient pas à leur génération... La réponse est claire: justice n'a pas été faite!



Erevan, 24 avril 1965

Notre génération a eu le privilège de traverser les passages fondamentaux de l'histoire de notre nation. Après le cinquantenaire du Génocide en 1965, l'édification du mémorial de *Tsitsernakaberd* en 1967 et les manifestations sur les places de l'Arménie soviétique, dont personne en Occident ne recevait les échos, démontraient que l'attachement de notre peuple à ses droits nationaux restait intact. Le stade de Beyrouth au Liban se remplissait de 120'000 Arméniens en provenance de tout le Moyen-Orient pour crier haut et fort «*Mer iravounknere, mer hoghere*» (trad.: *nos droits, nos terres*); La Fédération révolutionnaire arménienne (FRA) fondait le Comité de défense de la cause arménienne; en 1973 et officiellement en 1975 débutait la lutte armée arménienne avec ses développements et sa dérive, mais surtout avec la mobilisation qu'elle a engendrée, en diaspora comme en Arménie; la naissance en 1979 du Congrès Mondial Arménien, avec ses espoirs et ses déceptions et qui devait être simulé par d'autres organisations. Après le mouvement de libération d'Artsakh (Karabagh), les pogroms de Soumgaït, Bakou, Kirovabad, le terrible tremblement de terre qui a ravagé le Nord du pays fin 1988, l'Arménie a gagné son indépendance en septembre 1991; la guerre à

Artsakh a tourné en notre faveur au prix du sacrifice de milliers d'idéalistes. La destruction des *Khatchkars* (croix de pierres) de Djougha par l'armée azerbaïdjanaise a montré que le droit international était un leurre et que seule la force militaire et intellectuelle d'une arménité unie pourrait garantir le destin de notre peuple. Et pourtant, beaucoup d'entre nous n'arrivent toujours pas à s'identifier avec cette République, quoiqu'on l'ait fortement souhaitée et rêvée, pendant des générations, depuis des siècles. Et pire: les Arméniens ont vécu un cauchemar le 27 octobre 1999: la décapitation de l'élite politique de leur jeune République. Le tribut de sang continua jusqu'aux événements du 1er mars 2008 et se perpétue à l'heure actuelle, avec l'inimaginable massacre de Gyumri en début de cette année. D'autre part, l'assassinat de Hrant Dink en 2008, qui n'a toujours pas été élucidé, continue de hanter les esprits.

Dans les années 1990 la société civile turque a commencé à prendre conscience de la réalité du Génocide. Suite à des victoires incontestables sur le plan de la reconnaissance internationale, le négationnisme turc a atteint un niveau beaucoup plus conséquent par rapport au passé. Rappelons les 550'000 copies du documentaire négationniste *Sari Gelin*, publié en mai 2005 par *Time Magazine Europe* et l'obligation à laquelle la rédaction du périodique avait été contrainte en publiant le même nombre de copies du documentaire *Le Génocide des Arméniens*, de Laurence Jourdan. La même année, Dogu Perinçek venait en Suisse avec l'intention de provoquer l'opinion publique helvétique en déclarant que le Génocide des Arméniens était «*un mensonge international*». Il a été condamné pour discrimination raciale. La communauté arménienne de Suisse a alors fait preuve d'une capacité de réaction efficace contre le négationnisme de l'Etat turc. C'était un comportement qui ne connaissait pas d'égal dans le monde entier. Mais, par la suite, nous avons dû essuyer un premier revers à Strasbourg. Aujourd'hui nous attendons le verdict final.

En regardant en arrière, les décennies d'engagement dans un combat qui remplissait chacun de mes jours - et de mes nuits - les aspects profondément difficiles dans les rapports déjà pas faciles avec ma famille, les contradictions dans les discussions avec mes collègues au lycée, mes amis, les personnes que j'ai aimées et qui m'ont aimé, en commençant par ma femme, mes enfants, les personnes de la rue, les intellectuels, les journalistes, les responsables politiques et culturels, les décideurs, les artistes, bref, avec l'être humain, souvent se dégageait une ombre épaisse derrière cette tour d'ivoire appelée «*la cause arménienne*» qui me poursuivait sans nécessairement suivre mes intentions: ma tête allait à droite, elle allait à gauche; j'avais, elle reculait; je sautais, elle restait assise; je chantais, elle pleurait; Une schizophrénie complète. C'était la frénésie de démontrer mon respect envers mes morts, encore sans sépultures, ma valeur contre un ennemi mille fois plus puissant et que pourtant j'étais parvenu à battre.

→→→



The Day After: Le privilège de notre génération

→→→ Au seuil de ce centenaire, je me demande désormais: n'est-il pas venu le moment de prendre la distance par rapport à tout cela? N'avons-nous pas le droit de vivre heureux et de ne plus rester esclaves de cette volonté de rabaisser notre dignité, ne fut-ce que de la part d'Ankara, de Washington, de Moscou, de Berne ou de Genève? Où en est restée notre indépendance intellectuelle? Où est notre capacité de prendre des décisions de façon réfléchie, dans l'intérêt de notre nation?

Ce centenaire est en train de mettre à nu nos sentiments d'appartenance identitaire, notre «*Selbstverständlichkeit*», la capacité de prendre de la distance par rapport à nos rêves, de comprendre les acquis fondamentaux de la lutte de libération nationale que d'autres ont combattu à notre place et d'assumer une responsabilité majeure de poursuivre les intérêts des seuls territoires peuplés aujourd'hui par des Arméniens: l'Arménie et l'Artsakh. Et de comprendre que nous sommes responsables du destin de notre peuple. Nous sommes appelés à devenir les représentants de cette voix qui fera la différence lors de ce centenaire, lorsque nous dirons haut et fort au monde entier ce que nous voulons.

Tout cela fait partie du *Day After* arménien, de notre capacité de savoir faire le deuil d'un trauma et de le transformer en une lutte couronnée de succès, notre force de combat, et la réinvention de notre identité. Bref, le "nous" qu'on est en train de rechercher depuis longtemps et que la République d'Arménie a créé en partie mais que nous n'arrivons pas encore à saisir. Rester arménien dans la diaspora n'a pas de perspective. Nous avons des traditions qui appartiennent aux scientifiques plutôt qu'à une communauté soudée: pas à des familles "normales", avec des perspectives "normales", avec des dynamiques "normales". Il n'y a pas 7 millions de Komitas, avec un génie particulier, une soif, et donc un parcours, de recherche culturelle à soi, avec sa biographie, mais surtout sa capacité - si rare - de découvrir une tradition vieille de mille ans en allant la ressusciter pendant des dizaines d'années dans les villages perdus de l'Arménie. Nous sommes un peuple cosmopolite, parfaitement intégrable dans une culture judéo-chrétienne, qui suit tout naturellement la culture dominante. Sans la perpétuation de notre culture par le biais d'institutions destinées à le faire, c'est à dire des écoles à tous les niveaux, mais surtout sans un moteur «sain» en nous-mêmes, une identité liée à des valeurs positives et proactives, avec une perspective de continuité, et qui soit capable de transformer la culture de la mort, de l'injustice et de la haine en quelque chose de constructif pour notre réalité d'aujourd'hui et de demain, pour la sécurité nationale de l'Arménie, mais aussi pour la joie de nous nommer encore, et si je peux me permettre aussi avec un certain degré de fierté, *Arméniens*, nous risquons de disparaître. Ce dont nous souffrons aujourd'hui, c'est le négationnisme, les Perinçek, les Conseils d'Etat genevois et les Conseils fédéraux suisses qui avancent leurs intérêts politiques devant ce qu'ils

Le roc du déni dans la transmission transgénérationnelle du Génocide arménien

par Irène Nigolian



En juillet dernier s'est tenu à Erevan le troisième colloque de l'Association franco-arménienne pour le développement de la psychanalyse en Arménie (AFADPA) intitulé «*Le Génocide des Arméniens: Transition et transmission 100 ans après*». Cette rencontre multidisciplinaire a rassemblé un public de plus de 90 personnes venant de diverses régions d'Arménie, de Russie, de France, d'Argentine et de Suisse. À noter parmi les conférenciers les psychanalystes parisiens Gérard Bayle, Michel Vincent, Christine Jean-Strochlic et Diran Donabedian, président de l'AFADPA, le psychanalyste argentin Asbed Aryan, l'historienne française Claire Mouradian, les psychanalystes suisses Irène Nigolian et Berdj Papazian et la juriste suisse Sévane Garibian, le directeur du musée du Génocide arménien Hayk Demoyan, ainsi que de nombreux psychothérapeutes arméniens.

→→→

prêchent devant le monde entier, à savoir la défense des Droits humains. C'est ça qui crée la frustration, parce que nous nous sentons tributaires d'un respect, à une autre échelle, vers le pays d'accueil, et trouvons normal ce genre de rabaissement. Mais c'est ce type d'esclavage qui nous menace chaque jour: la terreur de la culture dominante. Ce qui ne peut que nous emmener à un sentiment de culpabilité, qu'est le «devoir de mémoire», devenu toutefois trop grand pour nos épaules, pourtant les seules à garantir le destin de notre peuple. Que nous le voulions ou non, c'est cela: l'Arménie ce n'est pas les autres: c'est nous. Avant, pendant, mais surtout après le 24 avril 2015! ■

Sarkis Shahinian
Secrétaire général du Groupe parlementaire
Suisse-Arménie et président d'honneur de
l'Association Suisse-Arménie



Le roc du déni dans la transmission transgénérationnelle du Génocide arménien

par Irène Nigolian

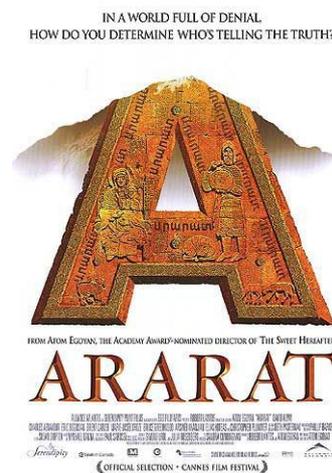
→→→ Ces rencontres psychanalytiques internationales qui se tiennent une fois tous les 3 ans à Erevan autour de l'Association arménienne de psychanalystes en formation, commencent à devenir une tradition. Une autre «tradition» qui se dessine de façon plus latente et qui imprègne répétitivement et insidieusement le déroulement de la plupart des débats, est celle de la présence du trauma en Arménie à l'échelle nationale. Est-ce un hasard que le tout premier colloque psychanalytique à Erevan ait été pensé comme une commémoration des 20 ans du tremblement de terre? Est-ce un hasard que dans un cadre qui se veut sobre et scientifique, opèrent inexorablement des «glissements» allant de récits (voire d'images) d'horreurs non élaborées aux témoignages personnels qui n'appellent pas de commentaire, tout cela faisant effet de débordement traumatique et de paralysie de la pensée sur une scène de rencontres professionnelles qui tend à se transformer en scène de drame! Est-ce un hasard que les collègues étrangers mentionnent chaque fois un colloque «pas comme les autres» s'accompagnant d'un sentiment d'enfermement, de saturation et de fatigue intense, à contre-courant d'une pensée ou d'une émotion profonde? Pour tout psychanalyste ces phénomènes évoquent des moments de sidération de pensée spécifiques à certaines cures de patients ayant une histoire traumatique grave, le poids du réel prenant le pas sur la dimension fantasmatique.

La naissance de la psychanalyse à l'orée du XXe siècle précède de peu le désastre de la première guerre mondiale en Europe et le Génocide des Arméniens en Turquie. Par conséquent, le thème du trauma individuel et collectif et sa transmission d'une génération à l'autre sont inhérents au développement de cette discipline. S. Freud avait interrogé la pertinence de sa méthode dans les cliniques de névrose de guerre. Depuis, les choses ont beaucoup changé, puisque dans la psychanalyse moderne le trauma est une des voies majeures d'entrée dans une cure et une source inépuisable de recherches et d'élaborations théoriques dans divers pays du monde. Cependant, il existe un écart évident entre trauma individuel et extermination de masse, écart quantitatif et qualitatif, ce qui crée une certaine tension et une limite des potentialités de subjectivation. Dans le cas du Génocide arménien une complication supplémentaire et spécifique s'y ajoute, celle du déni.

«Ce que tu as hérité de tes pères, afin de le posséder, gagne-le!» À deux reprises S. Freud avait repris dans son œuvre cette phrase de Goethe. C'est l'une des tâches majeures de l'adolescence qui consiste à transformer le mythe familial (ce qui se transmet tel quel) en une histoire personnalisée, héritière de ce qui est appelé en psychanalyse le roman familial, une histoire transmise par l'entourage enrichie et transformée par la vie fantasmatique propre à l'enfant.

Mais qu'en est-il lorsqu'on reçoit en héritage un déni

de l'histoire de l'extermination parentale et une haine mortifère contre les origines les plus profondes de l'individu, haine qui en constitue la trame? Les débats du troisième colloque étoffés par la projection et l'analyse du film *Ararat* d'Atom Egoyan ont été consacrés aux conséquences psychiques du trauma et du déni 100 ans après.



Pour la première génération l'urgence n'est pas seulement de transmettre, elle est aussi d'interrompre la transmission. Mais rien de ce qui a été retenu ne pourra demeurer entièrement inaccessible à la génération qui suit, ou à celle qui vient encore après. Une souffrance muette va habiter et agir les héritiers d'une telle transmission, car il s'agit

d'une transmission de chose inaccessible à la logique de la parole, une transmission d'objets «non transformables» selon l'expression du célèbre psychanalyste britannique Wilfred Bion.

Raphael Lemkin, auteur du néologisme «génocide» créé en 1944, avait écrit en son temps: «*De nouveaux concepts nécessitent de nouveaux mots*». C'est dans cette logique que les psychanalystes parisiens Robert et Sylvie Asseo, eux-mêmes héritiers de la Shoah, ont récemment proposé un concept original pour définir en termes psychiques le processus d'extermination des juifs au cours de la deuxième guerre mondiale, celui de la «contrainte au deuil de soi». Le choix du terme de «contrainte» n'est pas anodin, évoquant un détournement forcé du destin naturel vers sa propre non existence. Le langage endeillé manque de mots afin de définir ces formes inédites de destructivité humaine. Alors un processus symétrique de contrainte se met en place dans le langage: on crée des néologismes, on constate un détournement définitif du destin et du sens commun de certains mots, tels des cicatrices du langage (le mot «four» par exemple, véritable caricature d'un double sens métaphorique selon Gregorio Kohone).

La contrainte au deuil de soi est complexe à définir. Elle semble évoquer à la fois le processus traumatique en cours, vu de l'extérieur, et à la fois un arrêt de ce processus vu de l'intérieur du psychisme, une tentative de fuite par l'intermédiaire d'une autodestruction partielle qu'on appelle en psychanalyse un fractionnement du moi. Ce processus constitue une mesure de survie dans laquelle le sujet trouve refuge, dans une part rescapée de son psychisme comme dans un abri souterrain. Le risque de perdre ce refuge par une mobilisation en psychothérapie ou →→→



Le roc du déni dans la transmission transgénérationnelle du Génocide arménien

→→→ psychanalyse par exemple, remet en quelque sorte la contrainte au deuil de soi à l'ordre du jour, il l'actualise. Si on sort du bunker psychique, on risque à nouveau de perdre sa peau! Mais si on ne sort jamais, on se cantonne à une logique de survie, barrant à jamais la chance de l'enclenchement d'un véritable travail de deuil! On comprendra aisément que ce type de fonctionnement psychique transmis à sa descendance représente une véritable «machine à produire du non changement» malgré le temps qui passe, et un défi à quiconque voudrait interrompre ce mécanisme de survie.

Deuil signifie un processus intime, interne. Dans la contrainte au deuil de soi, le travail de deuil forcé de l'extérieur condamne ce processus interne complexe, il court-circuite la longue élaboration et l'acceptation d'une perte importante qu'implique un véritable travail de deuil, court-circuit qui fige le temps et l'espace.

Or, c'est la dimension collective qui va être déterminante ici. La reconnaissance et le partage de la tragédie vécue et la réintroduction par ce biais des valeurs universelles de l'humanité favorisent la reprise du cours du temps et de la vie psychique dans la chaîne des générations (sans en être la seule condition, bien entendu). En contrepartie, la perte totale de confiance dans le monde environnant et le sentiment d'être seul au monde, d'être abandonné à son propre sort, forceront le «décrochage» du sujet et l'absence de toute résistance au trauma. Dans le travail avec les enfants traumatisés, c'est le silence complice des adultes ou le déni de ce qui a été subi qui sont les plus néfastes, maintenant l'enfant dans l'ignorance, scellant une situation de communauté de déni et d'une transmission de cette ignorance comme d'un trou dans le réseau des représentations psychiques.

Le déni est un mécanisme de défense inévitable dans le psychisme, à condition d'être temporaire et réversible. Ce mécanisme s'origine dans le refus chez le tout petit enfant de prendre connaissance des aspects brutes de la réalité (pour S. Freud il s'agit de l'absence d'attributs virils chez la mère), du fait d'une forte angoisse de castration vécue comme réelle. D'un côté, la perception est enregistrée, mais de l'autre on nie ce qu'on voit pour faire taire l'angoisse. Ce mécanisme très primitif dans le développement de l'être humain caractérise également la psychologie collective de certains groupes, toujours accompagné de son corollaire indissociable, le clivage, c'est à dire la coexistence dans le psychisme de deux réalités opposées coupées l'une de l'autre, ce qui maintient une vision du monde idéalisée en dépit de la réalité. Si l'absence de ce qu'on aimerait voir est prise en compte, elle donne naissance à l'imaginaire et inscrit le sujet (ou le groupe) et son histoire dans l'ordre symbolique. À contrario, le déni de l'absence produit une confusion et une impossibilité à se différencier. Dans l'univers du déni l'existence du sujet perd de sa spécificité, la curiosité exploratoire de l'enfant, notamment celle qui concerne ses origines, est

désamorcée et la voie de la connaissance et de la créativité sont barrées. Le célèbre psychanalyste français Michel Fain compare la présence de ce mécanisme primitif chez l'adulte à un choix de devenir borgne au lieu de porter des lunettes de soleil en cas d'éblouissement par la lumière. De plus, la réalité n'étant pas totalement abolie, comme dans les délires par exemple, le dénié tend toujours à faire retour, nécessitant une inflation constante de l'énergie psychique pour son maintien.

Si nous remettons tout ce qui vient d'être dit dans le contexte du Génocide arménien, l'absence de quoi ou de qui serait ciblée par le déni obstiné de la Turquie?

C'est probablement l'absence de la population locale sur les territoires anciennement peuplés d'Arméniens qui est niée. On nous dit qu'ils ont toujours été là, qu'ils y ont des racines millénaires, ce qui rend inexistant tout un passé de la minorité arménienne, mais pas seulement. Cette affirmation tend, comme tout déni, à l'indifférenciation. La population arménienne séculaire comme par un tour de passe-passe, se transforme en population turque et kurde, ce qui voudrait dire qu'ils sont interchangeable. D'ailleurs, n'est-ce pas les Arméniens qui ont commis des exactions sur la population civile turque, profitant de la confusion de la guerre, nous dit-on?

Le crime du déni, expression que j'emprunte à Hélène Piralian, c'est aussi cette indifférenciation dans laquelle bourreau et victime ne peuvent pas être clairement identifiés. D'ailleurs, n'est-ce pas la part de l'identité arménienne fantomatique qui resurgit à travers les révélations des grands-mères turques anciennement arméniennes? Ce véritable piège psychique est doublement redoutable, car il implique chez la victime des mécanismes inconscients d'identification à l'agresseur, et notamment une tendance, à son insu, de répéter dans son destin individuel le déni de la réalité, celui-là même qu'on dénonce à corps et à cri chez son ennemi. Cette répétition dramatique est magistralement illustrée par le personnage d'Ani dans le film Ararat.



Arsinée Khandjian dans le rôle d'Ani

Alors, sommes-nous condamnés à accepter la confusion identitaire, l'aliénation imposée par le déni du crime qui nous enferme, qui nous rend fous 100 ans après? Faute d'avoir une réponse, cette question mérite d'être posée. ■

Irène Nigolian



Jakob Künzler

par Felix Ziegler



A Erevan en Arménie, sur le mur du mémorial du Génocide de Tsitsernakaberd, se trouve une plaque avec l'inscription «Jakob Künzler». A Beyrouth au Liban, devant la chapelle de l'Asile des Aveugles de Bourj Hammoud, se trouve un buste avec l'inscription «Jakob Künzler». Enfin, en Suisse, devant l'église évangélique de Walzenhausen dans le canton d'Appenzell il y a un petit monument avec la même inscription. Qui est donc Jakob Künzler dont la mémoire est honorée dans trois pays si lointains les uns des autres?



A Beyrouth
(© Garo Aprahamian)



A Walzenhausen
(© Père Shnork Tchekidjian)

Jeunesse

Jakob Künzler est né le 9 mars 1871 à Hundwil dans le canton d'Appenzell. C'était le deuxième des sept enfants d'un père maçon. À l'âge de six ans, Jakob, appelé Köbi, perdit son père et à 11 ans sa mère. Il fut alors élevé par son parrain qui était charpentier dans le même village. À l'âge de 16 ans, Köbi commença son apprentissage de charpentier chez son parrain qu'il acheva en 1891. Selon la tradition charpentière, il devait maintenant exercer ailleurs pour trois ans.

À Bâle

Köbi partit d'abord pour Bâle. Après quelques mois il dû être opéré d'une hernie à l'hôpital de Bâle. Il y fut soigné par des infirmiers qui étaient des diacres qui servaient Dieu en servant les malades. Ceci marqua fortement le jeune Köbi, qui avait reçu une éducation très religieuse. Il décida donc d'abandonner son travail de charpentier et de commencer une formation d'infirmier auprès de la Mission de Bâle. Il s'appela désormais «frère Jakob» et se montrait très doué dans son travail pendant ses six années d'exercice à l'hôpital de Bâle. On lui confiait souvent l'assistance aux opérations, il se montrait très attentif et maîtrisait facilement toutes les procédures hospitalières.

Vers Urfa

Frère Jakob rêvait d'avoir une mission à travers laquelle il pourrait montrer en exemple l'amour du Chrétien pour le prochain. Cette possibilité s'offrit à lui au printemps 1899 lorsque le Dr Lepsius, fondateur de l'«Orient-Missionsgesellschaft» lui demanda s'il était prêt à rejoindre le Dr Christ, qui travaillait à Urfa, pour soigner les Arméniens. Frère Jakob accepta immédiatement et commença à apprendre le turc, l'anglais et l'équitation. Il manifesta une grande facilité à apprendre des langues. Plus tard il apprit et parla

couramment l'arménien, le kurde, l'arabe et le français. Le 11 novembre 1899, frère Jakob était prêt et entreprit son voyage et arriva mi-décembre à Urfa.

Urfa

Le premier jour que frère Jakob passa à Urfa fut très symbolique du travail qu'il y effectuera les années suivantes. Dr Christ était absent. Frère Jakob, constatant l'état insalubre de la clinique et surtout de la salle d'opération, se mit à tout nettoyer, et cela malgré les dissuasions des employés qui estimaient qu'un tel travail était indigne d'un Européen.

Alors qu'il nettoyait, un patient arriva. Frère Jakob comprit qu'il s'agissait d'un cas d'appendicite aiguë nécessitant d'être opérée en urgence. Aucun médecin n'étant présent, frère Jakob n'hésita pas. Ayant maintes fois assisté à ce type d'opération, il en connaissait parfaitement tous les détails. Après une brève prière, il prit le bistouri et exécuta pour la première fois une appendicectomie par lui-même. L'opération fut réussie, et la vie du patient fut sauvée. C'est ainsi que frère Jakob entreprit son chemin vers le métier de médecin.

Le travail devint vite routinier. Dr Christ s'apercevant les talents de frère Jakob lui confia de plus en plus souvent des tâches de médecin. Lors des absences du Dr Christ, frère Jakob le remplaça.

Mariage avec Elisabeth Bender

Le 7 novembre 1905 le frère Jakob se mariait avec Elisabeth Bender, orpheline d'un missionnaire allemand et d'une éthiopienne dont il avait fait la connaissance à Alep lors de son voyage vers Urfa.

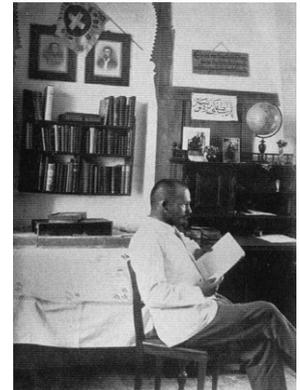
Elisabeth fut d'une grande aide pour son mari. Jakob lui-même écrivit plus tard que beaucoup de ses actions ne furent réalisables que grâce à la contribution de sa femme. Le couple eut cinq enfants. Les premières neuf années de leur vie commune se déroulaient dans une paisible routine à Urfa.

La première guerre mondiale

En mai 1914, le Dr Vischer, médecin ayant pris la relève du Dr Christ, partit passer des vacances en Europe. En août, lorsque la guerre éclata, il ne put plus retourner en Turquie. Jakob et Elisabeth Künzler avaient toute la mission d'Urfa à leur charge, y compris l'hôpital dans lequel Jakob remplissait le rôle de médecin avec une telle habileté et un si grand succès que les gens l'appelaient désormais Docteur Künzler. Cette situation dura jusqu'en 1919.

Témoin du Génocide

A Urfa, Jakob Künzler devint un témoin neutre de la déportation des Arméniens. Il voyait arriver les déportés arméniens dans un état alarmant, décrits →→→



Künzler à Urfa en 1900



Jakob Künzler

→→→ comme des «squelettes nus qui marchent», il devenait témoin de l'inhumaine cruauté dont ils étaient victimes, il entendait les récits des rescapés, il voyait les centaines de morts éparpillés sur les routes. Il n'avait aucun doute quant au fait que les événements se déroulant n'étaient rien d'autre que l'exécution d'un plan bien établi visant à anéantir le peuple arménien. Comme il l'écrivit dans son livre *Au pays du sang et des larmes*: «Cela ne fit aucun doute que tous les gens d'Urfa devaient périr dans le désert. ... C'est pour cela qu'ils furent promenés de gauche à droite jusqu'à ce que personne ne reste à transporter.»

Assistance aux victimes

Que pouvaient faire les Künzler? Elisabeth arriva avant tout à sauver quelques filles arméniennes qu'elle hébergea en cachette chez des amies turques qui coopéraient au risque de leur propre mort. Effectivement, toute aide aux Arméniens était sévèrement punie. Jakob put en soigner quelques-uns dans l'hôpital, mais une fois en dehors de l'hôpital ils étaient à nouveau condamnés à mourir!



Grâce à de l'argent qui lui parvenait secrètement et illégalement, il parvint à acheter du pain aux affamés et des habits aux dévêtus. Néanmoins, il se demanda souvent si cette aide ne faisait pas que prolonger les souffrances des victimes. «*Tout le peuple arménien est sur le banc de l'abattoir*», écrivit-il. «*Heureux les hommes qu'on a tués tout de suite à l'arme blanche ou aux balles, mais quoi dire des femmes dont la déportation est un calvaire durant des semaines et des mois?*». Il continua malgré tout de soigner dans l'espoir de voir quelques rescapés survivre.

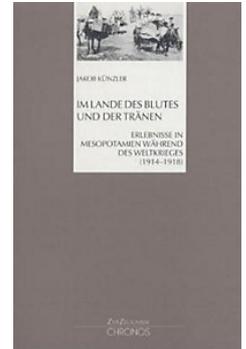
À la fin de la guerre, en dressant un bilan, il constata qu'il avait dépensé la somme de 1,3 millions de pièces d'or et que 2700 Arméniens et Arméniennes avaient pu être sauvés en les hébergeant dans des maisons ou villages voisins, ou en les déguisant en Turcs.

Fin de la guerre

En 1919 les Anglais occupèrent Urfa. Il n'y avait plus de danger pour les Arméniens. De plus, l'ordre fut donné aux Turcs de libérer les femmes et enfants arméniens qu'ils avaient enlevés. Le *Near East Relief* (NER) créé par les Américains, proposa de prendre en charge tous les orphelins arméniens dont le nombre était estimé autour de 130'000!

Mais les Künzler étaient à bout de forces. Dr Vischer put enfin rentrer à Urfa et prendre la relève de Jakob et Elisabeth. La famille Künzler pouvait enfin partir se reposer en vacances après dix longues années de travail sans relâche.

Mais comment continuer le travail? La *Deutsche Orient-Mission* n'existait plus. Heureusement la *Fédération Suisse Amis des Arméniens* (FSAA) prit la relève et engagea les Künzler. Cependant Jakob voulait avoir la possibilité de continuer à exercer en tant que médecin. Il passa alors un examen de médecin à l'Université de Bâle qu'il réussit brillamment. Il pouvait alors officiellement exercer le métier de médecin. Au cours de ses vacances, il relata également son vécu en Orient dans son livre *Au pays du sang et des larmes* qui parut en 1921 en Allemagne.



Im Lande des Blutes und der Tränen
réédité par Chronos Verlag, Zürich en 1999

Les dernières années à Urfa

De retour à Urfa en juillet 1920, Jakob Künzler reprit l'hôpital alors que le Dr Vischer l'avait quitté en mai. Mais beaucoup d'Arméniens revenus après la victoire des Anglais et des Français quittèrent à nouveau Urfa après que les dernières troupes françaises partirent de la ville, au printemps 1920. Bientôt, ils ne restèrent à Urfa que les orphelins et les Arméniens les plus démunis qui n'avaient pas les moyens de partir. Fin 1921, la FSAA informa les Künzler qu'elle ne pouvait plus assurer le financement des frais de l'hôpital. Au même moment, le NER prit la courageuse décision d'évacuer tous les orphelins arméniens vers la Syrie. On demanda à Jakob et Elisabeth Künzler d'organiser cette évacuation depuis les régions d'Urfa, de Mardin, de Diyarbakir, Kharpout, Egir et Arabkir. Ainsi commença ce que Jakob Künzler décrivit plus tard comme étant:

Le plus beau travail de sa vie

En premier lieu vint l'évacuation des orphelins d'Urfa dont le nombre avait atteint mille. Le gouvernement Turque à Ankara avait donné une permission de départ pour tous les orphelins arméniens. Il se débarrassait ainsi des Arméniens.

Jakob Künzler devait amener les orphelins à Djéرابلس, à la frontière syrienne. Là-bas, les enfants pourraient prendre le train en direction d'Alep. Djéرابلس se situant à 90 km d'Urfa, le chemin allait être très difficile pour les enfants qui selon les instructions du NER devraient le parcourir à pied. Le 31 mars 1922, un premier groupe de 130 orphelins quitta Urfa à pied accompagné de Jakob Künzler. Mais rien ne se déroula comme prévu. Il devenait vite évident que la plupart des enfants ne pouvait pas faire le voyage à pied. Contrairement aux instructions reçues Jakob Künzler essaya de louer des chariots. Il en trouva deux et y fit monter les enfants les plus faibles. Les chariots firent des allers-retours et après quatre jours le groupe arriva enfin à Djéرابلس. →→→



Jakob Künzler



Le transport des enfants aveugles et handicapés
(Source: Musée du Génocide, Erevan)

→→→ Après cette première expérience, Jakob Künzler savait que seulement les enfants les plus forts pouvaient marcher d'Urfa à Djéرابلس. Les autres furent emmenés en camion, en chariot ou dans des grands paniers à dos de mule. Ces voyages continuèrent groupe par groupe durant tout l'été. Les orphelins des villes de Mardin, Diyarbakir, etc., étaient amenés d'abord à Urfa où ils reçurent les soins nécessaires avant de continuer leur trajet. En septembre 1922, l'évacuation était terminée. 8000 orphelins arméniens furent ainsi amenés en Syrie, où ils étaient en sécurité.



Les orphelines de Ghazir (Source: Aztag)

Ghazir

L'évacuation terminée, le NER confia aux Künzler l'orphelinat de Ghazir au Liban, où se trouvaient plus de 1400 orphelines arméniennes, la grande majorité de ces filles faisant partie de celles que Jakob Künzler avait précédemment transférées de la Turquie à Djéرابلس. Au cours de ces voyages, les enfants appelaient Elisabeth et Jakob Künzler *mairig* (maman) et *hairig* (papa), et ces noms leur restaient pour toute leur vie.

Perte du bras droit

En avril 1923, Jakob Künzler consulta l'Hôpital Américain de Beyrouth pour une infection à la main droite. Il demanda qu'on lui fasse quelques entraves dans la chair afin d'éviter une possible évolution de l'infection. On la lui refusa, mais on l'hospitalisa. Trois jours plus tard, alors qu'on fit enfin ces entraves, il était déjà trop tard. La seule façon de sauver la vie de Jakob était de lui faire une amputation totale du bras droit, ce qui fut fait. Il resta plus d'un mois à l'hôpital et apprit pendant ce temps à utiliser sa main gauche, principalement pour écrire.

Tissage de tapis

Le travail de chirurgien ne lui était plus possible depuis son amputation. Jakob consacra toutes ses forces aux orphelines. Elisabeth gérait les tâches quoti-

diennes, tandis que Jakob s'occupait des projets pour l'avenir de l'orphelinat. Selon lui, il était primordial que les filles reçoivent une formation assurant leur subsistance dans leur vie. Une des possibilités était l'apprentissage du tissage de tapis. Au départ, on n'acheta que quatre métiers de tissage, puis leur nombre grandit jusqu'à une centaine quand le succès de ce travail se montra. Au cours des années, presque mille filles travaillèrent au tissage et 400 parmi elles complétèrent leur formation de tisserande ce qui leur permit de gagner leur vie après leur départ de l'orphelinat.

Un des chefs-d'œuvre réalisé par les orphelines fut un tapis de 23 m² qui comptait 4,5 millions de nœuds. Il reproduisait les motifs d'un ancien tapis persan. 18 mois avaient été consacrés à son tissage. Le NER en fit cadeau à la Maison Blanche à Washington en tant que signe de reconnaissance et de remerciement pour l'aide donnée aux Arméniens*.



En 1929 le président de la République du Liban décerna à Jakob Künzler la médaille «Pour le Mérite» pour avoir introduit l'industrie du textile au Liban.

Fin du travail du Near East Relief

Les activités du NER étaient limitées à dix ans. D'ici là, la plupart des orphelins auraient atteint l'âge d'adulte. Il restait cependant des orphelins encore trop jeunes et des handicapés, aveugles ou malades. La société du Dr Lepsius s'occupa des enfants trop jeunes et prit en charge l'orphelinat de Ghazir où l'on rassembla tous les enfants des orphelinats du NER. La FSAA était prête à prendre soin des handicapés qui étaient également transférés dans une des maisons de l'orphelinat de Ghazir. Le Suisse Theo Wieser était chargé de la direction de cette mission sous la supervision de Jakob Künzler. L'usine de tapis fut vendue à un Arménien et transférée à Beyrouth. Elle continua d'offrir du travail aux Arméniennes. Tous ces travaux occupèrent Jakob et Elisabeth Künzler jusqu'en été 1931 quand se termina leurs travaux pour le NER.

Intermède en Suisse

Les Künzler rentrèrent en Suisse où la FSAA les engagea pour continuer l'assistance aux Arméniens. Elisabeth devait rentrer à Beyrouth et rechercher quelle sorte d'assistance serait la plus urgente, →→→

(*) Ce tapis, plus connu sous le nom du "tapis des orphelins arméniens" a été exposé du 18 au 23 novembre 2014 à la Maison Blanche à Washington.



Jakob Künzler



→→→ tandis que Jakob devait écrire ce qu'il avait vu et vécu en Orient, un livre sous le titre «30 ans de service en Orient». En plus, Jakob tint de nombreuses conférences

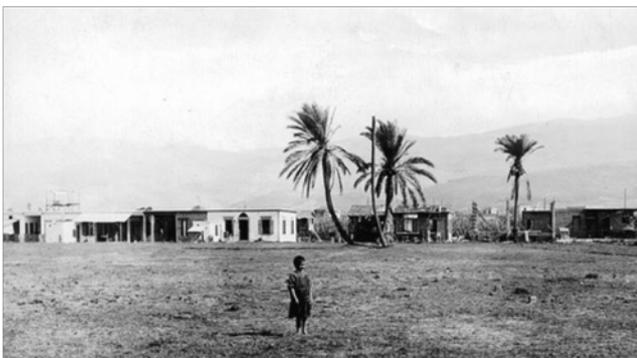
dans toute la Suisse afin de faire connaître les besoins des Arméniens. Au printemps 1932, il rejoignit sa femme à Beyrouth.

Assistance aux veuves

En l'absence de Jakob, Elisabeth avait créé une crèche pour les enfants des veuves arméniennes afin de permettre aux mamans de travailler et ainsi d'être financièrement indépendantes. La FSAA accepta de financer ces crèches, et cela permit qu'on y offrît le repas de midi.

Ces veuves vivaient souvent dans des conditions misérables. Il fallait leur procurer des locaux très simples mais hygiéniques. La FSAA organisa une collecte en Suisse destinée au financement de ce projet, et le bureau international du travail (BIT) offrit à Jakob un terrain libre dans la banlieue de Beyrouth. En utilisant ses connaissances de charpentier Jakob dessina le plan de ces maisons sur deux étages, chaque étage comprendrait trois petits appartements. Bientôt les financements leur parvinrent et plus d'une douzaine de maisons furent construites et nommées selon les villes d'où venait l'aide: «Bâle», «Zürich», mais aussi «Rothrist», «Kölliken» etc.

Il n'y avait plus de place sur le terrain et une partie de l'argent collecté fut investi dans l'achat de terrains à Bourj Hammoud, où s'étaient déjà installés beaucoup d'Arméniens. Au fur et à mesure que l'argent arrivait, Jakob Künzler faisait construire des maisons. Au total, il y eut 377 appartements en 7 groupes en différents endroits. Les maisons des terrains 3 et 4 sont d'un intérêt particulier.



Bourj Hammoud en 1932 (Source: Aztag)

Groupe 3, le futur Asile des Veuves et Vieillardes

Les maisons du groupe 3 se situaient à Bourj Hammoud, 14 maisons disposées en deux rangées. Contrairement aux autres maisons, celles-ci demeuraient la propriété de la FSAA et elles étaient destinées aux veuves les plus démunies. Elisabeth Künzler y concentrait une partie de son travail social. Une cuisine publique était établie qui servait également

les résidentes des 14 maisons. Plus tard un mur fut érigé tout autour du complexe et, lentement, il se transforma en une institution, un asile de veuves et vieillardes. L'asile comprenait des chambres pour malades et un médecin y faisait des visites régulières.

Cette institution existe encore de nos jours. Elle est gérée par une coopération entre l'Église Évangélique et l'Église Apostolique. Après les destructions de la guerre civile de 1976, un centre pour personnes âgées en besoin de soins fut construit en 1982 à la place des 7 anciennes maisons les plus endommagées. Les 7 autres maisons furent rénovées et reliées à la nouvelle construction.

Groupe 4, le futur Asile des Aveugles

Les immeubles du groupe 4 demeuraient également la propriété de la FSAA. Dès leur construction, Jakob Künzler planifia une utilisation future, lorsque les veuves n'en auront plus besoin. Il fit bâtir six grands blocs comptant un total de 98 chambres. En 1946 l'Asile des Aveugles de Ghazir y fût transférée. L'asile comprenait aussi une école pour des enfants aveugles et des ateliers qui procurèrent du travail pas seulement aux habitants de l'asile mais aussi aux Arméniens aveugles de l'alentour. Ultérieurement une école des sourds fut ajoutée, et en 1970, une école pour enfants rencontrant des difficultés scolaires et un centre psychopédagogique. Aujourd'hui, on n'y trouve plus d'école pour aveugles, ni d'école pour sourds, le besoin n'en existant plus. Cependant, l'école pour enfants rencontrant des difficultés scolaires persiste. L'Asile des Aveugles et l'Asile des Veuves sont désormais sous direction commune connue sous le nom de CAHL (*Centers for Armenian Handicapped in Lebanon*).



Le CAHL aujourd'hui (Photo: Garo Aprahamian)

Combattre le paludisme (malaria)

Beaucoup d'Arméniens au Liban vivaient dans des régions à haut risque paludique. Jakob décida de combattre la malaria par le poisson Gambusia qui mange les larves des moustiques qui répandent la malaria. Un élevage de ces poissons existait à l'Université Américaine de Beyrouth. Jakob proposa au professeur responsable de l'élevage d'introduire ces poissons dans les eaux du Liban, ce qu'il fit tout de suite. De par le rapide cycle de reproduction de cette espèce de poissons, l'incidence du paludisme décru vite et commençait à disparaître du Liban. →→→

Jakob Künzler

→→→ Le sanatorium d'Aazouniéh

Jakob Künzler était membre du comité qui géra le sanatorium arménien à Maameltein, dans une région qui n'était pas du tout adaptée à la rémission des malades. Les visites qu'il faisait aux malades lui confirmait qu'effectivement «ce n'était pas un sanatorium, mais la dernière station pour les malades». Jakob proposa donc de construire un sanatorium dans les montagnes où l'air était frais et salubre. Il était convaincu que la responsabilité de cette construction incombait aux Arméniens vu qu'il y avait suffisamment d'Arméniens aisés dans le monde qui pourraient facilement financer une telle œuvre. Pour contacter personnellement les Arméniens aux États-Unis il s'y rendit en 1935. La *Near East Foundation*, qui avait pris la relève du NER, l'aida à organiser ce voyage. À l'arrivée à New York, les gardes-frontières l'interrogèrent sur le but de son voyage, il répondit honnêtement qu'il venait collecter de l'argent. Immédiatement il fut étiqueté «mendiant professionnel», et envoyé en prison à Ellis Island d'où il serait renvoyé au Liban. Néanmoins, le directeur de la *Near East Foundation* obtint sa libération et sa permission de séjourner quatre mois aux États-Unis. Hélas, les États-Unis étaient en pleine crise économique, et Jakob n'atteint pas son objectif de 50'000 \$. Il repartit pour le Liban avec 8000 \$ seulement. Mais lors de son absence, des dons importants parvinrent au sanatorium. Un terrain fut acheté à Aazouniéh à 1300 m d'altitude, et en 1938 le sanatorium fut inauguré. Jakob déclara plus tard que la construction de ce sanatorium représentait la seconde plus grande joie de sa vie, après l'évacuation des 8000 orphelins d'Urfa.



Le sanatorium d'Aazouniéh aujourd'hui

Les dernières années

La santé de Jakob Künzler se détériorait. Son ouïe se dégradait, il perdit la vue de son œil gauche mais il resta au Liban, l'Orient étant devenu sa deuxième patrie. En 1947, la Faculté de Médecine de l'Université de Bâle lui décerna le titre de Dr.med.h.c. pour l'œuvre de sa vie.

Le 15 janvier 1949, Jakob Künzler s'éteignit au Liban. Il fût enterré dans le cimetière évangélique de Beyrouth, et plus tard son corps fut transféré au caveau de la famille Alamouddine à Chemlane.



La famille Künzler avec Rosa Alahaydoian (première de gauche) qui était une orpheline arménienne adoptée par les Künzler
(Source: Musée du Génocide, Erevan)

Remarques personnelles de l'auteur

Je n'eus pas le privilège de connaître Jakob Künzler personnellement. Mais en tant que directeur du CAHL (1968-1982), j'entendis tant parler de lui. Ses histoires m'ont été relatées notamment par les aveugles, dont la plupart faisaient partie des orphelins que Jakob avait évacués de la Turquie, et également par deux de ses filles que j'ai rencontrées: Marie Künzler et Ida Alamouddine.

Certains aspects de la personnalité de Jakob m'ont beaucoup impressionné.

Tout d'abord j'admire son courage, provenant de sa foi. Sa confiance lui permettait d'affronter les dangers et les difficultés de la vie avec bravoure.

Je note aussi sa flexibilité dans l'exercice de ses activités. Il essayait toujours d'adapter ce qu'il faisait aux besoins changeants de son public, il ne s'enfermait pas dans une morne routine.

On ne peut évidemment pas parler de Jakob Künzler sans mentionner son amour pour son prochain. Il aidait les Arméniens, mais jamais il ne condamna ou n'accusa un peuple: ni les Turcs, ni les Kurdes ou les Arabes, ni même les Allemands ayant aidé les Turcs. Il condamnait plutôt la politique des gouvernements et disait que chaque peuple trouvait des exécutants pour des décisions sinistres (s'il en fallait encore la preuve, le régime nazi en Allemagne la livra).

Enfin, je terminerai par mentionner sa grande confiance en l'esprit d'initiative et la force des Arméniens. Après le Génocide ce peuple avait besoin d'assistance, mais Jakob Künzler prédit que le peuple arménien allait se relever et serait bientôt en mesure de renoncer à l'aide des étrangers. La construction du sanatorium financée par des Arméniens était le premier pas de Jakob Künzler sur ce chemin. Aujourd'hui les œuvres initiées par Jakob Künzler persistent et sont toutes gérées par des organisations Arméniennes. ■

Felix Ziegler

Plaquette à l'entrée de CAHL
(Centres pour les handicapés arméniens au Liban)
(Photo: Garo Aprahamian)





Le pasteur Anthony Krafft-Bonnard: un Suisse pour la défense des Arméniens

par Sévane Haroutunian



Comment résumer l'activité du pasteur Anthony Krafft-Bonnard qui donna tout son temps et toute son énergie se dévouant corps et âme à la question arménienne dans sa plus large envergure?

Secours, prises en charge d'orphelins, soutien moral, psychologique, amour, voyages, conférences, publications, défense incessante et innombrables plaidoyers diplomatiques, politiques et publics. Entre abnégation et dévotion, c'est sa vie entière qu'il a consacrée à ce peuple pour lequel il ressent un amour profond.

Ce n'est pas uniquement la nation arménienne qu'il défend, c'est l'humanité et son avenir; il plaide la réparation et la justice pour une iniquité sans nom, «une honte pour l'humanité et la civilisation».

Anthony Krafft naît le 15 juin 1869 à Aigle et fait ses études à la Faculté de théologie de l'Eglise libre à Lausanne où il rencontre sa femme, Héléne Bonnard, son soutien et bras droit infailible dans cette lutte.

Le pasteur Krafft-Bonnard est parmi les premiers à s'investir dans l'œuvre de secours aux Arméniens suite aux échos des massacres dans la presse.

En automne 1896, les différents comités de secours organisés dans plusieurs cantons suisses, depuis le printemps précédent, se réunissent pour s'unir et créer la «Conférence des Comités suisses de secours aux Arméniens» sous la présidence du professeur Georges Godet. Tout en laissant à chaque comité son indépendance, la Suisse vise ainsi à centraliser son œuvre et mener une action commune pour les points importants. Il est décidé lors de la première réunion de cette Conférence, le 29 septembre 1896, d'envoyer des secours en Arménie même, en collaboration avec la mission américaine déjà implantée depuis plusieurs décennies et de se préoccuper particulièrement des orphelins sur place. C'est à cette même réunion qu'une autre grande œuvre voit le jour; celle-ci se verra prise en charge par le pasteur Krafft-Bonnard et, sous diverses formes, durera près de cinquante ans, jusqu'à la mort de ce dernier. Lors de cette réunion, on étudie la question de faire venir des orphelins arméniens en Suisse afin d'être élevés dans des familles qui s'étaient préalablement proposées à en accueillir. Bien que le comité décide unanimement de refuser cette idée pour cause de nombreuses et diverses difficultés, il est toutefois décidé de créer une commission spéciale en charge de ce projet, officiellement rattachée au comité général. Le pasteur Krafft-Bonnard, présent à cette réunion, est alors désigné comme président de cette commission, nommée «Société Suisse d'immigration et de patronage d'orphelins arméniens», mise en place dès le lendemain. La Suisse se voit alors accueillir une trentaine d'orphelins reçus dans des familles qui en

assumaient la charge financière, morale et éducative. Le pasteur Krafft-Bonnard accueille le premier orphelin arménien, Ohannès Hatschadourian (Jean Dourian), à la gare de Genève en 1897. La commission élargit son œuvre en s'occupant également de réfugiés arrivant seuls de Turquie et cherchant un abri en Suisse.

Face au redoublement de la violence, des déportations et des massacres en 1915, il est urgent de créer une organisation générale destinée à apporter un secours immédiat en plus de l'œuvre permanente de 1896. Le 3 novembre 1915, l'Œuvre de secours suisse 1915 en faveur des Arméniens est donc mise en place sous la présidence de M. W. Vischer. Le comité s'efforce également d'alerter l'opinion publique. Trois ans plus tard, suite à l'armistice laissant espérer la reconnaissance d'un Etat arménien indépendant, les délégués des divers Comités suisses se réunissent le 18 décembre 1918 et décident la fusion des divers comités et leur réorganisation sous le nom de «Fédération des Comités suisses amis des Arméniens» dont le comité central se trouve à Genève. «L'espoir de la Fédération est de constituer quelque part, en Arménie, un foyer suisse, centre d'activité philanthropique, éducatrice, médicale et missionnaire»¹. Le pasteur Krafft-Bonnard assume le poste de secrétaire-général de cette nouvelle fédération.



L'œuvre suisse est totalement désinvestie au niveau politique et ne s'occupe que d'humanitaire. Force est de constater que les secours sont néanmoins dépendants des avancées - ou non - politiques et diplomatiques. Par ailleurs, de nombreux arméniophiles désirent venir en aide aux Arméniens, plus uniquement en qualité d'humanitaire mais aussi au niveau politique, particulièrement après le refus des grandes puissances d'acceptation d'un mandat de protection sur l'Arménie. «Devant l'abandon général de l'Arménie par les Etats civilisés, une pensée germa dans l'esprit, ou plutôt dans le cœur (...) d'un Genevois, fidèle ami des Arméniens dès la première heure. Il proposait d'unir en une Ligue universelle des consciences toutes les associations et tous les hommes qui considèrent comme un impérieux devoir de réparer, dans la mesure du possible, les torts causés à l'Arménie par la coupable négligence de l'Europe et de l'Amérique»². L'instigateur de ce qui sera La Ligue internationale philarménienne, →→→

¹Suisse et Arménie. Le passé et l'avenir de l'œuvre suisse en Arménie, édité par le Comité central de la Fédération des comités suisses amis des Arméniens, Genève 1919.

²MERCIER, «La Ligue internationale philarménienne», in Nouvelles d'Arménie, organe trimestriel de la Fédération des Comités Suisses Amis des Arméniens, N° 16, décembre 1920.



Le pasteur Anthony Krafft-Bonnard: un Suisse pour la défense des Arméniens

→→→ créée en été 1920 à Paris, n'est autre que le pasteur Krafft-Bonnard qui en sera rapidement le secrétaire-général, puis le président. Avec cette optique politique et diplomatique de défense des Arméniens, de réclamation de la réparation d'une injustice, le pasteur Krafft-Bonnard, sans jamais se décourager, écrit aux Conseillers d'Etat, Conseillers fédéraux, aux délégués de la Société des Nations, au président Wilson des Etats-Unis, pour plaider la cause des Arméniens et demander la réparation. A côté des représentants des délégations arméniennes, des politiciens et diplomates philarméniens français et suisses, il ne se lasse pas de réclamer la justice pour l'Arménie, de dénoncer la politique internationale, de révéler les responsabilités des puissances et la trahison des promesses, l'abandon et le sacrifice d'une nation pour des intérêts économiques et pétroliers; il ne cesse de revendiquer le traité de Sèvres, de demander la création d'un Foyer arménien en Turquie... C'est aussi sans relâche qu'il défend activement la cause arménienne sur la scène publique, avec des discours, conférences, brochures pour faire connaître le problème arménien au monde, pour réveiller l'opinion publique, pour crier l'injustice et la misère dont ce peuple est victime.

Mais il est encore une autre grande œuvre dont le pasteur Krafft-Bonnard est l'instigateur, l'organisateur et le responsable.



La maison de Begnins
(Source: Ecole arménienne Begnins et Genève, 1928)

En 1921, face à l'affluence de réfugiés arméniens en Suisse, dont il fallait s'occuper au cas par cas et trouver un financement particulier pour chacun. Krafft-Bonnard propose au Comité central la création d'un foyer arménien qui accueillerait les réfugiés nécessaires. A l'instar de 1896, le Comité central refuse d'en prendre la responsabilité administrative et aussi financière cette fois, et suggère ainsi de nouveau la constitution d'un comité spécial. Le 21 juin 1921, l'association «Le Foyer Arménien» est créée, sur l'initiative privée du pasteur Krafft-Bonnard, et la maison achetée dans ce but à Begnins reçoit ses premiers réfugiés le 13 juillet suivant.

En 1922, l'orphelinat suisse de Sivas, qui s'était déjà réfugié à Constantinople face aux menaces des troupes kémalistes, se voit contraint de partir pour la

Suisse. Grâce au Foyer arménien créé une année plus tôt, le Comité central est en mesure d'accueillir sur le sol suisse les jeunes orphelins voués à la mort. Anthony Krafft-Bonnard envoie alors son fils et sa fille à Marseille chercher les jeunes arrivants. Ce n'est pas sans peine qu'ils parviennent à faire débarquer ces enfants dépourvus de papier, de patrie, d'identité. Après le défilé des enfants et l'établissement d'une liste de quarante-huit noms (trente-neuf enfants et neuf adultes), les autorités françaises autorisent cette petite colonie à traverser la France pour se rendre en Suisse. Si le premier pas en France est posé, ces jeunes gens ne sont pas encore arrivés à destination; il faut encore négocier difficilement avec les entreprises de chemin de fer pour accrocher un wagon à un train pour Lyon, puis à un autre pour Genève. Toutes ces difficultés surmontées, le 1er décembre 1922, les jeunes orphelins poussent les portes de leur nouveau chez-eux, dans la campagne vaudoise. Ce n'est pas seulement un nouveau toit qui leur est offert mais le début d'une nouvelle vie.



Les enfants arméniens venant de Grèce
(Source: Ecole arménienne Begnins et Genève, 1928)

C'est aussi le début d'un nouveau grand chapitre pour le pasteur Krafft-Bonnard qui désormais se voit à la tête de ce Foyer arménien auquel il se dévoue entièrement. Il quitte ses responsabilités paroissiales pour se consacrer pleinement à la cause arménienne. Les orphelins deviennent «ses» enfants et Begnins voit des nouveaux-arrivants jusqu'en 1929.

Begnins n'est pas uniquement l'accueil d'orphelins, le sauvetage de vies humaines en danger. Ce que Krafft-Bonnard a créé à Begnins est bien au-delà et représente une réelle innovation pour l'époque.

Begnins est une école primaire destinée à former et éduquer les petits Arméniens dans leur langue maternelle, leur culture, leurs traditions. Les professeurs sont tous arméniens, les cours sont donnés en langue arménienne. Le programme respecte une certaine ligne «nationale» mais est aussi adapté pour qu'il corresponde à celui des écoles suisses afin que les enfants puissent poursuivre par la suite leurs études dans les divers établissements publics genevois. Le but ultime visé est de créer une élite qui, une fois que l'Arménie aura gagné son indépendance - comme il l'espère encore au →→→



Le pasteur Anthony Krafft-Bonnard: un Suisse pour la défense des Arméniens



Passaport des orphelins arrivés en Suisse en 1926
(Source: Krafft-Bonnard, *Les cinq étapes d'un drame*, 1944)

→→→ moment de la création du Foyer arménien -, pourra prendre en main le nouvel Etat. En effet, Krafft-Bonnard connaît parfaitement la question arménienne et a donc pleine conscience que, le peuple arménien ayant été décapité, l'élite intellectuelle indispensable pour la création d'un Etat manque. Il faut donc créer, élever cette élite et ces orphelins étaient alors destinés à servir leur pays et à en prendre la tête. «L'Ecole arménienne de Begnins-Genève représente le principe de la lutte contre le danger de dénationalisation (...). Elle a pour but de lui donner une éducation supérieure, une culture nationale et une instruction professionnelle qui lui permettent de devenir un bon serviteur de sa nation, un élément de reconstruction nationale»³. C'est avec cette idée que *Le Foyer arménien* est guidé, soulignant d'autant plus la philanthropie et le désintéressement de cette action de justice, de cette œuvre constructive et purement humaine. Le foyer de Begnins recevait les enfants jusqu'à quinze-seize ans, puis ceux-ci déménageaient dans le foyer de Genève pour poursuivre leurs études.

Il faut souligner la persévérance du pasteur Krafft-Bonnard dans le combat incessant que représente la recherche de fonds pour entretenir les orphelins et maintenir le Foyer arménien. Suite à l'arrêt des ressources de la mission américaine en 1920 et la mort de Léopold Favre, principal mécène, en 1922, réunir l'argent nécessaire est une préoccupation permanente et une lutte quotidienne. La principale source de trésorerie est la vente de brochures - une trentaine de textes - que Krafft-Bonnard écrit sur la question arménienne, sur la situation et les difficultés des réfugiés et orphelins en Suisse et dans le monde; dans celles-ci, il fait aussi inlassablement appel à la bonté et l'humanité de la population suisse. Il se défend de demander l'aumône, il demande seulement de l'aide pour une cause juste, pour réparer une injustice dont l'Europe - et l'Amérique - est complice: «il ne s'agit pas de secourir au nom d'une charité qui fait l'aumône, mais au nom d'une justice qui veut réparer»⁴.

³KRAFFT-BONNARD, *Ecole Arménienne: Begnins et Genève*, Genève 1925.
⁴KRAFFT-BONNARD, *Arménie: justice et réparation*, Genève 1930.

Le pasteur Krafft-Bonnard peut être vu comme un des symboles de l'œuvre suisse remplissant à lui seul les trois buts visés: protester, donner abri et poursuivre une œuvre d'éducation, et plus encore. Difficile de rendre un juste hommage à un tel homme et à son œuvre; il n'a pas seulement plaidé la cause de l'Arménie mais s'est intensément battu pour elle; il n'a pas seulement sauvé des vies mais a redonné le droit légitime d'une existence honorable à de nombreux orphelins et réfugiés; c'est une nouvelle naissance qu'il a offerte à ces jeunes voués au mieux à la misère. Ce sont, depuis 1922, 250 réfugiés et 174 orphelins qui ont trouvé un abri sûr et respectueux dans *Le Foyer arménien*, entre Begnins et Genève.



A l'heure du dîner
(Source: *Ecole arménienne Begnins et Genève*, 1928)

Certes la stèle de remerciement offerte par le Catholikos Kevork V en 1926 témoigne de la reconnaissance officielle du peuple arménien, toutefois la vie respectable et le sourire retrouvés d'un ancien orphelin n'est-il pas plus gratifiant encore et plus emblématique de l'œuvre et du dévouement du pasteur Anthony Krafft-Bonnard?: «Alors, Krafft-Bonnard, nous l'appelions notre père. (...) Que ce soit dans la vie quotidienne ou matérielle, nous avions besoin d'aller vers lui, car c'est lui qui devait trouver l'argent pour notre subsistance, pour nos études, donc nous étions intimement liés à sa vie, et lui intimement lié aux nôtres. Cela est d'autant plus extraordinaire que cet homme, d'un jour à l'autre, quitte le pastorat et s'intègre au mouvement arménien à tel point; par ses conférences, par ses déplacements, il explique la cause arménienne, la cause de ces orphelins qui ont trouvé refuge en Suisse. Nécessairement, étant en contact, nous avions tous les moments pour vivre avec lui et de ce fait, nous l'avons appelé «papa Krafft» qu'il méritait à 100%, (...). Cela nous a toujours donné une joie de pouvoir dire «un papa» et nous avons même fait un chant en son honneur, et chaque fois qu'il arrivait, on chantait cela et chaque fois que l'on avait des fêtes, il était là, (...) c'est un homme qui a vécu notre vie tous les jours, à tel point que lorsqu'il a perdu sa femme, malgré toute l'insistance de la famille à Lausanne et ailleurs, il a préféré venir finir ses jours avec les derniers que nous étions, (...). Il a vécu avec les tout derniers jusqu'à la →→→

Le pasteur Anthony Krafft-Bonnard: un Suisse pour la défense des Arméniens

→→→ fermeture du foyer - tout le monde était hors de la coquille - il était donc impensable de l'appeler autrement que Papa, ça venait de nos cœurs. Il avait une telle bonté, une telle intense joie de pouvoir vivre avec nous. C'était un privilège extraordinaire, et ce souvenir de Papa Krafft est ineffaçable. Nous lui devons au fond notre joie de vivre et notre reconnaissance.»⁵ ■

Sévane Haroutunian

Publications d'Anthony Krafft-Bonnard:

- 1919 **Suisse et Arménie**, le passé et l'avenir de l'œuvre suisse en Arménie (*Traduit en allemand*)
- 1920 **Suisse et Arménie**, 1919-1920
- 1921 **Et l'Arménie...?**
- 1921 **Sans Foyers!** Le cri de détresse de l'Arménie
- 1922 **L'Heure de l'Arménie**, avec préface de H. La Fontaine, sénateur de Belgique (*Traduit en allemand et en danois*)
- 1923 **Sivas-Samsoun-Constantinople-Begnins**, un orphelinat arménien
- 1923 **L'Arménie à la Conférence de Lausanne**
- 1924 **Arménie, Suisse et Société des Nations** en 1924
- 1925 **Discours à la Conférence du Christianisme pratique à Stockholm**
- 1926 **L'Exil arménien**, avec une introduction du Professeur Frédéric Macler
- 1928 **Album de l'Ecole arménienne, Begnins et Genève**
- 1928 **Le Problème arménien**: Comment il se pose aujourd'hui? Revue: Le Christianisme social
- 1928 **La tuberculose et la jeunesse arménienne**
- 1930 **Arménie, justice et réparation** (*Traduit en allemand*)
- 1931 **Dix ans après l'Ouverture du Foyer arménien de Begnins**
- 1932 **Pourquoi un Foyer arménien en Suisse?**
- 1932 **Et l'Arménie**, un devoir ancien et toujours urgent
- 1933 **Faut-il abandonner?**
- 1934 **Sans Patrie, seuls sur terre**
- 1935 **Pétrole, Arménie, Orphelins** (*Traduit en allemand*)
- 1936 «**Premièrement...**» (*Traduit en allemand*)
- 1937 **Le Rocher de Planajeur...** (*Traduit en allemand*)
- 1938 **Impasse... Jusqu'à quand?** (*Traduit en allemand*)
- 1939 **Sentinelle, que vois-tu?** (*Traduit en allemand*)
- 1940 **Acta non Verba**
- 1941 **Au secours des grands blessés de la politique internationale** (*Traduit en allemand*)
- 1941 **Une déception, un espoir, un témoignage à propos des événements en Orient** (*Traduit en allemand*)
- 1942 **Le problème des Sans-patrie** (*Traduit en allemand*)
- 1944 **Les cinq étapes d'un drame, de 1878 à 1943** (*Traduit en allemand*)

⁵ Témoignage de Puzant Haroutunian, orphelin de Begnins.

1915 dans la littérature arménienne

par Valentina Calzolari

La reprise de l'activité littéraire à Constantinople dans la période 1918-1922



Peu après l'armistice de Moudros, en octobre 1918, plusieurs intellectuels arméniens, rescapés de la Catastrophe, rentrèrent à Constantinople qui, à cette époque, était placée sous le contrôle des Alliés.

C'est le début d'une courte période d'activité littéraire, que le nouvel exode, massif et sans retour, des Arméniens d'Anatolie, provoqué par la victoire kémaliste (1922-1923), allait stopper net.

Rentrés d'exil, les intellectuels qui avaient vécu les «années maudites» de la déportation relancent l'activité littéraire, notamment par la reprise ou la création de nouvelles revues. Dans les pages des journaux, ils reprennent leur plume entre autres pour célébrer les victimes des massacres. Ainsi, le deuxième numéro de la nouvelle série de *Chanth*, paru le 23 novembre 1918, inaugure une nouvelle rubrique: «*Le Panthéon arménien: les derniers grands martyrs de notre nation*». Un Panthéon qui, comme l'écrit le rédacteur du journal, Méroujan Barsamian, «*n'est pas bâti sur des colonnes de marbre*», mais sur «*un amas infini de terre, de rocher et de pierre*»; un Panthéon «sans limites» dont les ombres vont de Garin à Kharpout, de Diyarbakir à Engür, de Konya à Der-Zor. Ses colonnes sont faites des soupirs; la souffrance incommensurable en est la coupole. «L'Asie Mineure tout entière est un immense cimetière arménien». Tout se passe comme si, par l'écriture, les écrivains rescapés voulaient remplacer la sépulture réelle, absente, par une sépulture et un lieu de recueillement symboliques.

La première notice est dédiée à Rupen Sevag; en plus de la nécrologie, des pages inédites de l'écrivain sont publiées, comme pour vouloir assurer une forme de survie, sinon à l'homme, du moins à son œuvre, brutalement coupée dans sa phase la plus active et prometteuse. Dans les numéros suivants, d'autres notices sont dédiées à d'autres écrivains. Le journal publia également une rubrique consacrée aux «Survivants» (ex. A. Andonian, le père Balakian, E. Odian). Dans plusieurs écrits de cette époque, on constate la volonté de préserver, presque en guise de testament, les dernières expressions des écrivains disparus.

Ainsi, après cinq ans d'interruption, en 1920, l'écrivain et publiciste Théotig (Lapdjindjian) reprend la parution de son *Almanach pour tous* annuel qui, depuis 1907, constituait une vitrine du monde intellectuel arménien constantinopolitain. L'ancienne rubrique «*La pensée arménienne hier et aujourd'hui*», qui comprenait des «*Articles et écrits complètement inédits d'écrivains arméniens de Constantinople, des provinces et de l'étranger*», est maintenue. Son sous-titre change cependant pour devenir désormais: «*Articles, →→→*



1915 dans la littérature arménienne

→→→ *écrits, souvenirs, lettres et pages intéressantes inédites de nos écrivains: 1) disparus; 2) martyrs; 3) survivants*». Une grande partie des pages de cette section est occupée par des lettres ou des écrits posthumes d'écrivains disparus tels que Taniel Varoujan, Rupen Sevag, Ardachès Haroutiunian et d'autres encore. L'ancienne rubrique «Opinions», contenant de brefs messages envoyés à la rédaction, est également reprise. Elle enregistre les commentaires et les expressions de félicitation pour le numéro de 1915; ces messages portent la signature, entre autres, de Taniel Varoujan, Rupen Sevag, Siamanto.

Le même Théotig est parmi les principaux auteurs du *Mémorial pour le 11 avril*, publié en 1919 à Constantinople par le Comité de deuil du 11 avril, et dont le texte liminaire débute à son tour par le mot «martyrologie» (մարտիրոսագրութիւն). Cette brochure veut établir une sorte de bilan des forces intellectuelles disparues, dans la capitale comme dans les provinces. Les 93 premières pages de cet ouvrage qui en compte au total 128 recensent 761 victimes. Les notices sur les principaux écrivains sont suivies par quelques extraits tirés de leurs écrits.



Théotig

A la fin du *Mémorial du 11 avril*, se trouve une «Section littéraire», moins étendue, constituée essentiellement par deux récits de réminiscences concernant la déportation et la détention respectivement à Ayache et à Tchanghere. Le premier est signé par Puzant Bozadjian et le second par Mikayel Chamdandjian. La même année, ce dernier publie à Constantinople *Le tribut de la pensée arménienne à la Catastrophe*, qui relate son expérience, depuis son arrestation la nuit du 24 avril jusqu'au retour à Constantinople en 1918.

Sans vouloir donner des listes d'ouvrages exhaustives, disons que c'est précisément à cet exercice d'écriture que se livre la majorité des écrivains de cette période. La plupart des œuvres écrites consistent dans des récits de témoignage de rescapés, autographes ou allographes. Un des rares écrivains qui essaient d'expérimenter le double exercice d'écriture du témoignage et de la fiction est Aram Andonian. Entre 1919-1921, il publie ses deux œuvres maîtresses. En mai-juin 1919, réfugié à Londres, il écrit *Le grand crime*, qui constitue la première présentation systématique de témoignages et de documents, recueillis entre 1915 et 1918, ainsi que le premier livre accusateur, publié d'abord en traduction française, dès 1920 (ensuite publié en arménien à Boston, en 1921). En 1917, sur les chemins de la déportation, sous les tentes mêmes du désert de Syrie, Andonian avait écrit *En ces jours sombres*, qui parut en 1919; il s'agit d'un recueil

de six nouvelles où il décrit les atrocités qui se passaient chaque jour sous ces yeux. Comme le souligna Hagop Ochagan, dans son *Panorama de la littérature arméno-occidentale, en ces jours sombres* est «un livre qui ne fut pas écrit à Paris [où Andonian s'établit par la suite], mais sous le nez même de l'ennemi (թշնամիին իսկ քիթին տակ), à Mesqéné, à l'intérieur de sa tente de déporté, alors qu'à l'extérieur les jeunes arméniens avaient peur de parler à haute voix».



Aram Andonian

En ces jours sombres est le premier des nombreux ouvrages dans lesquels les survivants arméniens ont essayé d'écrire la Catastrophe. Indépendamment de la qualité du résultat atteint, on remarquera que la tentative d'écrire une œuvre de fiction abordant la Catastrophe constitue une donnée intéressante. La question théorique et esthétique du possible traitement de la Catastrophe par le moyen de l'art, et notamment par l'écriture romanesque, fut posée et affrontée quelques années plus tard. Dans les années



Hagop Ochagan

30, Hagop Ochagan entreprend en effet la tentative d'affronter la Catastrophe par la création d'une trilogie romanesque, *Les Rescapés* (ou *Paralipomènes*, en arménien *Մնացորդաց*), tout en exposant les réflexions théoriques sous-jacentes à ce projet, et tout particulièrement dans un entretien paru en 1933 dans *Hayrenik* sous le titre d'*A l'ombre des cèdres*. La troisième partie, qui aurait dû être consacrée aux déportations et avoir pour titre *L'Enfer*, n'a jamais vu le jour. Dans les années 40, Ochagan reviendra sur cet échec, par exemple dans le volume X du *Panorama* et dans *Un témoignage* (1946). A la même époque, dans son *Histoire de la littérature*, le romancier et dramaturge Levon Chant parviendra à une position radicale, motivée par des considérations d'ordre esthétique et éthique: l'interdiction de la représentation de la Catastrophe par la fiction.

Bien avant lui, à partir de 1917, Zabel Essayan, dans la préface à *L'Agonie d'un peuple* (Baku 1917), annonçait sa démission face à un possible traitement littéraire de la Catastrophe: «J'ai considéré un sacrilège de faire de la souffrance de tout un peuple agonisant un sujet littéraire». Elle préféra mettre sa plume au service du témoignage d'autrui, et notamment de Haïg Toroyan. Une tentative avortée, certes à cause de circonstances contingentes, peut être considérée *Souvenirs d'un écrivain*, du même auteur. Comme l'indique le titre, il s'agit d'un récit de mémoire, publié par Zabel Essayan sous le →→→



1915 dans la littérature arménienne



Zabel Essayan

→→→ pseudonyme de Vikèn dans le journal *Hayasdan* de Sofia, en août-septembre 1915. Le dernier numéro du journal, paru le 26 septembre 1915, quelques jours avant l'entrée en guerre de la Bulgarie à côté des Allemands et des Turcs, contenait le neuvième épisode des *Souvenirs*, restés par la suite inachevés.

Comment trouver la parole indicible?

Il n'est pas nécessaire d'expliquer que la mise par écrit du témoignage de la part d'un rescapé à la Catastrophe implique l'effort de surmonter le besoin individuel d'oublier les souffrances vécues. Ecrire voudrait dire les vivre à nouveau. C'est ce que le père Balakian affirme explicitement dans la préface à son *Golgotha arménien* publié en 1922:

«Je ne voulais pas écrire, car cela aurait signifié être déporté une deuxième fois, alors que le souvenir même m'effrayait. Puisque, pour mettre par écrit quelques épisodes du Golgotha arménien, il aurait fallu amener encore une fois devant ma pensée et devant mes yeux ces plus de mille jours noirs d'épouvante, ou ces trois ans de sang, avec tous leurs principaux épisodes».

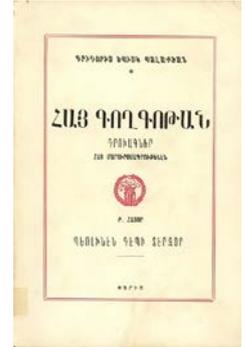
L'aphasie provisoire par laquelle le père Balakian est frappé est motivée par le sentiment de ne pas réussir à affronter l'étendue de la Catastrophe, de ne pas réussir à décrire l'inénarrable: *«Il est humainement impossible de décrire le martyre effroyable et inénarrable (անպատկերի) de plus d'un million de tes fils agonisants».* D'où un sentiment d'insuffisance et de défaillance explicitement avoué: *«Je ne voulais pas écrire, car je me sentais faible quant à mon cœur et à ma plume».* Ce sentiment de défaillance touche même la maîtrise de la langue: *«Quand je me mis au travail, je m'aperçus que j'avais presque oublié (զրոյթ մոռցրի) ma langue maternelle... J'avais souvent de la peine à me souvenir même des mots courants de l'arménien et à rédiger mes pensées pour exprimer d'une façon convenable mes idées. En vain je m'attardais dans les dictionnaires arméniens pour chercher des synonymes».*



Père Krikoris Balakian

Balakian explique ces difficultés en évoquant le fait que, dans les deux dernières années d'exil, il n'avait parlé que le turc avec la population arménienne d'Adana et des alentours. Deux ans sont-ils suffisants pour qu'un érudit, un *vardapet*, oublie sa langue ma-

ternelle, une langue dans laquelle il avait été instruit? Certainement pas. Par ailleurs, Balakian nous dit lui-même que, dans la tentative de faire «émerger à la surface» la langue maternelle «cachée», il lisait les journaux arméniens. C'est bien «sans difficulté» qu'il les lisait (*«je lisais sans difficulté les journaux arméniens du jour»*). La langue n'est pas disparue, mais elle est bien enfouie, on aurait envie de dire refoulée; préalable au travail de mise par écrit, elle demande un travail de réappropriation pour être apportée à nouveau à la surface. Aux spécialistes de donner à cette aphasie provoquée par le traumatisme les explications qui relèvent de l'ordre du psychanalytique. Retenons que la Catastrophe peut entraîner cette impasse provisoire face à l'utilisation de la langue maternelle.



Le Golgotha arménien tome II

L'étendue sans limites de la Catastrophe engendre en outre la crainte de ne pas être cru, d'où les appels de Balakian à ses lecteurs pour qu'ils ne doutent pas du caractère véridique de son ouvrage; en s'adressant au «peuple arménien», à savoir le destinataire du livre, il s'exprime ainsi: *«... n'aie pas un seul doute sur ce récit-du-crime (եղեռնապատում); ne crois pas que les choses écrites soient des exagérations intentionnelles».* De propos semblables seront exprimés, plus tard, par Primo Levi dans ses écrits. En contrepoint du caractère incommensurable de la Catastrophe se situe le choix d'un style intentionnellement simple et non recherché. Ainsi, dans la postface de son récit de souvenirs, appelé *Années maudites*, Odian écrit: *«Voici mon récit de mes trois ans et demi d'exil. Les lecteurs ont bien sûr remarqué que j'ai écrit cette histoire de la manière la plus simple et même avec un style pas très recherché. Par-dessus tout, j'ai voulu être véridique sans altérer la réalité, ni exagérer les faits. Et cependant, la réalité était tellement épouvantable que de nombreux (lecteurs) ont cru que dans mon écrit il y avait des exagérations. Ceux qui ont vécu les souffrances de la déportation et ont pu survivre, ceux-là pourront témoigner que je n'ai jamais déformé la vérité».*



Yervant Odian

Les craintes qui habitent les témoins et qui les amènent à un silence provisoire sont étouffés par un sentiment plus fort qui impose la nécessité de mettre par écrit le témoignage: le sentiment du devoir (պարտականություն). Et Zabel Essayan d'affirmer: *«Il m'est revenu le devoir accablant de mettre par écrit les images et les impressions qu'a vues et ressenties le seul témoin oculaire du peuple arménien mourant en Mésopotamie, Monsieur Haïg Toroyan. [...] Douloureusement habitée par le devoir qui m'était revenu etc. [...]».* →→→



1915 dans la littérature arménienne

→→→ *L'écriture comme devoir et legs à transmettre aux générations à venir: le Golgotha arménien de Krikoris Balakian*

Le devoir et le «legs sacré» transmis par les «martyrs», comme il les appelle, agissent comme une injonction qui pousse le père Balakian à dépasser ses inhibitions et son autocensure initiales: «Après l'armistice, j'ai attendu en vain que d'autres, plus capables que moi, accomplissent ce terrible devoir. [...] Mais aujourd'hui, si j'ai écrit, ce n'est pas parce que je voulais poser en héros [...] J'ai écrit parce que j'avais un legs sacré, reçu par tes fils agonisants sanctifiés par le martyr. En effet, tous ceux qui allaient sur le chemin épineux du Golgotha arménien me demandèrent d'écrire le récit-du-crime (երկրնսպստուս) inénarrable de leur souffrance et de leur déportation. Ceux qui se séparaient de moi à jamais m'ont confié ce legs sacré en guise de dernière volonté de quelqu'un qui est proche de la mort; et moi, voici que j'accomplis cette promesse faite sur leurs tombes».

Vers la fin du *Golgotha arménien*, Balakian décrit la phase de gestion de son œuvre; celle-ci eut lieu à Constantinople, immédiatement après la proclamation de l'armistice et avant son départ pour l'Europe, où le récit sera publié. Des jours durant, il s'isolait dans sa chambre afin de parcourir, dans sa mémoire, tous les événements à graver dans son récit. Avec un procédé circulaire, il revient sur les propos exprimés dans la préface:

«Dans les jours qui ont suivi l'armistice, je m'isolais souvent dans le dernier étage de ma maison et je consacrais tout mon temps à esquisser l'histoire de l'épouvantable martyr arménien. Vraiment, je me trouvais face à un devoir terrible et responsable. Écrire l'histoire signifiait vivre à nouveau, de jour en jour, tous ces jours noirs dont le souvenir même suscitait en moi l'effroi. Si physiquement je me sentais sain, toutefois je réalisais que j'étais un malade dans l'esprit. Cependant, écrire le récit de la catastrophe (սրկտնսպստուս) était un devoir sacré vis-à-vis des générations à venir». De même: «J'étais le pasteur exilé d'un troupeau déchiqueté [...]. Que pouvais-je faire? Rien... Seulement m'efforcer d'empreindre solidement dans les replis sombres de ma mémoire tous ces événements tragiques et malheureux pour transmettre tout cela, au cas où je resterais en vie, aux générations arméniennes à venir!».

Quel est donc ce legs à transmettre aux générations à venir? La «traversée de la Catastrophe par l'écriture» (j'emprunte cette expression à Krikoris Beledian) permet-elle de découvrir un sens dans cet événement inconcevable, un sens qu'il serait possible de léguer aux hommes de demain? Dans la préface ainsi que dans de nombreux autres extraits du *Golgotha arménien*, Balakian évoque souvent le mémorial du martyr de Vardan Mamikonian et de ses compagnons écrit par l'historien ancien Elisée. Balakian, érudit et homme d'Eglise, s'attribue-t-il un rôle comparable à celui des anciens chroniqueurs arméniens? A travers l'écriture de l'histoire, ces anciens

chroniqueurs voulaient entre autres inspirer la confiance que, malgré les tourmentes de l'histoire, Dieu continuait d'être aux côtés des Arméniens et que ceux-ci étaient toujours un peuple élu.

Dans sa tentative d'appréhender la Catastrophe, la mémoire atavique de la catastrophe propre au peuple arménien trouve-t-elle une place? A une lecture de l'œuvre, dont je ne peux pas rendre compte dans les limites imposées à ces pages, il apparaît que la même confiance des anciens chroniqueurs n'est plus possible. Dans les pages de Balakian (un homme d'Eglise!), même Dieu semble absent. En évoquant le sacrifice de la messe célébré par le père Komitas, en effet, il écrit: «Dans toute sa vie, le malheureux vardapet Komitas n'avait peut-être jamais chanté un "Seigneur, aie pitié" aussi émouvant [...] cette fois, c'est pour sa propre peine, son trouble et son émoi qu'il chantait le "Seigneur, aie pitié", en implorant soulagement et miséricorde de Dieu, qui restait pourtant silencieux».



Père Komitas

Un autre passage précise l'impossibilité d'une histoire désormais éclatée: «Dans les siècles anciens, la nation arménienne avait une histoire collective, tandis qu'aujourd'hui, chaque Arménien supplicié ou rescapé a sa propre histoire des jours sombres, et celle-ci [l'histoire relatée dans le *Golgotha arménien*] n'est qu'une de ces centaines de milliers d'histoires». Les «centaines de milliers d'histoires» individuelles du présent s'opposent à l'«histoire collective» de la nation encore possible dans le passé.

La dernière soirée passée par Roupen Sévag, Taniel Varoujan et d'autres écrivains arméniens avant les arrestations du 24 avril selon le Panorama de la littérature arméno-occidentale de Hagop Ochagan

L'idée du legs se trouve, mais dans un autre contexte, dans les pages d'Ochagan aussi, par qui je souhaite terminer cette présentation. Toujours dans le *Panorama* évoqué plus haut, Ochagan mentionne la dernière soirée passée, juste avant la nuit du 24 avril, en compagnie d'autres écrivains, comme ils avaient l'habitude de le faire souvent à Constantinople. C'est dans le →→→



Taniel Varoujan



1915 dans la littérature arménienne



Roupen Sevag et Yani Appel

→ quartier de Péra, dans la maison de Roupen Sevag et de son épouse Yani Appel, qu'Ochagan se trouva en compagnie de Taniel Varoujan, Théotig et de sa femme, Archagouhie Djezmédjian, Dikran Tcheugurian, Kegham Parseghian, Aris Israélian, et encore quelques autres écrivains, plus jeunes. A l'enthousiasme des discussions littéraires animées faisait contraste le pressentiment que quelque chose de sinistre allait se préparer:

«Le silence dans la nuit qui avançait s'épaississait. Dans la rue, des silhouettes douteuses semblables à des ombres se profilèrent et se dissipèrent comme des spectres; nous étions obligés de tourner notre attention vers la police secrète, dont les agents entraient dans les maisons, sous prétexte de contrôles ou de soi-disant recherches de soldats déserteurs, mais en fait pour le seul plaisir de semer la terreur dans ces paisibles demeures. Après avoir été interrompus de cette manière, nous revînmes à notre conversation. Le sujet était toujours l'écriture romanesque. Ni Varoujan, ni Théotig pourtant ne retrouvèrent leur équilibre. Varoujan s'était assombri, assiégé de craintes. Sevag, plus insouciant et plus sûr, reprit le fil de ses considérations. [...] Nous fîmes le tour de la littérature arméno-occidentale tout entière, avec ses subdivisions si bien établies, qui s'étaient précisées d'une manière si digne d'attention, et avec les valeurs qu'elle avait fait siennes; et nous étions d'accord autour de quelques points fondamentaux [...]. Comme il arrive souvent au cours de semblables discussions, des heures s'étaient écoulées. Plus que stables, inébranlables dans nos positions, nous continuions à débattre autour de ce sujet fondamental. Nos efforts pour ramener la conversation vers les autres questions de l'art restaient infructueux. Quelques-uns des invités étaient ivres. Varoujan lut son poème "Terre rouge", avec une sensibilité si profonde et vraie, qu'un frisson traversa tout le monde. Sevag pleurait... Ses pleurs étaient passés à sa femme allemande. Soudain, comme sous l'action d'une main noire, nous eûmes le sentiment qu'un grand voile de deuil avait été suspendu au-dessus de nos pensées. Nous savions tous que quelque chose se préparait dans l'obscurité contre notre peuple, quelque chose de sombre et d'indéfini, à quoi nous étions incapables de trouver un espace en nous-mêmes. Et nous nous tûmes».

La suite du texte rappelle le retour d'Ochagan à sa maison:

«Au moment où je pris congé de lui [Sevag], la nuit était déjà à moitié passée. Le large boulevard de Péra était désert. De temps à autre, des hommes à l'aspect

dur, avec leur tenue de fête, se hérissaient au bout des ruelles qui débouchaient sur la Grande rue, avec de longs regards persécuteurs figés sur nous, regards qui, au-dessous des rares lumières, parvenaient à descendre jusque dans nos cœurs. Moi, j'étais l'un des hommes recherchés par la police. Les autres [étaient aussi plongés] dans la peur d'une probable répression. Auparavant nous avions déjà eu des entretiens semblables autour de tout cela. Les événements tragiques qui allaient suivre ont-ils eu une influence sur le fait que notre conversation de cette nuit-là recevrait le caractère d'une sorte de testament sacré? Pas même un lambeau [de ce souvenir] s'est affaibli en moi. [...] Un quart de siècle s'est écoulé depuis ces jours. Maintenant, au moment d'essayer de fixer et de préciser d'une façon définitive la place et le rôle de Sevag dans notre panorama littéraire, je me sens visité par les larmes qu'il versa cette nuit-là. Sa mort ne se raconte pas, tant ce supplice se situe en dehors et au-dessus de toute imagination humaine. Lorsque, avec l'autre jeune homme (Varoujan) aussi doux que lui, leurs corps cédaient nerf après nerf [sous les coups des poignards], je suis sûr qu'ils sont revenus en pensée à cette maison de Péra, dans la grappe de leurs femmes et de leurs enfants, et qu'ils ont revécu cette nuit, peut-être pour pouvoir résister à la honte de mourir de cette façon.[...]».

Non seulement le souvenir des atrocités, mais également, sinon plus encore, le souvenir de l'activité intense qui avait animé la vie intellectuelle arménienne dans les dernières décennies avant 1915: tel est l'objet du legs à transmettre aux générations à venir. Ochagan a accompli son «devoir de mémoire»: dans les quelques 5000 pages qui composent les dix volumes du Panorama (écrits à partir de 1938 et parus à partir de 1945, à Jérusalem, Beyrouth et Antélias), il a recueilli et fait la synthèse de toute une époque, qui va de 1850 à 1915. Il considère son œuvre comme le «vaste roman de la littérature arméno-occidentale», dont les «héros» sont les différents écrivains et poètes présentés, qu'il présente en même temps que leurs œuvres.



Panorama volume 7 (Antélias 1979)

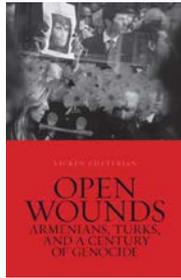
Ne laissons pas ces poètes et ces écrivains au Panthéon, mais continuons de les lire, les traduire, les étudier, les connaître; continuons de leur donner une voix. ■

Valentina Calzolari
Université de Genève
Centre de recherches arménologiques



Blessures ouvertes Interview avec Vicken Cheterian

Vicken Cheterian vient de publier aux Editions Hurst un ouvrage dédié au centenaire du Génocide des Arméniens intitulé *Open Wounds: Armenians, Turks and a Century of Genocide*. Ce livre est le fruit d'une série de voyages que l'auteur a entrepris à travers des régions largement habitées par les Arméniens avant 1915. Il est parti sur les traces des rescapés qui, pour leur survie, ont dû renoncer à leur identité et garder le silence pendant tout un siècle. Certains de ces Arméniens "cachés" essaient depuis quelques temps de sortir de l'ombre et de revenir à leurs racines.



Dans un entretien accordé à *Artzakank*, Vicken Cheterian partage ses idées et réflexions sur ce sujet délicat qui suscite un vif intérêt dans les milieux concernés.

Qu'entendez-vous par "Un siècle de génocide" dans le titre de votre livre?

L'idée du livre est de montrer ce qui se passe lorsque l'humanité essaie d'oublier et de mettre de côté un crime majeur commis. C'est le cas du Génocide de 1915, un événement majeur que le monde a essayé d'oublier suite aux événements des années 20. Qu'est-ce qui se passe si on l'oublie? Le cas des Arméniens est très intéressant, parce que tous les mécanismes du génocide sont restés intacts et ne se sont jamais arrêtés. La politique génocidaire et l'objectif recherché par le Génocide de 1915 se sont poursuivis pendant un siècle. C'est-à-dire que la destruction des minorités et de leurs traces, l'assimilation forcée, ainsi que le déni du crime ont continué d'exister en Turquie et même au-delà. Ce crime a influencé d'autres événements au Moyen-Orient et il est intéressant de constater qu'une fois débarrassé des Arméniens en Turquie, on a visé une autre minorité, la population kurde. Dans les années de la Première Guerre mondiale, les Kurdes s'étaient alliés avec le pouvoir et avaient participé au crime. Mais à partir des années 1920, se trouvant seuls, ceux-ci sont devenus la nouvelle minorité objet d'une répression, pas aussi intense, mais de la même nature, de la part de l'Etat turc. Par conséquent, si l'on ne reconnaît pas un crime et l'on ne l'arrête pas, les mécanismes restent en place et continuent de fonctionner.

Par ailleurs, l'Etat turc a chassé les Arméniens de l'Anatolie aussi sous le régime de Mustafa Kemal Atatürk. Les déportations forcées vers la Syrie ont continué dans des régions telles qu'Urfa, Aïntab et Diyarbakir. Elles ont été suivies par une politique d'éradication de toute trace laissée par les Arméniens telle que les églises et monastères. A titre d'exemple,

le monastère de Narek, fondé par Grégoire de Narek au Xème siècle et qui avait été un centre culturel important, a été dynamité bien après le Génocide, dans les années 50. Aujourd'hui, il n'en reste que quelques morceaux de *khatchkar* (croix de pierre). Il va de même pour le monastère Surp Garabed de Mush et beaucoup d'autres. Quant à l'Eglise Surp Khatch du monastère d'Akhtamar, elle a été sauvée de justesse par l'écrivain Yashar Kemal. Ce dernier, originaire de la région du nord du lac Van, est arrivé sur place et a mobilisé d'autres intellectuels. L'église a pu être épargnée mais les autres bâtiments avaient déjà été détruits. Les Arméniens avaient plus de 2500 églises et monastères dont 2200 ont été complètement détruits. Aujourd'hui il n'en reste que 30, dont la plupart à Istanbul.



Eglise Saint Barthélémy, sud du lac Van

On voit la continuité de cette même politique également dans le traitement des Arméniens assimilés et islamisés de force. L'Etat turc les avait gardés en mémoire et détenait des archives les concernant de sorte que la politique de discrimination envers ces gens, même islamisés, a perduré pendant des décennies.

Une autre grande question est la spoliation des biens des Arméniens. Il ne s'agissait pas seulement de la destruction physique d'un peuple mais aussi, du vol du siècle, du vol des avoirs arméniens pendant le Génocide et même au-delà. En effet, dans les années 30 il y a eu une vague d'expropriations. Puis, dans les années 70, quelques 1400 biens immobiliers appartenant à des fondations arméniennes ont été confisqués par l'Etat turc. Ce dernier avait demandé aux fondations arméniennes, grecques et juives de faire la liste de leurs avoirs et a confisqué tout bien légué ou acquis légalement par ces fondations ultérieurement. C'est ainsi que le camp de vacances des enfants arméniens de Tuzla, où Hrant et Rakel Dink ont travaillé pendant des années a été confisqué. Là encore on voit une continuité de la politique génocidaire.

Comment la question du Génocide est-elle perçue aujourd'hui par les Kurdes et les Turcs que vous avez rencontrés dans des villes et villages qui avaient une importante population arménienne avant 1915?→→→



Blessures ouvertes

Interview avec Vicken Cheterian

→→→ Il y a une grande différence d'approche entre les Kurdes et les Turcs. Dans les régions turques on parle très vaguement des Arméniens. A Kayseri (Gessaria) par exemple, j'ai vu des brochures touristiques dans lesquelles la ville est présentée comme le lieu où a grandi Saint Grégoire l'Illuminateur. On sent un retour très timide de la mémoire mais aussi une certaine distance quand on aborde les événements du passé. Je n'ai pas senti d'hostilité envers moi en tant qu'Arménien. Cependant, une fois je me trouvais chez un coiffeur à Gaziantep et ce dernier m'a demandé d'où je venais. Lorsque je lui ai dit que j'étais Arménien, il m'a répondu que ce n'était pas grave et que nous étions tous des êtres humains...

Par contre, dans les régions kurdes c'est très différent. Pour vous donner un exemple, je me suis rendu dans le village d'un ami kurde alévi près de Malatya et mon guide sur place m'a emmené dans le village d'à côté, habité aussi par des Kurdes alévis mais qui était anciennement un village arménien. J'ai constaté que la mémoire des Arméniens y était très présente. La rivière qui passe dans une gorge très profonde à côté du village est nommée *Kanlı Dere* (rivière de sang en turc). Les anciens du village racontent que c'était un village arménien, que les quelques Arméniens restés au village étaient partis, qu'il y avait une église, etc. Aujourd'hui, on n'y voit rien, aucune trace, mais la mémoire est préservée. C'était pareil dans toutes les régions que j'ai visitées. Il suffit d'aller dans un village et de dire qu'on est Arménien sans poser des questions, et les villageois commencent à vous raconter l'histoire, les événements de 1915, comme si c'était hier. Cette mémoire est tellement vive, tellement présente, qu'on a le sentiment qu'on ne parle pas d'une histoire ancienne, mais de ce qui s'est passé il y a une semaine. Actuellement, l'idée principale chez les Kurdes est qu'ils ont bien participé aux massacres mais qu'ils ne sont pas responsables parce qu'ils ont été instrumentalisés par l'Etat turc. Pour moi, ce n'est pas suffisant comme réponse. Il est vrai qu'ils ont été instrumentalisés mais ils ont participé sciemment aux massacres, aux enlèvements de femmes et d'enfants et les ont forcés à devenir kurdes musulmans. Ils ont aussi hérité de toutes les richesses des Arméniens. Certains Kurdes cherchent encore aujourd'hui très activement l'or des Arméniens en laissant leurs traces sur les quelques ruines des églises qui restent. Même s'ils retrouvent de l'or, celui-ci appartient aux Arméniens et non pas aux Kurdes et ils n'ont pas le droit d'aller détruire le patrimoine culturel arménien. Encore une fois, pour moi, c'est la continuité du même mécanisme de vol.

Quel rôle pensez-vous que les Arméniens dits "cachés" de Turquie pourraient jouer dans le travail de sensibilisation des Turcs à la problématique du Génocide? A cet effet, une coopération serait-elle envisageable entre les Arméniens d'Arménie, de la Diaspora et de Turquie?

Je pense que c'est le grand sujet des décennies à



Hrant Dink (Agos) et Fethiye Cetin (armenia.com.au)

venir. C'est une nouvelle thématique dont nous avons commencé à débattre récemment. Le débat a été lancé par des personnalités comme Hrant Dink, le journaliste arménien assassiné en 2007 à Istanbul, et Fethiye Cetin, l'avocate de ce dernier qui a écrit le roman autobiographique *Le livre de ma grand-mère*. Aujourd'hui cela commence à prendre de l'ampleur et, à mon avis, nous les Arméniens de la Diaspora mais aussi de l'Arménie, devons soutenir et comprendre ces Arméniens "cachés", comprendre leurs souffrances et les aider autant que possible sans leur faire de mal. Il ne faut pas oublier que ces personnes vivent souvent dans des situations délicates. Pour moi, il est extrêmement difficile d'imaginer comment dans l'Est de l'Anatolie ou ailleurs, des Arméniens, qui étaient forcés à se convertir, sont restés là, en sachant qui a massacré leur famille, en sachant qui a occupé les terres de leurs ancêtres. Ces informations étaient et sont encore aujourd'hui partagées entre bourreaux et victimes. Et ils ont vécu cent ans dans cette solitude. Pour moi, il est impossible d'imaginer les difficultés et les souffrances de ces Arméniens. C'est pourquoi, nous devons agir avec délicatesse et tact quand nous abordons ces sujets, quand nous prenons contact avec ces Arméniens, en leur laissant le champ libre pour décider eux-mêmes comment ils veulent redéfinir leur identité. Je pense que si le mouvement de recherche des racines continue et prend de l'ampleur, ces Arméniens joueront un rôle très important dans le débat autour du Génocide en Turquie même. Ils le font déjà maintenant.

Comment voyez vous la collaboration entre les Arméniens "cachés" convertis, non-convertis ou reniant leurs origines?

Il ne faut pas voir ces groupes comme des groupes figés. Il y a un mouvement qui se déroule aujourd'hui. Par ailleurs, il est très difficile pour ces personnes nées en Turquie avec des identités turque, kurde et musulmane, qui pendant des décennies ont appris que les Arméniens étaient le pire des êtres qui puissent exister sur la planète, d'admettre leur identité arménienne. Avec le temps, elles pourraient commencer à remettre en question certaines choses. Dès lors, ce n'est pas un processus facile et nous devons les accompagner autant que possible sans les préjuger parce que nous n'avons pas vécu ce que ces gens ont vécu. Nous devons laisser le temps nécessaire pour le développement du débat sans essayer de le façonner.

Quelles sont les approches de la diaspora et de l'Arménie? →→→



Blessures ouvertes Interview avec Vicken Cheterian

→→→ Nous ne connaissons pas le nombre exact des Arméniens "cachés". Beaucoup d'Arméniens s'attendent que ces gens, une fois sortis de l'ombre, disent qu'ils sont Arméniens, qu'ils deviendront chrétiens et reviendront à l'Eglise. C'est le cas d'un certain nombre parmi eux. Mais il faut aussi leur donner la liberté de choix dans la définition de l'arménité. Je pense tout particulièrement aux Arméniens de Hamshen. Ceux qui parlent leur dialecte disent: "Nous savons bien que nous avons des racines arméniennes, mais nous sommes des musulmans". Ils ne voient pas la nécessité de renier leur islam et retourner à une identité qui remonte à 4 siècles. Il est probablement difficile pour les Arméniens chrétiens et l'Eglise arménienne d'accepter ces gens, mais peut-être que nous devons nous aussi faire un effort pour redéfinir l'identité arménienne, qui ne serait pas une identité isolée, défensive et refermée sur elle-même. Pendant très longtemps, l'identité arménienne était définie d'abord par l'Eglise, puis par la langue. Aujourd'hui, la plupart des Arméniens ne sont pas des adhérents fervents de l'Eglise arménienne et une grande partie des Arméniens de la diaspora ne pratique pas la langue arménienne. Par conséquent, il est nécessaire de redéfinir l'arménité et, entre autres, accepter que l'on puisse avoir des Arméniens, des groupes qui réclament de l'arménité sans être chrétiens faisant partie d'une communauté ethnique et nationale et pas seulement religieuse.



Un groupe d'Arméniens à Diyarbakir

Après un siècle de lutte pour la justice quelle stratégie devrions nous adopter pour poursuivre notre combat dans un contexte politico-militaire régional de plus en plus complexe et explosif?

Depuis 1965, le combat arménien est passé par différentes étapes, la dernière étant le lobbying en Europe, aux Etats-Unis et auprès des instances internationales visant la reconnaissance du Génocide. Aujourd'hui nous avons dépassé ce stade et nous devons nous pencher sur deux axes qui sont beaucoup plus importants. Le premier axe c'est la Turquie elle-même. Actuellement, le débat s'est déplacé vers la Turquie, notamment après l'assassinat de Hrant Dink en 2007, et nous devons nous engager

REMERCIEMENTS



Ce projet n'aurait pas pu être réalisé sans l'aide précieuse de plusieurs personnes que nous tenons à remercier chaleureusement:

- les descendants de rescapés qui ont partagé avec nos lecteurs l'histoire de leur famille, souvent douloureuse, et leurs réflexions;
- les auteurs des textes traitant de divers sujets liés au Génocide de 1915;
- ainsi que toutes les personnes qui ont contribué à la publication de ce numéro par leur conseils ou leur aide sur les plans rédactionnel, logistique et technique, et tout particulièrement: Laurent Becker, Meda Khachatourian, Ara Simsar, Sarkis Shahinian, le Père Shnork Tchekidjian, Muriel Denzler, Garo Aprahamian, et Parik Simsar.

Comité d'Artzakank-Echo

dans cette direction pour faire partie de ce débat. Mais nous devons aussi mener une autre bataille sur le plan international. Nous devons montrer à la communauté internationale que la question de la reconnaissance du Génocide des Arméniens n'est pas strictement arménienne, mais une affaire humaine, une affaire internationale; qu'on ne peut pas avoir justice et paix dans cette région du Moyen-Orient, où il y a encore des menaces de génocide contre différentes minorités. Je parle de ces fous furieux de l'Etat islamique qui sont d'accord de massacrer tous ceux qui ne sont pas semblables à eux. Si on ne passe pas par un processus d'autocritique régionale au niveau sociétal comme l'a fait l'Europe, si on ne s'arrête pas à honorer les gens qui ont commis des génocides comme on fait aujourd'hui en Turquie ou ailleurs au Moyen-Orient, les guerres atroces que nous sommes en train de vivre au Moyen-Orient vont continuer. Pour moi, c'est le message central de notre cause aujourd'hui. Il faut montrer que ce combat n'est pas le problème d'une minorité frustrée comme les Arméniens et que l'histoire du Génocide des Arméniens, des Assyriens, des Grecs et des Yézidis porte un message au monde entier. Nous devons arriver à faire entendre ce message. ■

Vicken Cheterian est journaliste politologue né à Beyrouth, collaborateur au *Monde diplomatique*. Correspondant de plusieurs journaux pour le Moyen-Orient, le Caucase et l'Asie Centrale, il est également professeur à l'Université Webster à Genève et chercheur associé à la *School of Oriental and African Studies* (SOAS) de Londres. Parmi ses publications:

- *From Perestroika to Rainbow Révolutions, Reform and Revolution After Socialism*, Hurst, 2013
- *War and Peace in the Caucasus, Russia's Troubled Frontier*, Hurst/Columbia University Press, 2008
- *Little Wars and a Great Game: Local Conflicts and International Competition in the Caucasus*, publié par Swiss Peace Foundation, Berne, 2001